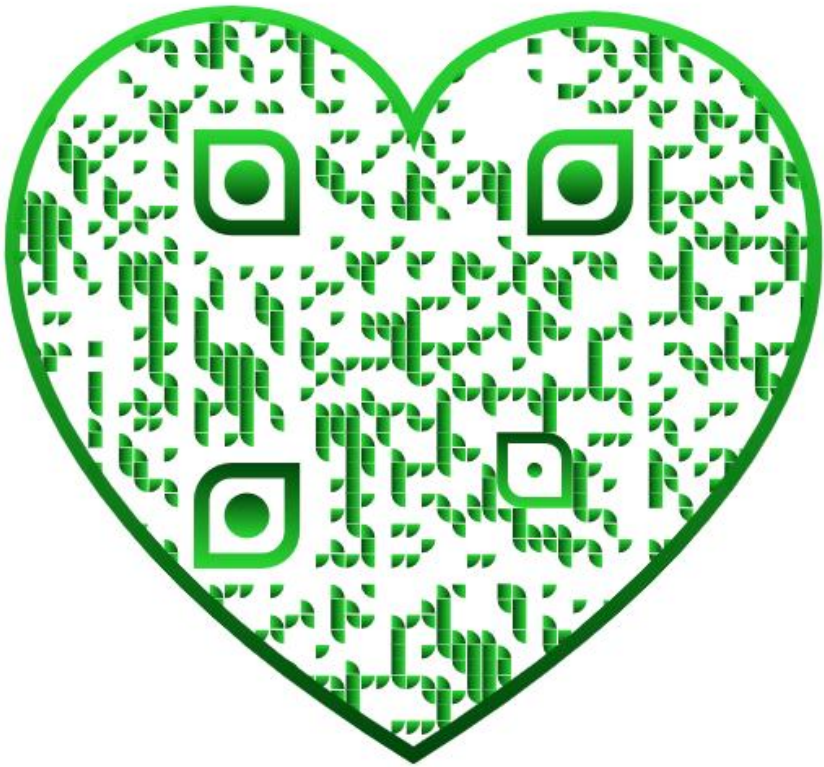
MYRIAM VINCENT

À LA MAISON

POÈTES DE BROUSSE
PROSE



MYRIAM
VINCENT

À LA MAISON

POÈTES
DE BROUSSE
PROSE

MYRIAM
VINCENT

À LA MAISON

POÈTES
DE BROUSSE
PROSE

À la maison

Myriam Vincent

À la maison

Les Éditions Poètes de brousse bénéficient du soutien financier du Conseil des Arts du Canada.

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

Les éditions Poètes de brousse bénéficient du soutien financier de la SODEC.

SODEC Québec

L'autrice remercie le Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour son soutien à la création de cette œuvre.

LES ÉDITIONS POÈTES DE BROUSSE
Montréal (Québec)
H2X 3A2
Téléphone : 514 289-9452
www.poetesdebrousse.org

DISTRIBUTION
Diffusion Dimedia inc.
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec)
H4N 1S2
Téléphone : 514 336-3941

DISTRIBUTION EN EUROPE
Diffusion Paris-Montréal
102, rue des Berchères
Pontault Combault
77340 France
Téléphone : 01.60.02.97.23

Maquette de la couverture et mise en pages :
Turcotte design

Œuvre en couverture : *À la maison* , Fabienne Simard, 2022

Dépôt légal 2e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Les Éditions Poètes de brousse/Myriam Vincent, 2022
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 978-2-925226-00-0
ISBN epub : 978-2-925226-01 -7
ISBN PDF : 978-2-925226-02-4

peau tendue
au seuil de la rupture
un drap contour trop petit
l'avenir coagulé
sur des rues aux noms d'orchidées
ou d'hommes importants
dans un quartier paisible
à proximité de toutes les servitudes

vous êtes ici
indique le plan d'évacuation.

ÉMILIE TURMEL , *Casse-gueules*

LA MAISON ÉTAIT blanche. Complètement, entièrement blanche. Façade en contreplaqué ivoire, porte coquille d'œuf, toiture albâtre… Seules les fenêtres venaient percer la blancheur totale du bâtiment, mais, avec les rideaux laiteux tirés comme c'était le cas à ce moment-là, elles n'étaient pas d'un grand secours.

Je sais que c'est difficile à imaginer, une maison aussi blanche. Les maisons sont habituellement habillées de plusieurs teintes : beiges, ou brunes, ou rosâtres, ou orangées; peut-être même rouges, ou bleues, ou vertes, ou jaunes; mais une maison blanche des fondations au toit, sans rien pour briser cette monotonie? Je n'y aurais pas cru si je ne l'avais pas vue, et même alors que j'étais devant elle, devant sa réalité concrète de blancheur obstinée, j'avais du mal à réaliser que ce bâtiment était habitable. Si j'avais une photo à vous montrer, ça irait mieux, mais je n'en ai pas sur moi.

Je sais ce que vous allez me dire : pourquoi vous l'avez achetée, cette maison, si elle vous semblait si bizarre que ça? Mais vous parlez d'un état d'esprit tellement différent de celui dans lequel nous étions, un état d'esprit dans lequel j'ai déjà été, mais qui n'est plus qu'un lointain souvenir : la tranquillité d'esprit des gens qui ont plusieurs options devant eux.

Nous, nous étions désespérés. C'était un sentiment que j'avais très peu connu dans ma vie et qui deviendrait pourtant aussi familier que ma propre respiration au cours des mois qui suivraient.

Mais ça, je ne le savais pas encore. Je pensais qu'acheter la maison apaiserait le désespoir. Pas que ça l'embraserait.

LE SOURIRE DE l'agente immobilière, Mme Carignan, était visiblement forcé alors qu'elle nous voyait tenter de digérer l'aspect javellisé du bâtiment qu'elle voulait nous vendre comme un futur chez-nous.

— L'ancien propriétaire était pour le moins un original !

Elle disait ça sur le ton de la blague, mais on sentait poindre une frustration dans sa voix. Ça faisait longtemps qu'elle essayait de la vendre, cette maison. Mme Carignan était une femme d'une cinquantaine d'années, grande et imposante. Elle portait une tenue sobre et flatteuse, professionnelle, et son visage lisse et maquillé avec soin aurait été parfaitement à sa place dans une publicité pour une crème anti-âge; c'était clairement une agente immobilière qui réussissait bien sa carrière. Cette maison qui était affichée sur le marché depuis des mois déjà sans avoir trouvé preneur devait représenter une épine dans son pied qu'elle avait hâte d'enlever.

— On entre? Vous allez voir, l'intérieur est beaucoup plus spacieux qu'il n'y paraît.

Parce qu'en plus d'être si blanche la maison était construite en hauteur, comme un gratte-ciel de taille réduite; très étroite, elle comptait deux étages, plus un sous-sol et un grenier. J'ai échangé un regard avec Phil alors que Mme Carignan entrait dans la maison, espérant lui communiquer mes réserves, mais il n'avait pas l'air aussi troublé que moi. Il m'a simplement fait signe de le précéder dans la maison, déposant un bisou dans mes cheveux alors que je passais le pas de la porte avant lui.

Malgré mes appréhensions, j'ai dû avouer que Mme Carignan avait raison : une fois à l'intérieur, nous avons constaté que la configuration de la maison faisait qu'on ne s'y sentait pas trop à l'étroit. Le premier étage était à aire ouverte, et, du petit vestibule où nous nous tenions, nous pouvions voir un espace pour le salon à notre gauche, où notre seul divan et notre télé entreraient sans problème. Il y aurait même de la place pour nos trois bibliothèques Billy de chez IKEA . Une cuisine assez moderne se trouvait derrière, avec des comptoirs et armoires épousant deux murs de la maison en angle droit et un îlot juste à côté. À droite de la cuisine, il y avait un espace pour la salle à manger qui serait amplement suffisant pour notre petite table et nos quatre chaises, devant une porte-patio

menant vers la cour arrière.

Si la configuration et la taille de la maison me semblaient adéquates, l'impression d'étrangeté que sa vision m'avait procurée de l'extérieur avait décuplé une fois dedans; tout, ici aussi, était blanc. Les murs, les plafonds, les armoires de la cuisine, les comptoirs… Même les planchers étaient faits d'un bois qui avait été teint d'un blanc immaculé. Ça me donnait un sentiment bizarre, à la fois de vertige et de claustrophobie. Je n'arrêtais pas de cligner des yeux, comme si j'allais réussir à recalibrer ma vision afin que ce blanc ininterrompu ne soit plus si agressant. Mme Carignan a perçu mon malaise :

— Oui, c'est sûr que c'est un choc, hein, tout ce blanc? Mais il suffira de repeinturer pour complètement changer le look de la maison.

Phil a hoché la tête.

— En tout cas, les dimensions ont l'air parfaites. C'est sûr que c'est pas super grand, mais on a toujours dit qu'on voulait pas une trop grande maison, hein, Jess?

J'ai approuvé distraitement. Mon attention était dirigée vers une lourdeur étrange qui s'étendait de façon diffuse dans mon corps – au niveau des tempes ou de la poitrine? C'était difficile à dire. J'ai posé une main sur mon ventre, attirant le regard de Phil.

— Ça va? il a demandé, soucieux.
— Oui, oui. Je suis juste fatiguée, je pense.
— Ah ! la grossesse, c'est fou comme ça épuise, hein? est intervenue Mme Carignan, son visage plein d'empathie. J'ai moi-même deux enfants et je peux pas vous dire comment j'avais du mal à traverser mes journées de visites quand j'étais enceinte d'eux ! Si vous voulez prendre une pause ou vous asseoir, Jessica, n'hésitez pas à le dire, hein?

J'ai souri en secouant la tête. Depuis le début de ma grossesse, cinq mois auparavant, j'étais assaillie quotidiennement par des nausées terribles et une fatigue écrasante; en comparaison, je pouvais très bien supporter le petit malaise qui m'enveloppait à cet instant.

Mme Carignan nous a montré la salle de bains exigüe qui se trouvait

à la droite de l'entrée. Elle comprenait une douche vitrée, une toilette et un évier. Tout y était peinturé de blanc, évidemment. Elle nous a ensuite fait traverser le rez-de-chaussée, attirant notre attention sur le grand nombre de lumières encastrées qui nous garantirait un éclairage optimal même en pleine nuit, selon elle, et sur le bon état des planchers et des murs. Tannée du blanc persistant qui nous entourait, j'ai voulu ouvrir un des rideaux de la fenêtre du salon, mais je l'ai immédiatement laissé retomber, dégoûtée; la vitre derrière était jaune de saleté. Je comprenais pourquoi Mme Carignan avait laissé tous les rideaux tirés.

— Oui, je sais, les fenêtres sont sales, hein? Comme vous savez, la personne qui a hérité de la maison est la mère de l'ancien propriétaire et elle n'a jamais voulu l'entretenir… La saleté s'est donc pas mal accumulée, dans les dernières années. Mais il suffira de les laver pour régler le problème. Et venez voir la vue qui s'offrira à vous quand ce sera fait !

Nous l'avons suivie jusqu'à la porte-patio qui donnait sur la cour arrière.

— Vous voyez comment la cour est grande et belle? Elle n'a pas vraiment été aménagée, mais elle a énormément de potentiel !

Elle avait raison. Le terrain, qui donnait sur la forêt, était vaste. Il était mal entretenu, avec seulement un cabanon décrépit dans le fond à droite, mais avec un peu d'effort et d'amour, on pourrait en faire un espace convivial et agréable où on adorerait passer du temps, hiver comme été.

— Et si vous me suivez, ici, vous avez les escaliers menant à la cave et au deuxième étage… Commençons par le sous-sol, d'accord?

Celui-ci était encore pire que le reste de la maison : tout y avait été peint de la même teinte de blanc éclatant, des planchers en ciment aux murs et au plafond, et il n'y avait aucune fenêtre pour apporter le moindre soulagement à nos yeux agressés. Il était constitué d'une seule grande pièce avec les entrées pour laveuse et sécheuse tapies dans un coin. Un frisson m'a parcouru tout le corps à l'idée de m'y retrouver seule.

— Bon, ce n'est pas encore très invitant comme pièce, mais avec quelques ajustements vous pourrez en faire une salle de jeux absolument parfaite ! Et même, vous pourriez y construire une autre

chambre si vous considérez avoir plus d'enfants.

Du coin de l'œil, j'ai vu Phil opiner avec enthousiasme. Clairement, il était plus convaincu que moi par ce qu'il voyait. J'ai essayé de m'extirper de mon pessimisme pour sourire : oui, oui, avec un peu de rénovations, tout ceci pourrait être charmant.

Nous sommes ensuite montés au deuxième étage – j'ai été découragée de constater que les deux volées de marches à gravir suffisaient à m'essouffler; c'était fou, l'oxygène que ça pompait, être enceinte. Le deuxième palier s'est révélé sans grande surprise être aussi blanc que les autres. À droite des escaliers se trouvait une petite pièce d'une taille idéale pour y aménager un bureau, et à gauche, une chambre d'assez bonne dimension.

— Je pense qu'on vient de trouver où on ferait la chambre du bébé, hein, Jess ?
— Oui, c'est ce que je me disais, aussi, que cette pièce serait parfaite pour votre bout de chou à naître ! a approuvé M^me^ Carignan.

Elle nous a entraînés vers la pièce qui faisait face à la possible chambre du bébé : la chambre des maîtres. Elle était en tous points identique à celle que nous venions de quitter, sauf qu'elle était un peu plus grande. Nous sommes ensuite allés voir la salle de bains de l'étage, située face au bureau. Si elle avait le désavantage de ne comporter aucune fenêtre, elle avait l'avantage d'être plus grande que celle du rez-de-chaussée; elle comprenait une large coiffeuse avec lavabo faisant face à un vaste miroir, une toilette avec bidet, une douche en vitre très moderne et un élégant bain sur pattes.

— Wow, c'est super, ça ! Jess, ça va être pas mal plus le fun prendre des bains ici que dans notre bain-douche jauni à l'appart, hein?

J'ai souri malgré le mal de tête qui prenait de l'ampleur dans mon crâne depuis quelques minutes – oui, c'était vrai, après une job de peinture, j'aurais des moments beaucoup plus relaxants dans ce bain que dans tous ceux dans lesquels j'avais posé mon corps avant.

La visite terminée, nous sommes redescendus au rez-de-chaussée. Phil s'est tenu au milieu de ce qui pourrait devenir notre salon, contemplant les alentours, les mains sur les hanches.

— Oui, c'est sûr que ça va demander des petits travaux, mais je peux vraiment nous imaginer vivre ici. T'en penses quoi, Jess?

La visite m'avait complètement drainée, même si elle avait seulement duré une trentaine de minutes; j'ai opiné, mais Phil voyait que je manquais d'enthousiasme et il s'est rapproché pour me caresser les épaules.

— Oh, ça fait longtemps que t'es debout, hein? Et on s'est promenés pas mal, tu dois être fatiguée… Viens, on a fini de toute façon, on rentre. J'ai une bouteille d'eau dans l'auto et des barres tendres si jamais t'as soif ou faim, OK?

J'ai souri, lui ai donné un bec reconnaissant, et nous sommes sortis de la maison.

— Bon, cette propriété nécessitera éventuellement quelques rénovations, a admis Mme Carignan une fois que nous nous sommes retrouvés sur l'allée en ciment devant le minuscule porche. Le sous-sol, et le cabanon dans la cour arrière, et puis il faudrait repeinturer… Et dernier détail : il faudrait revoir le filage électrique.
— Le filage électrique? j'ai répété, cette information me sortant de ma torpeur. C'est quoi, le problème? Est-ce qu'il y a des risques d'incendie?
— Non, non, pas du tout, vous verrez sur le rapport d'inspection, c'est juste qu'il y a des problèmes de connectivité à certains endroits qui font que l'électricité peut parfois s'interrompre. Il faut descendre au sous-sol pour rallumer les breakers… C'est pas du tout dangereux, c'est juste pas pratique.
— Bon, si c'est pas dangereux, y en a pas, de problème, a dit Phil. À ce prix-là, en plus, on peut se permettre d'investir pour rendre ça à notre goût… La taille de la maison est idéale, la cour arrière est géniale, et puis c'est dans un beau coin – hein, Jess?

Un beau coin. Oui, bon, je pouvais admettre que le village dans lequel la maison se trouvait était joli, bordé de nature comme il l'était. Elle était située dans une rue où les maisons étaient très espacées les unes des autres et où la végétation dominait. La seule maison voisine que nous voyions clairement était celle d'en face; un bungalow en briques rougeâtres du genre qui était très à la mode dans les années 1970. Nous ne manquerions pas de tranquillité ici.

Mais le village était un peu mal entretenu, et il offrait beaucoup moins de commerces et de services que ce à quoi on était habitués à Montréal… Il n'y avait qu'un vieux *Métro* comme épicerie, une seule station-service qui était aussi le seul dépanneur du coin, et il fallait aller dans une ville voisine pour trouver ne serait-ce qu'un *Tim Hortons* . Une seule ligne d'autobus desservait le village et ceux-ci passaient aux heures, voire aux heures et demie. J'ai hoché la tête quand même, pour faire plaisir à mon amoureux, et parce que je savais que j'étais un peu de mauvaise foi à cause de ma fatigue et du malaise qui ne me quittait pas depuis que nous étions arrivés pour la visite.

— Je suis contente d'entendre ça. Je vous laisse retourner chez vous, je sais que vous avez un bout de chemin à faire. Est-ce que je peux m'attendre à avoir prochainement votre réponse?
— Oh ! on va se décider d'ici demain, hein, Jess?

J'ai approuvé de nouveau. Nous avons remercié M^me^ Carignan qui rayonnait devant l'enthousiasme de Phil, nous lui avons serré la main (la mienne était moite et ça m'a gênée, mais aucun inconfort n'a transparu sur le visage de l'agente, décidément très professionnelle), puis nous sommes retournés à notre voiture et nous avons pris la route.

À mesure que nous nous éloignions de la maison, le malaise qui m'alourdissait s'est relâché; je devais simplement avoir besoin de m'asseoir… et de voir une plus grande variété de couleurs. Je me suis massé les tempes, soulagée de sentir la douleur qui les vrillait s'évanouir tranquillement.

— C'est super, non? Phil a dit. On la prend, hein?

J'ai hésité.

— Oui, c'est pas mal, mais… Je sais pas, ça te donnait vraiment une bonne vibe, toi, comme maison?

Phil a eu un mouvement d'impatience.

— Une bonne vibe… Jess, come on. J'avoue que c'est weird, là, tout le blanc, mais on aura juste à repeinturer en dedans, c'est pas un problème. Pis on s'en fout de ce dont la maison a l'air de l'extérieur.
— Mais y a tellement de travaux à faire…

— Y en a aucun qui urge au point qu'il faudrait les commencer avant d'habiter dedans. La maison est habitable. Et c'est tout ce qu'on veut, non? J'veux dire, ça commence à presser, notre affaire, pis c'est la première maison qu'on voit qui est dans nos prix et qui a pas l'air de risquer la surenchère…

J'ai retenu un soupir. Phil avait raison. Le marché immobilier avait explosé pendant la pandémie, et, avec nos profils de premiers acheteurs et nos salaires de libraire et d'enseignant d'histoire au secondaire, toutes les maisons convenant à nos critères étaient devenues hors de notre budget. Ça n'aurait pas été si grave, n'eût été le fœtus qui avait commencé à déformer mon ventre il y avait déjà cinq mois et qui m'empêchait de m'attacher confortablement dans la voiture.

Ce n'était pas prévu, comme grossesse, et j'avais été prise de vertiges quand j'avais vu la deuxième ligne rose sur le test. Je pensais me faire avorter, au début, mais quand j'avais annoncé la nouvelle à Phil, il avait été si heureux… Et puis on avait la fin vingtaine, on avait toujours dit qu'on voulait des enfants – pourquoi ne pas se lancer dans l'aventure tout de suite? Mais c'était impensable pour nous d'élever un enfant dans notre petit trois et demi d'Hochelaga, et les prix des loyers avaient tellement augmenté, il n'était pas sûr qu'on puisse se trouver quelque chose de plus vaste et d'abordable d'ici mon accouchement. Et puis Phil et moi avions passé notre enfance dans des petites villes près de Québec, et il avait toujours dit que quand on aurait des enfants il voudrait les élever à un endroit où on aurait un terrain assez vaste pour qu'ils puissent s'y amuser, une maison assez grande pour qu'ils aient une salle de jeux, un quartier assez paisible pour qu'ils puissent jouer au hockey dans la rue… Une enfance comme celle qu'on avait eue, quoi.

On s'était donc mis à regarder les maisons en banlieue, puis, quand il était apparu qu'aucune n'était dans nos prix, on avait élargi nos recherches. Comme nous travaillions tous deux à Montréal, il fallait trouver cet équilibre entre « coin abordable » et « à moins d'une heure de nos jobs », et si cela était un projet tout à fait raisonnable avant 2020, en 2022 ça semblait une utopie. Après des semaines de recherches non concluantes et de stress grandissant, on était finalement tombés sur cette maison incongrue, dans une minuscule municipalité de la Rive-Sud, à 45 minutes de Montréal. Ce n'était

pas l'idéal, mais elle était si peu chère qu'on pourrait l'acheter sans être pris à la gorge par nos paiements d'hypothèque jusqu'au départ de notre enfant pour l'université.

— C'est à cause de la mort de l'ancien propriétaire que tu hésites comme ça?

Mes mains se sont crispées sur mes genoux.

C'est une chose que l'agente nous avait dite au téléphone et qu'elle avait bien fait attention de ne plus mentionner par la suite : l'ancien propriétaire s'était pendu dans la forêt derrière la maison, il y avait un peu plus de deux ans. Elle était obligée de le mentionner pour des raisons légales et le faisait clairement à contrecœur, puisque ça décourageait les acheteurs potentiels plus superstitieux, mais cette mort brutale avait seulement suscité chez Phil un haussement d'épaules.

— C'est vrai que c'est triste pis glauque, là, mais j'veux dire, ultimement, ça change rien. Il s'est même pas tué dans la maison. Rationnellement, là, veux-tu ben me dire qu'est-ce que ça change?

Je n'ai rien répondu. En vérité, moi, je trouvais ça plus que glauque, cette histoire; comme la plupart des gens, je ne croyais pas aux fantômes, mais j'en avais peur quand même. Le fait que l'ancien propriétaire soit mort par suicide près de la maison me semblait… de mauvais augure, disons.

Mais je ne voulais pas paraître ridicule, émotive ou superstitieuse devant Phil, qui était un exemple parfait de pragmatisme dans toutes les situations. Il avait raison, après tout; concrètement, ça ne changeait rien à la maison, que son ancien propriétaire se soit suicidé.

Et nous étions en mai déjà, ma grossesse était avancée, notre bail prenait fin le 30 juin, et nous n'avions vu absolument rien d'autre sur le marché qui nous convenait. Oui, Phil avait raison. Dans les circonstances, cette maison restait notre meilleure option. On pourrait lui insuffler l'ambiance que l'on voudrait une fois qu'elle serait à nous; repeinturée, rénovée et remplie de nos rires et de notre amour, elle deviendrait autre chose, c'était certain.

Au pire, on redéménagerait quelques années plus tard. C'était tout.

PEUT-ÊTRE QUE SI j'avais eu plus d'énergie, je me serais davantage battue pour qu'on n'emménage pas là.

Peut-être que j'aurais insisté plus pour qu'on se trouve un condo à la place, un cinq et demi qui nous aurait donné en masse d'espace pour un enfant et qui nous aurait permis de demeurer plus près de la ville – on aurait pu acheter une maison quelques années plus tard, quand on aurait eu plus d'argent et que le marché aurait été moins fou. De toute façon, qu'est-ce qu'un bébé avait à faire d'un grand terrain, les premières années?

Mais Phil voulait vraiment ça. Et moi, j'étais trop fatiguée pour même formuler mes propres désirs.

La grossesse m'avait assommée. Alors que j'avais entendu tellement de femmes parler de l'énergie qu'être enceinte leur avait procurée, moi, ça m'avait plutôt drainée de toute force vitale. J'étais dans un état perpétuel d'abattement, d'hébétude, d'épuisement autant mental que physique qui m'empêchait de faire quoi que ce soit. Mes jours de congé, c'était à peine si j'étais capable de faire une tâche ménagère simple, la vaisselle ou la balayeuse ou le lavage, avant de m'effondrer sur le divan. Je dormais au moins dix heures par nuit, mais ce n'était jamais suffisant; je me réveillais toujours aussi fatiguée qu'au coucher. Et c'était sans parler des nausées; dès les premières semaines de grossesse, elles m'avaient happée avec violence et je vomissais plusieurs fois par jour, matin, midi, soir et nuit. J'arrivais à peine à m'alimenter et à m'hydrater assez pour passer au travers de mes journées.

Au travail, c'était infernal; comme libraire, je devais passer tout mon temps debout à guider des clients et à ranger des livres, et, alors que j'adorais ça avant, c'était devenu absolument impossible. J'avais dû annoncer à ma patronne, Christine, que j'étais enceinte dès la huitième semaine de grossesse, pour lui expliquer mon air de zombie et mes maux de cœur incessants. Heureusement, elle s'était montrée très compréhensive, me laissant prendre plusieurs journées de maladie et m'assignant des tâches qui me permettaient de rester dans l'arrière-boutique pour faire du classement ou de l'inventaire. Ça me permettait aussi de ne pas alarmer les clients en m'arrêtant

en plein milieu d'une phrase pour partir à courir et vomir bruyamment dans les toilettes, un avantage non négligeable pour l'entreprise.

Tout le monde m'avait dit que ça s'arrangerait après le premier trimestre, mais, à mon grand désespoir, ça n'avait pas été le cas. Ma médecin m'avait prescrit du Diclectin contre les nausées et ça avait soulagé un peu les vomissements, mais l'épuisement restait, pesant, débilitant, inéluctable.

Phil avait la gentillesse de s'occuper de presque tout chez nous et était aux petits soins avec moi. Il était un amoureux présent, quasi parfait en tous points, exactement le genre de partenaire dont on rêve pour fonder une famille, mais je ne pouvais m'empêcher de me sentir loin de lui dans ma grossesse. Il ne pourrait jamais comprendre ce que je vivais; il n'y avait pas de mot pour expliquer ce type de fatigue, et la sensation qui venait du fait d'être emprisonnée de l'intérieur, de ne pas pouvoir m'échapper de cette expérience, de savoir qu'il faudrait la vivre jusqu'au bout, jusqu'à sa fin sanglante et violente, qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Le fœtus était dans mon ventre, mais c'était moi qui étais enfermée dans lui.

On a rappelé Mme Carignan le lendemain pour faire une offre d'achat. On a offert 20 000 $ en bas du prix de vente, et la mère de l'ancien propriétaire a quand même accepté quelques heures plus tard.

En raccrochant après avoir réglé les derniers détails (l'inspection à faire, le notaire chez qui aller signer les papiers, la date de prise de possession), Phil m'a serrée dans ses bras, euphorique, avant d'appeler nos parents pour leur annoncer la bonne nouvelle. Sur mains libres, j'ai pu entendre les félicitations de tout le monde, remercier les gens et accepter leur aide pour le déménagement.

Je feignais la joie moi aussi, parce que c'était ce que j'aurais dû ressentir, j'en avais bien conscience – mais il y avait une voix dans ma tête qui souhaitait que l'inspection échoue, qu'on trouve quelque chose d'intolérable qui nous ferait résilier notre offre.

NOUS AVONS DÉMÉNAGÉ dans la maison le 18 juin.

Nous avions décidé d'attendre jusqu'après le déménagement pour faire les petits travaux que nous avions en tête pour rendre la maison plus agréable; elle était si loin de notre appartement, ce n'était pas pratique d'y faire des allers-retours, et, avec les délais de l'inspection et du notaire, nous n'avions que deux semaines entre la prise de possession et la fin de notre bail. Comme la maison était habitable dans son état actuel, nous avions préféré déménager avant et nous occuper des rénovations au cours des mois suivants, selon le budget et l'énergie que nous aurions; rien ne pressait vraiment, de toute façon.

J'étais enceinte de six mois, et si j'avais repris un peu du poil de la bête dans le deuxième trimestre de ma grossesse, mon énergie était toujours très limitée. Heureusement, plusieurs de nos proches s'étaient portés volontaires pour nous aider, et je n'ai presque pas eu à lever le petit doigt de la journée. À peine sortis d'une énième vague de la pandémie, vaccinés d'une troisième dose et pouvant enfin reprendre une certaine vie sociale « en présentiel », comme il était à la mode de le dire, les gens sautaient sur les occasions de se réunir. Mes parents et ceux de Phil étaient donc descendus de Québec pour l'occasion, en plus de son frère Mathieu, qui avait emmené son chum Julien. Ma grande sœur Rosalie était venue de Montréal avec son amoureux, Liam, et ils avaient embarqué avec eux nos bons amis Karine et Samuel. Ma petite sœur Catherine était arrivée de Trois-Rivières un peu après eux. Les derniers arrivés avaient été ma tante Ève et mon oncle Pierre, accompagnés de mes cousins Kevin et Carl; ils n'habitaient pas trop loin, à Sorel, et étaient ravis de nous voir déménager à une demi-heure de voiture de chez eux.

J'étais dehors devant le porche pour accueillir tout le monde et les diriger là où on avait le plus besoin d'eux. J'étais donc celle qui voyait l'enthousiasme de nos proches se flétrir lorsqu'ils découvraient la maison pour la première fois, qui voyait leurs sourires se figer, leurs sourcils se froncer, leurs yeux s'écarquiller, qui les voyait tenter de contenir leur malaise pour faire bonne figure devant moi. J'essayais de dissiper la tension en faisant des blagues, « Ouin, je sais, quel énergumène voulait habiter dans une

maison comme ça, hein? », on convenait tous ensemble qu'après quelques travaux la maison changerait complètement de look, et on poursuivait la journée comme si de rien n'était.

Une fois que Karine et Samuel eurent déposé le divan dans le salon, ma tante Ève m'a presque forcée à m'y asseoir.

— Toi, tu bouges pas d'ici ! Tu t'occupes déjà de créer un tout nouveau bébé, nous on s'occupe de te créer un tout nouveau chez-toi, OK?

J'ai souri et accepté, même si je me sentais un peu mal de voir tout le monde s'affairer autour de moi sans participer à l'agitation générale. La plus grande partie du contenu du camion de déménagement s'est vite retrouvée dans la maison, et j'ai au moins pu me rendre utile en dirigeant les gens vers les bonnes pièces. Ma mère, ma belle-mère et mes sœurs se sont mises à défaire les boîtes du rez-de-chaussée pendant que Mathieu, Julien, Kevin et Carl assemblaient des meubles à l'étage; Phil, Karine et Samuel y étaient aussi pour défaire des boîtes. Ma tante Ève et mon oncle Pierre montaient les meubles du salon en bavardant avec moi. Nous n'avions rien envoyé à la cave, à part la laveuse et la sécheuse que mon beau-père était en train d'installer. Phil avait branché des haut-parleurs au deuxième et on entendait le dernier album de *Les Louanges* jouer à tue- tête; tout le monde s'affairait dans une cacophonie joyeuse et détendue et je n'avais pas trop de mal à me prêter au jeu, à feindre l'énergie et le bonheur, même si les nausées et la fatigue ressurgissaient parfois.

Malgré l'ambiance joviale, je sentais une déception monter en moi à mesure que nos meubles et nos objets prenaient place dans la maison : j'avais pensé que nos affaires viendraient investir le décor de plus de chaleur qu'elles ne le faisaient en réalité. J'avais pensé qu'elles couperaient suffisamment la blancheur pour lui enlever son aspect troublant, mais finalement c'était encore elle qui dominait; au lieu que la blancheur soit investie de familiarité grâce à nos objets, c'était eux qui étaient contaminés par le caractère étrange de la maison.

DÈS LA PREMIÈRE nuit, j'ai su que mon intuition était juste : habiter dans cette maison serait difficile.

Déjà, dormir dans un nouvel endroit, je trouvais toujours ça malcommode. J'étais insomniaque depuis l'enfance, et le moindre changement à ma routine de sommeil rendait ce dernier encore plus ardu à trouver. Enceinte, mes problèmes de sommeil avaient décuplé. Mais, en plus, dormir dans une nouvelle maison après des années à vivre en appartement dans un bâtiment abritant des dizaines d'autres personnes… Je ressentais autrement notre solitude, elle me semblait pesante, inquiétante. Il y avait quelque chose de rassurant dans la promiscuité obligée de la ville. Dans un appartement, si quelqu'un entrait par effraction, je n'avais qu'à crier pour réveiller le bloc en entier et quelqu'un viendrait nous aider ou à tout le moins appellerait la police; dans cette maison, nous ne pourrions compter que sur nous-mêmes en cas d'urgence. Et puis il y avait plusieurs points d'entrée à notre nouveau chez-nous; est-ce qu'on l'entendrait si quelqu'un fracassait une fenêtre au rez-de-chaussée? Est-ce qu'on se rendrait compte qu'une menace nous guettait avant qu'il ne soit trop tard pour appeler les secours?

C'était ces questions que je ressassais sans relâche depuis des heures tandis que Phil dormait à côté de moi, ronflant paisiblement, quand je les ai entendus pour la première fois. Les bruits.

C'était comme des coups cognés contre les murs, ou la charpente, ou les fenêtres – je n'étais pas sûre d'où ça provenait. Ils étaient faibles et irréguliers, si bien que je n'étais pas certaine d'avoir bien entendu, au début, jusqu'à ce qu'ils soient assez fréquents pour que je ne puisse plus nier leur existence. Je tendais l'oreille, d'abord intriguée, puis de plus en plus agitée, n'osant pas respirer trop fort pour être bien certaine de ce que j'entendais.

Je suis restée là pendant ce qui m'a semblé être des heures, le cœur battant, à guetter les sons avec une inquiétude qui grandissait à chaque nouveau « toc » faible, mais immanquable. Qu'est-ce que je devais faire? Me lever pour tenter de trouver la source des bruits? Ils semblaient venir de plusieurs endroits à la fois. Et je n'avais aucune envie d'arpenter seule la maison plongée dans le noir. La nuit et la fatigue rendaient tout plus sinistre, et notre domicile n'y échappait pas : juste de m'imaginer ce que je pourrais y trouver me

rendait moite d'appréhension. Je sentais mes viscères se tordre dans mon ventre, autour du bébé, et je ne savais plus si j'avais mal au cœur à cause de lui ou de la frayeur.

Quand l'angoisse est devenue trop prenante, je me suis tournée vers Phil et je l'ai secoué pour le réveiller, d'abord doucement, puis plus fort devant sa réticence à quitter le sommeil.

— Mmquoi? il a articulé, confus et ensommeillé.
— Phil, y a des bruits bizarres. Phil !
— Oui, oui, quoi? Qu'est-ce tu dis?
— Y a des bruits bizarres ! Je sais pas ce qui se passe… T'entends?

Nous sommes restés silencieux un moment, attentifs. Puis une série de petits coups ont retenti.

— Ça ! T'as entendu?
— Les « toc toc toc »?
— Oui ! Tu penses que c'est quoi?
— Jess, franchement, c'est rien, ça doit être le vent dehors qui fait craquer la maison… Rendors-toi, y a aucun danger.

Il s'est retourné et s'est replongé dans le sommeil. Je l'ai laissé faire, comprenant qu'il ne me serait d'aucune aide cette nuit-là, mais son laxisme ne m'a pas rassurée; je suis restée encore un long moment éveillée, à tendre l'oreille et à passer à toute vitesse dans ma tête les diverses hypothèses pouvant expliquer ces bruits, allant de la plus bénigne à la plus catastrophique. J'ai fini par m'endormir d'un sommeil troublé, teinté de rêves confus et angoissés.

Le lendemain matin, malgré la fatigue, mes peurs de la veille me semblaient ridicules, immatures, irrationnelles. Bien sûr que c'était juste le vent et la charpente qui craquait, bien sûr qu'il n'y avait rien de plus à débusquer dans ces bruits. Chaque habitation vient avec son ambiance sonore propre qui dérange les premiers temps, puis devient si familière qu'on finit par la prendre pour du silence.

Phil n'est pas revenu sur mes angoisses de la nuit; soit il ne s'en souvenait plus, soit il savait que dans la lumière du jour je me trouvais déjà assez ridicule comme ça. Peu importe la raison de son silence, je lui en étais reconnaissante.

SUR INSTAGRAM

LA PHOTO : Une forêt dense. Le temps est ensoleillé, les couleurs sont filtrées pour être éclatantes, cent nuances de vert se mélangent dans les pixels avec le brun des troncs, le jaune des pissenlits et le bleu du ciel.

LA LÉGENDE : Mon petit coin de paradis ♥ Je suis tellement heureuse d'avoir fait le move de quitter Montréal pour rejoindre toute cette nature !

Aimé par **juliette_chartier et d** ' **autres personnes.**

sam-miel : ♥
karkarine : Arrête, tu vas me donner le goût de déménager, moi aussi…
juliette_chartier : Oh wow tu dois avoir tellement de fun à partir en expédition là !
cathrose23 : Vivement que je puisse te visiter, qu' on parte en randonnée !
...

UNE DES PREMIÈRES choses que je voulais faire en entrant dans la maison, c'était de repeinturer. Phil ne voulait pas engager un professionnel puisque ça représentait selon lui une dépense inutile, et je savais que nous ne pourrions pas tout repeinturer d'un coup, surtout puisque, dans l'état où j'étais, c'était Phil qui devrait s'occuper de la majorité des travaux. Mais je me disais qu'on pouvait au moins faire quelques pièces clés; le salon, la salle à manger, la chambre des maîtres. Ça suffirait à rendre notre environnement beaucoup plus agréable.

Quelques jours après notre entrée dans la maison, j'ai donc insisté pour que nous allions au *Rona* du village acheter quelques pots de peinture. Nous avons choisi un bleu pâle pour le salon et la salle à manger (nous ferions quelques murs seulement au premier étage, ça se marierait bien avec le blanc des parois intouchées) et un pervenche pour notre chambre. Nous avons acheté des pinceaux, des rouleaux, du masking tape et des bacs de plastique, puis nous sommes rentrés.

L'idée de casser la blancheur de la maison me remplissait d'une excitation comme il y avait longtemps que je n'en avais pas vécue : j'ai voulu qu'on se mette sur le projet tout de suite. Mais au moment où j'allais étendre des vieux draps sur le plancher devant le premier mur que je voulais faire, Phil m'a arrêtée :

— Attends!

Je me suis tournée vers lui, surprise.

— Quoi?
— Hey, ça vient de me frapper : c'est pas mauvais pour le fœtus, la peinture ? À cause des vapeurs toxiques, genre ?

J'ai senti mon cœur sombrer. C'était niaiseux : ça ne nous avait pas traversé l'esprit avant, mais Phil avait raison de se questionner.

Nous nous sommes lancés sur nos cellulaires pour faire des recherches, et apparemment la réponse était « peut-être, on le sait pas vraiment, vous pouvez bien le faire, mais ça pourrait être néfaste, potentiellement ». Phil m'a regardée, l'air craintif, et j'ai su ce qui s'en venait avant même qu'il n'ouvre la bouche :

— Ça te dérange-tu si on attend à après la naissance, juste pour être sûrs ?

Je suis restée silencieuse. Il a continué :

— On s'entend, c'est seulement pour quelques mois, pis je veux dire, c'est juste de la décoration, c'est pas grave, on en mourra pas… Me semble que ça vaut pas la peine de prendre la chance.

J'ai soupiré, mais c'était vrai : on ne pouvait pas faire passer la décoration avant la santé du bébé, même s'il ne semblait pas y avoir grand risque que ça lui nuise.

— Oui, OK, t'as raison. Vaut mieux attendre.

Mon enthousiasme évanoui, la fatigue redevenant maître de mon corps et de ma tête, j'ai observé Phil alors qu'il descendait tout le matériel de peinture au sous-sol, me sentant puérile d'être aussi déprimée par la tournure des choses. Comme Phil disait, c'était juste de la décoration, après tout.

J ' AI DÛ ME résoudre à arrêter de travailler à la librairie à peine deux semaines après notre emménagement.

J'étais déjà épuisée, et, dans la blancheur inlassable de la maison, avec le fœtus qui prenait de plus en plus de place dans mon ventre, m'endormir était devenu encore plus difficile que ce ne l'était déjà. Mon cerveau avait du mal à associer la blancheur des murs de notre chambre au sommeil, et, malgré toute ma bonne volonté, les bruits que j'entendais dans les murs et la toiture de la maison la nuit continuaient à me garder en alerte, toujours à guetter une menace qui ne se concrétisait pas. Quand j'arrivais enfin à m'endormir, j'étais réveillée après une heure ou deux par le bébé qui s'agitait dans mon ventre, ou bien ma vessie qu'il me fallait vider de plus en plus souvent, ou bien un « TOC » plus fort qu'un autre causé par je ne savais pas trop quoi; alors tout était à recommencer.

Je me levais de peine et de misère, je combattais la fatigue, le stress et les nausées toute la journée, et à travers ça j'avais du mal à m'alimenter comme il le fallait et c'était une inquiétude de plus; est-ce que je nuisais au fœtus en mangeant si peu? Celui-ci continuait pourtant de grossir, grossir et grossir, comme si de rien n'était, pendant que je me sentais rapetisser de jour en jour dans ma volonté et ma vitalité.

J'étais si cernée et défaite que Christine n'a affiché aucune surprise ni colère quand je lui ai demandé si je pouvais commencer mon congé de maternité plus tôt; au contraire, elle m'a dit que c'était une bonne idée, que je devais penser à moi – et au bébé, bien sûr – en premier, que ça me ferait du bien de me reposer.

Et juste comme ça, c'était fait : j'avais la bénédiction de tout le monde pour m'enfermer seule dans la maison à longueur de journée.

Je me consolais en me disant que ça me donnerait le temps de m'atteler aux tâches qui m'apparaissaient trop éreintantes pour m'y attaquer alors que Phil et moi travaillions. Que je pourrais venir à bout d'au moins une partie de la blancheur infernale de la maison.

LES FENÊTRES ÉTAIENT épouvantablement sales. C'était la seule chose qui n'était pas immaculée dans cette maison. La crasse qui collait aux carreaux les floutait et ne permettait pas à la lumière de pénétrer aussi bien qu'elle aurait dû le faire. Les quelques fenêtres étant déjà petites, nous étions forcés d'allumer les lumières en tout temps, et celles-ci étaient trop nombreuses et fortes, dépourvues de gradateur; il fallait les allumer toutes à la fois dans une même pièce, et la lumière blanche qui en jaillissait était si puissante qu'elle donnait mal aux yeux. Ça renforçait l'aspect stérile du bâtiment, qui provoquait toujours un malaise diffus quelque part entre ma tête et ma poitrine, même après quelques semaines à y habiter.

C'est donc la première tâche à laquelle je me suis attelée, une fois que celles qui découlaient du déménagement et qui urgeaient le plus (tout laver de fond en comble, défaire les boîtes, ranger les objets, monter les meubles, faire l'inventaire de ce qui manque, comprendre comment fonctionnent l'électricité et l'eau) eurent été complétées. Mon départ de la librairie me permettait de dormir tard dans la matinée et de faire autant de siestes que je le voulais, et rapidement ce surplus de sommeil m'avait redonné une partie de l'énergie que j'avais avant la grossesse. Je me disais que c'était suffisant pour accomplir une tâche aussi banale; au pire, si j'étais trop fatiguée, j'arrêterais après quelques carreaux et je recommencerais le lendemain.

Pour être honnête, je n'avais jamais lavé de fenêtres avant – je n'étais jamais restée assez longtemps dans un appartement pour que ça devienne nécessaire, et je n'avais jamais été dérangée par les stries laissées par la pluie et la neige. Mais, cette fois, je ne pouvais pas ignorer le problème.

Une journée que Phil était au travail et qu'il faisait beau, je me suis armée de *Windex* « pour les vitres et fenêtres », d'une vieille guenille et d'un seau d'eau. Je savais que Phil n'aimerait pas trop que j'exécute cette tâche (il avait tendance à me surprotéger depuis la grossesse et s'inquiétait dès que je devais faire le moindre effort physique), mais il n'était pas là pour me faire changer d'idée, et j'avais besoin de faire quelque chose pour transformer l'apparence de la maison et m'y sentir mieux.

Je pensais en avoir pour une heure ou deux tout au plus. Je m'imaginais devoir seulement vaporiser un peu du produit, puis frotter légèrement avec ma guenille pour que les carreaux s'éclaircissent, mais j'ai rapidement compris que cette tâche était d'un tout autre acabit. Sur la fenêtre du salon, mon *Windex* n'arrivait à effacer absolument aucune tache, peu importe la quantité vaporisée et à quel point je m'escrimais dessus avec ma guenille. Je forçais tant des bras et des abdos que j'avais un peu peur d'expulser le fœtus qui flottait dans mon utérus, et pourtant les taches restaient entières. Frustrée, j'ai fini par abandonner et retourner fouiller dans nos produits ménagers, en quête d'un nettoyant plus efficace. J'ai fini par sélectionner une cannette de *Bon Ami;* il me semblait que si ça venait dans une cannette sous pression, ça devait nécessairement être un produit chimique plus intense.

J'ai vaporisé une tonne de produit sur la vitre, j'ai attendu plusieurs secondes pour faire bonne mesure, pour « laisser le temps d'agir », puis j'ai frotté comme une damnée. Quelques secondes se sont transformées en minutes, j'ai senti mes aisselles et le creux de mon dos se mouiller de sueur, mais quand j'ai enfin arrêté mes mouvements, essoufflée, j'ai constaté qu'ils n'avaient eu aucun effet : la fenêtre était toujours aussi sale qu'avant.

Je commençais à être vraiment frustrée. Je suais à cause de l'effort et de la température, et je me sentais comme une gourde monumentale de ne pas être capable de laver une fenêtre toute seule – comment est-ce que j'allais arriver à élever un enfant si je ne pouvais même pas accomplir cette tâche domestique banale? Je n'osais pas appeler ma mère pour lui demander conseil; je savais qu'elle me ferait payer son expertise par de longues minutes à exprimer sa surprise sur le fait que je n'avais jamais lavé de fenêtres moi-même et que je n'arrivais pas à comprendre comment faire toute seule. Je l'aimais, ma mère, mais mon Dieu qu'elle savait comment me faire sentir comme une adulte mésadaptée. Je me suis donc tournée vers la seule autre ressource à ma disposition : Internet.

Sur des sites regorgeant d'articles aux accords exclusivement féminins qui m'ont fait tiquer, j'ai appris que je n'étais pas aussi conne que je le croyais; c'était une tâche reconnue comme ardue, apparemment, laver des vitres. Il s'avérait que débarrasser les

fenêtres de leur saleté tout en évitant de laisser des stries disgracieuses était un art difficile à maîtriser. Tous s'entendaient toutefois sur une chose : les produits ménagers commerciaux n'étaient pas si efficaces, il valait mieux faire sa propre potion pour obtenir un résultat optimal. J'ai donc suivi la recette la plus commune : eau et vinaigre.

Quand elle s'est révélée avoir aussi peu d'effets que les produits commerciaux, j'ai vidé le seau de liquides inutiles dans l'évier de la cuisine, de plus en plus agacée, et j'ai essayé une recette pour « taches tenaces » : eau, liquide à vaisselle et alcool à friction.

Encore un échec.

Furieuse, je me suis escrimée. J'ai augmenté les quantités de produits mélangés à l'eau, j'ai frotté plus fort que jamais et avec des linges de textures différentes, j'en suis même venue à essayer de gratter les vitres avec mes ongles. Je sentais mes cheveux coller à mon visage tellement ils étaient mouillés de sueur, et mes vêtements trempés et inconfortables augmentaient mon degré d'irritation. Mais rien n'y a fait : les fenêtres sont restées presque opaques de crasse, ne laissant pénétrer qu'une faible portion du jour.

À la fin de l'après-midi, après plus de deux heures, je me suis avouée vaincue. J'étais en nage, rouge d'efforts et de colère, les yeux trempés de découragement; il allait donc falloir vivre dans cet éclairage-là encore longtemps? Dans cette lumière violente qui révélait toute chose et toute personne dans ses angles les moins flatteurs? Qui peignait la réalité dans une palette froide, stérile, maladive?

Je me suis consolée en me disant qu'au pire on engagerait des professionnels. Eux sauraient comment s'y prendre pour laver les fenêtres. Du moins, je l'espérais.

PHIL NE L ' AURAIT jamais avoué, mais je sais que, malgré la légère perte financière que ça représentait pour nous, il voyait des avantages au fait que mon congé de maternité ait commencé plus tôt que prévu.

Avec l'achat de la propriété à rabais, on n'avait pas de mal à payer nos factures, alors le côté financier n'importait pas trop. Ça le rassurait de savoir que je n'avais pas à me déplacer jusqu'à Montréal, vu la grossesse difficile que je vivais, et de pouvoir me joindre en tout temps. Et puis ma présence constante au domicile me permettait de m'occuper de la majorité des tâches ménagères. Quand il revenait de travailler, Phil trouvait la maison propre, le repas presque prêt, les comptoirs dégagés. Il n'avait plus à penser à l'horaire du lavage des serviettes et des vêtements, ni à s'assurer qu'il y ait assez de papier de toilette pour la semaine, ni à élaborer le menu hebdomadaire.

Rien de tout ça n'était de sa faute. Si ç'avait été possible, je suis sûre qu'il aurait accepté que je lui transfère la grossesse pour qu'on échange nos rôles 50 % du temps. Mais c'était impossible, alors il était celui qui pouvait sortir, voir des gens et faire le travail valorisant qu'il aimait, tandis que moi je restais seule avec la maison, à lui mener une guerre pour la rendre plus accueillante.

MÊME LES LAVABOS étaient blancs. Même le comptoir de la cuisine, l'îlot, les armoires, les portes et leurs poignées. Même les bords des fenêtres, les moulures, les calorifères. Même les luminaires, les garde-robes. Tout était blanc. C'était la tendance minimaliste poussée à un degré déjanté, une version malveillante des tendances modernes en décoration intérieure, élaborée par un homme qui ne savait pas où ni quand s'arrêter, un marginal qui aurait voulu imiter la normalité et ne serait arrivé qu'à la pervertir.

Cet univers blanc aseptisé à l'extrême me donnait l'impression constante d'être dans une salle médicale. Dans mes pires moments, je croyais évoluer dans une expérience peu éthique pour observer comment une maison aveuglante pouvait affecter la santé mentale d'une jeune personne normale. Comment une femme enceinte pourrait-elle vivre sa grossesse de façon paisible dans un environnement si inhospitalier? Je me surprenais à m'imaginer comment on pourrait faire une série télé en prenant cette maison pour décor, à chercher où l'on pourrait cacher les caméras ou les miroirs sans tain d'où des producteurs tordus pourraient observer la progression de leur cobaye.

PARDON? SI J ' AI déjà eu des problèmes de santé mentale ou de consommation dans le passé?

Wow. On est encore tellement tôt dans l'histoire, et vous m'étiquetez déjà comme folle. C'est incroyable. Me croire ne vous traverserait même pas l'esprit, hein? J'imagine que pour des enquêteurs l'occasion est beaucoup trop belle de simplement écrire « folle » dans le dossier et de passer au suivant, n'est-ce pas?

Pour répondre à votre question : non, je n'ai jamais eu de problème de ce côté-là. Un peu d'anxiété non diagnostiquée, comme tout le monde, mais c'est tout.

Maintenant, allez-vous me laisser raconter ce qui s'est passé? Allez-vous essayer de m'écouter, pas seulement m'entendre, mais vraiment m'écouter? Pour ça, il va falloir que vous arrêtiez d'essayer de vous protéger de ce que j'ai vécu en me collant des diagnostics qui vous permettraient de dire que ce genre de chose ne vous arriverait jamais à vous, parce que vous n'êtes pas *comme ça* . Il va falloir que vous me démontriez de l'empathie plutôt que du jugement. Il va falloir que vous vous mettiez à ma place, que vous tentiez de recevoir mes expériences et sentiments comme vôtres.

C'est seulement comme ça que mes actions auront le moindre sens à vos yeux.

J ’ AI RÉUSSI À convaincre Phil qu’engager un professionnel pour laver les fenêtres en valait la dépense, et quelques jours plus tard, l’homme que nous avions contacté à ce sujet se présentait à notre porte avec l’air de quelqu’un qui pensait faire de l’argent facile. Il s’appelait M. Corriveau et avait une cinquantaine d’années peut-être, un crâne dégarni et une attitude un peu condescendante. Je n’ai pas osé lui raconter en détail mes tentatives pour laver les vitres, préférant dire que j’avais trouvé ça difficile et que j’avais peur de nuire à ma grossesse. Il a approuvé avec un rire :

— Ah ben oui, madame, ça doit être sensible, ce p’tit ventre-là ! Vous avez bien fait. Je vais m’en charger vite, vous allez voir.

Il a voulu commencer par la surface qui donnait sur l’extérieur, « la plus difficile ». Je l’ai suivi pour le voir travailler – j’allais piler sur mon orgueil et lui demander comment il faisait, parce que, franchement, ça n’avait pas de sens de ne pas pouvoir laver ses propres vitres.

M. Corriveau a commencé avec une technique qui ressemblait à la mienne : une guenille, un seau d’eau et un produit fait maison dans un vaporisateur transparent. Il a débuté en sifflotant, vaporisant, puis lavant. Il s’est appliqué, et, après quelques passages de la guenille sans résultat, je l’ai vu mettre plus de force dans ses mouvements – en vain. J’ai vu son dos se crisper et j’ai dû réprimer un sourire.

— Ouin, il a dit en affectant un ton débonnaire où je pouvais quand même entendre poindre de la frustration, j’avoue, madame, c’est toute une job que vous avez là !
— Ouais, on sait même pas quand les fenêtres ont été lavées pour la dernière fois. La maison a été inhabitée longtemps après que l’ancien propriétaire se soit suicidé et avant qu’on l’achète.

J’ai vu l’homme tiquer en apprenant cette information – la mort de l’ancien propriétaire. Ça m’a bizarrement rassurée : j’aimais ne pas être la seule à être dérangée par la morbidité de l’endroit.

M. Corriveau est reparti vers son camion et en est revenu avec une machine à pression portative.

— Ça, ça va faire la job, il m’a assuré.

Il a démarré la machine, a promené le puissant jet d'eau savonneuse contre les carreaux quelques secondes, puis plus longtemps. Et plus longtemps encore. Il a ensuite éteint le jet et s'est avancé pour essuyer l'eau et le savon sur le carreau… pour découvrir une surface toujours aussi tachée qu'auparavant.

Mon cœur s'est serré dans ma poitrine.

J'ai prétexté être trop affectée par la chaleur étouffante de l'été et je suis rentrée à l'intérieur, me tordant les mains et les découvrant moites. Voyons, comment est-ce que la saleté des vitres pouvait résister à ça? Ça se pouvait pas, des fenêtres impossibles à laver, ça n'existait pas, c'était juste… C'était juste pas comme ça que les choses fonctionnaient.

J'ai fait les cent pas pendant de longues minutes, laissant M. Corriveau s'escrimer seul dehors, incapable de supporter de le voir faillir à la tâche de nouveau. Quand il a fini par rentrer, une trentaine de minutes plus tard, je n'ai même pas eu besoin de voir son visage défait, troublé, pour savoir que les fenêtres étaient aussi sales qu'avant son arrivée.

— Écoutez, je suis vraiment désolé, je comprends pas trop… Les fenêtres sont peut-être tellement vieilles que la vitre a jauni, s'est floutée… Ç'a pas l'air d'être de la saleté normale, en tout cas.

— OK, mais qu'est-ce que je fais, moi, d'abord? Ça n'a pas de sens, vivre avec des fenêtres sales de même !

Il a haussé les épaules.

— Honnêtement, madame, je pense qu'il va juste falloir les changer.

Il est parti en vitesse, refusant que je le paie puisqu'il n'avait pas pu m'aider. Il m'a souhaité bonne chance pour la suite (« pour la grossesse pis la maison », a-t-il cru bon de préciser), puis j'ai refermé la porte derrière lui. J'ai entendu son camion démarrer et retrouver la route, et je me suis laissée tomber sur le divan, seule de nouveau devant les fenêtres repoussantes, essayant de ne pas céder au désespoir, me répétant que j'exagérais, que c'était juste des fenêtres, que ce n'était pas si grave… Mais je continuais à devoir essuyer les larmes coulant de mes yeux. Ça devait être la grossesse qui me rendait émotive comme ça.

Le soir venu, Phil a été sidéré d'apprendre la mésaventure du laveur de vitres. À la fin, voyant mes yeux s'humidifier alors que je répétais « On peut pas vivre avec des fenêtres comme ça, j'en peux plus des néons trop forts, j'ai besoin de lumière naturelle », il m'a prise dans ses bras et m'a rassurée :

— Ben non, regarde, c'est pas grave, on va les remplacer, les fenêtres, OK?
— Sais-tu combien ça coûte, des fenêtres, Phil? J'ai regardé vite vite, pis d'après moi on s'en sortira pas en bas de 15 000 $.

Je l'ai senti se crisper, puis se forcer à se détendre.

— C'est pas la fin du monde. On va commencer à économiser, pis l'été prochain on aura l'argent pour les faire remplacer. Ça va passer vite, une année; avec le bébé qui s'en vient, on n'aura même pas le temps de les voir, les fenêtres, hein?

J'ai hoché la tête, même si ce qu'il disait sur le bébé représentait une angoisse encore plus prenante que les vitres sales.

DEPUIS COMBIEN DE temps on se connaît, Phil et moi?

Oh, on s'est rencontrés il y a à peu près cinq ans. Nous avions 24 ans tous les deux. Lui venait tout juste de commencer comme professeur d'histoire, il était dans cette période difficile et interminable pour les nouveaux profs où il devait travailler dans deux établissements à la fois pour arriver à bâtir un temps plein avec plusieurs contrats à temps partiel. Moi, j'achevais ma maîtrise en littérature et je travaillais depuis quelques mois à la librairie à temps partiel en attendant d'avoir fini la rédaction de mon mémoire. Nous étions à la fête d'une amie que j'avais rencontrée à l'université et que Phil connaissait depuis le secondaire. On était arrivés tous les deux pile à l'heure au party, alors on était presque seuls dans l'appartement, gênés par notre manque flagrant de coolitude, et on s'était mis à se parler un peu par défaut. J'avais tout de suite été charmée par sa voix grave et douce, son sourire timide, sa curiosité manifeste envers tout et n'importe quoi, et ses connaissances vastes et variées. L'appartement s'était peu à peu rempli, mais nous avions continué à nous parler comme si nous avions été seuls.

Je ne me rappelle même pas que nous ayons discuté du fait qu'il me suive chez moi à la fin de la soirée. C'est comme si ça s'était fait d'un commun accord.

Nous avons rapidement commencé à passer tout notre temps ensemble. En moins d'un mois, j'avais l'impression qu'il était plus que mon amant – mon amoureux, oui, mais aussi mon meilleur ami. Je disais « âme sœur » à mes amis émerveillés par notre histoire d'amour quand ils me le demandaient, même si je ne crois pas vraiment à ce concept. Je pense quand même que c'est l'image qui représente le mieux notre relation. Une complicité immédiate et solide, un amour profond et stable.

Une excellente base pour ériger une famille.

QUAND ON VENAIT d'emménager, j'avais proposé à Phil de remplacer les ampoules agressivement blanches par des lumières jaunes plus douces. Je me disais qu'en se débarrassant des ampoules superpuissantes, on arriverait à enlever un peu de la vibe d'hôpital qui émanait de la maison. On pourrait peut-être même tout simplement enlever une ampoule sur deux, pour que l'éclairage soit moins vif et ne nous aveugle plus en plein milieu de la nuit quand nous devions (OK, quand *je* devais) aller aux toilettes. Mais Phil trouvait que c'était du gaspillage; on était mieux d'attendre que les ampoules actuelles brûlent pour les remplacer. Je m'étais rangée à son avis, me trouvant ridicule d'être affectée à ce point par l'éclairage aseptisé alors que lui semblait à peine le remarquer.

Mais après la mésaventure des fenêtres, j'avais besoin d'un changement et c'était le plus facile à effectuer.

Quand j'en ai parlé à Phil, cette fois-ci, je l'ai vu hésiter. Puis j'ai pu pratiquement voir les mots « tout faire pour calmer la femme enceinte rendue ultrasensible par les hormones » traverser son esprit; il a dit oui. Je lui ai donc demandé s'il pouvait ouvrir l'une des lumières encastrées au plafond pour voir quel type d'ampoule ça prenait et qu'on puisse passer à la quincaillerie en acheter d'autres.

Il a pris un escabeau, est monté jusqu'au plafond du salon, puis s'est escrimé contre une des enveloppes métalliques qui recouvraient l'ampoule encastrée. Il avait regardé une vidéo sur YouTube avant de se lancer dans le projet, et, selon le tutoriel, il fallait saisir le métal et le twister en tirant pour le faire descendre; mais Phil n'arrivait pas à trouver une assez bonne prise. Je le regardais de près, ayant peur qu'il perde l'équilibre et qu'il tombe, même si je ne savais pas trop comment je retiendrais sa chute, avec ma grossesse et tout, et j'ai donc pu voir parfaitement les émotions changer sur son visage : d'abord concentré sur la tâche, puis soucieux, puis perplexe, puis frustré.

— Voyons, il a fini par dire, ça marche pas pantoute. Peut-être que notre modèle est différent de celui du tutoriel?

J'ai tenté de trouver des solutions, même si je ne m'y connaissais pas plus :

— Tu vois aucune vis?
— Non.
— Le métal se soulève pas?

— Non.
— Pis si tu pousses, mettons, ça fait-tu quelque chose?
— Non.
— Ça se dévisse pas non plus? Si t'essaies vers la droite au lieu de vers la gauche?
— Jess, crisse, ça fait dix minutes que je suis là-dessus, tu penses ben que j'ai déjà essayé de dévisser dans l'autre sens !

Je suis restée sans voix. Phil ne s'emportait jamais contre moi – *jamais* . Cette manifestation de sa frustration était compréhensible, mais ça me semblait de mauvais augure, ce débordement soudain. Peut-être que le décor de notre nouveau chez-nous l'affectait, lui aussi, plus qu'il ne le laissait paraître?

D'une façon ou d'une autre, ça ne servait à rien que je reste là pendant qu'il perdait son habituelle patience. Je l'ai laissé continuer à batailler contre la lumière tout seul, allant m'asseoir au salon pour observer de loin l'évolution des choses.

Je l'ai vu déplacer l'escabeau de pièce en pièce, tentant sa chance avec d'autres encastrées, mais elles étaient toutes faites de ce même modèle immuable. Après presque une heure, il a jeté l'éponge et est venu me rejoindre sur le divan.

— Je vais essayer d'appeler M^me^ Carignan demain, voir si elle a des indications sur la personne qui a construit la maison, quelqu'un qu'on pourrait contacter pour savoir comment changer les maudites ampoules. J'veux dire, un moment donné, elles vont être brûlées, il faut qu'on sache comment les remplacer avant ça !

J'ai approuvé, mais une petite voix intérieure me soufflait que ce serait inutile. J'avais une drôle d'impression, un instinct impossible, mais implacable, qui me disait que les ampoules ne brûleraient jamais, qu'elles seraient toujours aussi fortes, immuables, sans pitié.

Et j'avais raison. Tout le temps que nous avons été dans la maison, jamais aucune ampoule n'a cessé de fonctionner.

LA MAISON AVAIT trop d'étages pour être complètement habitée par Phil et moi seuls.

C'était une angoisse qui me suivait presque en permanence, un chuchotement parallèle à toutes mes autres pensées. Si la maison avait été construite sur le long plutôt que sur le haut, ç'aurait été correct, mais tous ces étages, ces escaliers… C'était impossible de savoir ce qui se passait à une extrémité de la maison quand on était à l'autre bout. Bien sûr, probablement que rien ne s'y passait, mais la possibilité qu'il ait pu s'y passer quelque chose sans qu'on le sache – un feu, une intrusion, une violence quelconque – suffisait à faire monter des vagues vertigineuses d'effroi en moi.

C'était mieux si Phil et moi étions sur des étages différents; ça nous permettait de couvrir une plus grande superficie, ça éliminait au moins une partie des possibilités inquiétantes qui auraient pu se dérouler dans un coin laissé à lui-même. Alors, je me suis mise à essayer d'être toujours sur un étage différent de lui : s'il écoutait la télé dans le salon, je montais lire dans la chambre. S'il montait prendre une douche, je descendais faire du lavage. S'il descendait corriger des copies d'étudiants au coin qu'il s'était aménagé dans la cave (il m'avait gentiment laissé la petite pièce au deuxième étage pour que j'y installe mon bureau à moi), j'allais au rez-de-chaussée cuisiner. Bien sûr, ça nous empêchait de passer autant de temps ensemble qu'on le faisait avant, mais ça en valait la peine si ça nous permettait de bien surveiller notre environnement.

Ce n'était pas un plan que nous avions élaboré à deux. Je savais que cette préoccupation était un peu irrationnelle, alors je n'en disais rien à Phil. Il ne se plaignait pas de quoi que ce soit, alors je ne lui en ai pas parlé, non.

Je ne lui faisais pas confiance, à la maison. Je me méfiais d'elle et j'avais l'impression – je sais que c'est fou, mais je le *sentais* , comme on le sent quand un étranger nous fixe du regard dans le métro ou quand un ami nous ment sous son sourire – j'avais l'impression qu'elle se méfiait de moi, elle aussi.

LA FORÊT QUI délimitait notre cour arrière n'était pas si profonde. Rationnellement, je le savais : il n'y avait que quelques kilomètres d'arbres touffus avant l'autoroute. En marchant en ligne droite, on aurait pu rejoindre le bitume infini et les voitures vrombissantes en une quarantaine de minutes.

Mais quand je la regardais de la porte-patio, la forêt me semblait infinie. Ce n'était pas important, les faits rationnels, quand, en portant mon regard aussi loin que je le pouvais, je n'arrivais qu'à distinguer des branches, des feuilles, des troncs et des buissons. Tout n'était que verdure et obscurité, aussi loin que mes sens pouvaient le percevoir.

Je me demandais, craintive, ce qui pourrait en sortir – un renard, un coyote, un ours, un animal sauvage qui pourrait s'attaquer à notre famille? La nuit, quand l'entre-sommeil rendait plus floue la ligne entre réalité et imaginaire, j'avais peur d'en voir surgir le pendu, et d'autres âmes qui devaient s'être perdues dans la forêt sans que je n'en sache rien. Prêtes à venir nous chercher pour nous envelopper dans l'humus odorant du sol forestier.

BIEN SÛR QUE j'y pensais souvent, au pendu. Ce n'est pas de la folie, ça, c'est tout à fait normal. On te dit « l'ancien propriétaire de ta maison s'est pendu à un arbre dans la forêt, à quelques mètres de ton terrain », c'est sûr que tu y penses après. C'est sûr que tu l'imagines, le suicide. Le cadavre.

Ça a une présence, un poids qui tire les épaules vers le sol, étouffe la tête qui cherche à rester haute.

LA PREMIÈRE FOIS que l'électricité a coupé sans prévenir, c'était un soir vers 22 h, alors que je vidais le lave-vaisselle avant d'aller me coucher. J'ai crié de surprise. Très brièvement, on s'entend, mais ça m'a tellement prise de court, j'ai poussé un glapissement d'animal effaré avant d'arriver à le ravaler et à reprendre contenance. Ça ne me ressemblait pas; habituellement, quand je faisais le saut, je me figeais au complet, corps et voix. Aucun son n'émanait de ma stupeur. Mon cri m'a surprise autant que la noirceur soudaine, cette fois-là.

Phil a accouru, sortant du salon où il lisait, pour me rejoindre dans la cuisine.

— L'électricité a coupé, j'ai dit de façon très idiote puisqu'il devait bien s'en douter, mais j'avais besoin de dire quelque chose pour faire oublier mon débordement soudain.

Phil a soupiré.

— Je vais aller voir les breakers en bas. Est-ce que tu viens de brancher quelque chose?
— Non !

Je voulais dire « Non, ne va pas en bas », parce que quand l'électricité lâche, dans un film d'horreur, la dernière chose à faire, c'est de se rendre seul dans la cave sombre : c'est nécessairement là que le danger meurtrier attend son heure. Mais je me suis rappelée tout de suite après que nous n'étions *pas* dans un film d'horreur et que nous n'avions pas vraiment le choix d'aller vérifier les breakers pour régler la coupure d'électricité… Alors j'ai laissé Phil allumer la lampe de son cellulaire avant de descendre seul à la cave.

J'ai attendu dans la cuisine. La noirceur presque totale était un trop bon canevas pour déployer mes frayeurs : j'ai passé de longues minutes à guetter un signe de Phil, imaginant des ombres se mouvant dans l'obscurité, prêtes à me rejoindre, ne sachant pas si je craignais plus une explication humaine ou surnaturelle à la malveillance que je percevais dans l'absence de lumière.

J'ai entendu Phil sacrer de la cave, mais c'était un sacre de « Voyons, esti, ça va-tu marcher, cette affaire-là » ou de « Ouch maudite marde, je me suis cogné l'orteil », pas un sacre de « Oh

non, un meurtrier ! » ou « Jésus-Christ, un fantôme ! ». Après quelques minutes, la lumière s'est rallumée d'un coup, et je l'ai entendu pousser un cri de victoire.

J'ai remarqué que je tremblais. Je me suis fustigée; quelle idiote d'avoir peur d'un problème électrique bénin. Il ne fallait pas que Phil voie à quel point ça m'avait affectée; qu'est-ce qu'il penserait de moi?

Quand il est venu me rejoindre, je l'ai donc embrassé à pleine bouche en roucoulant « mon sauveur », feignant la désinvolture, et il n'a rien vu à travers mon jeu d'actrice.

L ’ ANXIÉTÉ DE LA grossesse, ma solitude, le caractère étrange de la maison et ma peur irrationnelle d’elle ne faisaient pas bon ménage : les sentiments négatifs et projections sinistres se sont transformés en cauchemars mouillant mes nuits.

Ils prenaient tous place dans la maison même, ou dans la forêt derrière, ce qui ne m’aidait pas à me sentir à l’aise dans ces lieux lorsque éveillée. Ils mettaient en scène les scénarios imaginés durant mes longues heures de solitude quotidiennes et que je n’osais avouer à personne : les murs d’une pièce se refermaient sur moi, le plafond s’effondrait sur ma tête et je n’arrivais pas à me sortir des débris, le sol en ciment de la cave se transformait en sable mouvant sous mes pieds, ou bien des formes indistinctes et fugaces s’en prenaient à Phil et à moi, voire possédaient mon amoureux et le forçaient à m’attaquer, déformant son visage d’un rictus repoussant qui me hantait bien après le réveil.

Les cauchemars sortaient tout droit d’un mauvais film d’horreur, n’étaient crédibles en rien, mais je ne me rendais jamais compte que je rêvais avant le réveil. Ça rendait réel l’effroi qui les accompagnait, comme en témoignaient les tremblements de mes membres et la sueur qui trempait mes vêtements et parfois les couvertures. Je devais changer de pyjama en pleine nuit et même étendre une serviette sous moi pour ne pas être en contact avec les draps mouillés.

J’ai rapidement arrêté de parler à Phil de ces cauchemars, dès qu’ils sont devenus fréquents, en fait. Je savais qu’ils découlaient de ma méfiance envers la maison et je savais aussi que c’était absurde, enfantin. J’en avais honte.

SUR INSTAGRAM

LA PHOTO : Un pot de fleurs posé sur une table de cuisine devant un mur blanc, un comptoir blanc, des armoires blanches. Il y a des marguerites bleues, des crocosmias orange, des cœurs-saignants roses.

LA LÉGENDE : De belles fleurs récoltées sur notre terrain pour mettre un peu de vie dans notre décor !

Aimé par **roxrox92 et d ' autres personnes.**

math_levac1 : Wow Jess, t'es une jardinière hors pair !
steph.lepage : C' est quoi le nom des fleurs au milieu? Elles sont tellement belles !
cathrose23 : C' est vraiment beau les couleurs dans votre décor minimaliste ! Wow !
sam-miel : ♥
…

MAIS NON, TOUT n'était pas noir. Bien sûr que non.

Il y avait plein de moments doux. Le bébé qui bougeait dans mon ventre, le visage émerveillé de Phil qui suivait les coups avec sa paume ou sa joue. Lui m'accompagnant dans mes siestes d'après-midi quand il ne travaillait pas, me serrant fort en cuillère. Toutes les petites niaiseries que Phil m'achetait quand il faisait des courses pour me faire sourire : un biscuit, un chocolat, des jujubes, une crème pour la peau. Les vidéos YouTube qu'il écoutait pour apprendre à me faire des massages du dos et des pieds. Tous les livres sur la parentalité que je le voyais lire avec sérieux et attention. Sa tendresse et son amour quotidiens, son surdévouement maintenant que j'étais enceinte. Oui, évidemment, il y avait des moments heureux à cette époque aussi.

Mais il y en a dans toutes les expériences horrifiantes, des moments comme ça. Vous voulez tout voir en noir ou blanc : soit tout était affreux, soit tout était merveilleux. Mais ce n'était pas comme ça. En fait, ç'aurait été plus facile si tout avait juste été horrible, je serais simplement partie. Mais non, il y avait bel et bien du bonheur au quotidien; seulement, ce bonheur ne suffisait pas à renverser les douleurs et angoisses causées par la grossesse et la maison.

Et puis je ne suis pas ici pour relater les choses qui m'ont permis de survivre aussi longtemps dans la maison. Je suis ici pour expliquer ce qui m'a menée jusque dans cette salle avec vous, malgré tout.

SOUVENT, IL N ' Y avait que moi, vous voyez. Moi et le fœtus, à la maison. Phil travaillait cinq jours par semaine, et, à cause du voyagement, il devait quitter la maison un peu avant 7 h et ne revenait que vers 17 h au plus tôt. C'était trop facile de porter attention aux bruits de la demeure, aux craquements et claquements étranges, quand personne d'autre n'était là pour me rassurer sur leur origine. Dans ma solitude, ils sont devenus une présence. Bien sûr que je les ai investis de plus que je ne l'aurais fait si je n'avais pas eu autant d'espace et de temps pour y penser, les retourner dans ma tête, les distordre au même rythme que mon corps et mon identité à mesure que la grossesse et la solitude avançaient.

AU DÉBUT, JE pensais que je m'habituerais au blanc omniprésent, mais, plus le temps passait, plus la couleur m'aveuglait, crispait mes muscles, m'empêchait toujours de vraiment me détendre.

Je comprenais pourquoi Phil voulait qu'on attende la naissance du bébé avant de peinturer, je m'étais même rangée à son opinion quand il avait évoqué les dangers possibles des vapeurs de peinture. Mais après quelques semaines dans la maison blanche, avec les fenêtres obscurcies de saleté, les néons puissants allumés en permanence, et la chaleur extérieure qui m'empêchait de passer assez de temps dehors pour obtenir suffisamment de vitamine D, j'ai tilté. Je n'en pouvais juste plus. La blancheur m'oppressait plus que je ne l'avais estimé, et je doutais qu'on aurait vraiment le temps et la volonté de peinturer quand nous aurions un nouveau-né de qui s'occuper. J'ai fait quelques recherches plus approfondies sur les dangers des vapeurs de peinture pour le fœtus, et vraiment, aucune ressource ne disait que c'était sans aucun doute dangereux. Il y avait seulement des suppositions timides; au stade où j'en étais, ce n'était pas suffisant pour me faire changer d'idée. Un après-midi où je me sentais particulièrement en forme, alors que Phil était au travail, j'ai donc décidé de régler le problème moi-même.

J'ai bougé les quelques meubles du salon – assez légers pour que ce soit possible dans ma condition –, je suis allée chercher les galons du bleu pâle choisi pour cette pièce et tout ce qu'il me fallait pour l'étendre sur les murs, et je me suis attelée à la tâche.

La peinture dans le bac, le rouleau qui l'absorbe avec un bruit mouillé, puis la sensation satisfaisante de l'application sur le mur : tout me mettait de bonne humeur, des mouvements répétitifs propices à la « pleine conscience » dont tous les influenceurs de bien-être parlaient depuis quelques années jusqu'à la pensée d'une pièce enfin plus douce où vivre sans mal de tête.

J'ai travaillé pendant une quinzaine de minutes et j'avais environ la moitié d'un mur de faite quand je l'ai remarqué : la première colonne de peinture étalée disparaissait à mesure qu'elle séchait. Je m'en suis approchée, troublée; la section était presque redevenue de la même couleur qu'avant, et ça empirait de seconde en seconde. J'ai touché le mur d'un doigt qui est revenu taché de bleu; pourquoi

la peinture n'apparaissait pas sur le mur, alors? Est-ce que c'était une question de couches? Le blanc aurait pourtant dû être facilement camouflé par n'importe quelle couleur, non? Le bleu choisi était-il trop pâle?

J'ai jeté un coup d'œil au reste du mur et j'ai vu avec stupeur que le phénomène se répétait partout : en séchant, la peinture était comme absorbée par le blanc des murs et ils s'en trouvaient inchangés. Effarée, je me suis mise à appliquer à toute vitesse une autre couche par-dessus la première, espérant que c'était la clé du succès.

Au début, j'ai pensé que ça y était. Le bleu scintillait devant moi, tranchant abruptement avec le reste du mur. Les battements de mon cœur affolé ont eu le temps de s'apaiser.

Puis le bleu s'est remis à disparaître, millimètre par millimètre. Absorbé. Le mur revenait à sa couleur initiale alors que je ne pouvais que le regarder blanchir.

Ça ne se pouvait pas. Ça ne se pouvait juste pas.

Mes mains étaient crispées sur le manche du rouleau à peinture, engourdies par l'effroi. Je me suis forcée à respirer profondément, même si j'avais du mal à trouver de la place pour l'air dans mon corps rempli à ras bord d'angoisse.

Les mains tremblantes, j'ai mis une troisième couche. Puis une quatrième. Rien n'y faisait. À travers ma vision brouillée par l'affolement, je voyais le mur redevenir blanc après quelques minutes. Qu'est-ce qui pouvait causer ça? À quelle impossibilité est-ce que je faisais face?

Finalement, éreintée et terrifiée, j'ai jeté le rouleau dans le bac, me foutant des éclaboussures que ça produirait sur le plancher immaculé – de toute façon, si ça se trouvait, lui aussi retrouverait sa blancheur en quelques instants. Je suis montée à ma chambre aussi vite que mon corps lourd le permettait, je me suis étendue sur mon lit et j'ai eu une crise de larmes comme j'en avais rarement eue; des sanglots paniqués causant un vacarme incroyable dans la maison autrement silencieuse.

C'est Phil qui m'a réveillée, des heures plus tard – j'avais dû m'endormir, épuisée par mes émotions. Son visage souriant s'est

froncé d'inquiétude quand il a remarqué mes yeux bouffis alors que je me redressais dans le lit pour accepter son bec de bienvenue.

— Ça va Jess? T'as pleuré?

La sieste ne m'avait pas apporté grand calme : je lui ai raconté l'histoire en vitesse, de la panique résiduelle dans la voix.

— Je comprends pas, j'ai jamais entendu parler de murs impossibles à peinturer, pis on peut pas continuer à vivre pour toujours dans des pièces blanches comme ça, ça a pas de sens…

Phil m'a serrée dans ses bras, mais quand j'ai finalement arrêté de parler, il s'est reculé un peu pour me regarder et il avait un air étrange : hésitant et soucieux.

— Jess, y a aucun galon de peinture dans le salon, mon amour. T'as juste fait un cauchemar. Tu dois encore être un peu endormie, hein?

J'ai cligné des yeux.

— Quoi? Non, non, je te jure…

Je voulais bien admettre que 99,9 % du temps, quand on rêve, on pense que c'est la réalité, mais, une fois qu'on se réveille, on le sait, que ce qu'on vient de vivre est un cauchemar; de confondre un songe avec un épisode vécu, une fois revenue dans la réalité, ne m'était jamais arrivé. Encore aujourd'hui, surtout à la lumière des événements qui se sont passés après, ça me semble impossible.

Je suis descendue sur-le-champ, malgré la fatigue qui engluait toujours mon corps. Rendue au salon, j'ai dû admettre que Phil avait raison : les meubles étaient à leur place, il n'y avait aucune trace du matériel de peinture.

Phil m'a enlacée et m'a embrassée dans le cou.

— Je pense que t'es juste un peu confuse, mon amour… C'est normal, t'es tellement fatiguée, ces temps-ci. Pis la médecin l'a dit, que c'était commun d'avoir des rêves plus vivides, plus mouvementés pendant la grossesse. Il va juste falloir qu'on prenne soin de toi encore plus, OK?

J'ai hoché la tête mécaniquement, encore stupéfaite de l'état de la pièce.

Sans conviction.

LA fiN DE semaine suivante, j'ai voulu retenter le projet et peindre avec Phil. Je ne savais plus qui de lui ou moi avait raison; est-ce que j'avais rêvé le phénomène, malgré sa solidité dans mes souvenirs, ou est-ce qu'il était bien réel? Je me disais qu'en vivant l'expérience avec Phil je serais fixée, et en plus j'aurais enfin un témoin pour confirmer l'une des deux hypothèses. La solitude que je ressentais à percevoir seule les étrangetés de la maison commençait déjà à me peser presque autant que les phénomènes eux-mêmes.

Ce samedi matin-là, assise à notre table carrée couverte d'une nappe rouge vif qui jurait avec le reste de la cuisine blanche, devant une crêpe que je n'arrivais pas à manger à cause des nausées matinales, j'ai demandé à Phil :

— Ça te va si après le déjeuner on essaie de peinturer le salon?

Je m'attendais à plusieurs réponses, allant de l'approbation au refus poli pour cause de fatigue post-semaine de travail, mais pas à celle que Phil m'a servie : il a brusquement relevé la tête de son téléphone où il consultait Facebook sans plaisir depuis le début du repas et m'a fixée avec un regard contrarié que je ne lui connaissais pas.

— Tu me niaises, Jess?

J'ai cligné des yeux.

— Non? Voyons, tu sais que j'ai essayé cette semaine –
— Je sais que t'as rêvé que t'essayais cette semaine. Pis je sais aussi qu'on avait vu que ça pouvait être dangereux pour le bébé, les vapeurs de peinture. On avait dit qu'on attendrait.
— Oui, mais t'sais, y avait pas l'air d'avoir un consensus, pis je pense pas qu'on va avoir le goût de peinturer une fois que le bébé sera là, pis je suis tellement pus capable du blanc –
— OK, fait que tu préfères risquer la santé du bébé pour une histoire de décoration? Voyons, Jess !

Je suis restée un instant bouche bée. Je ne m'attendais pas à cette réaction et j'avais honte devant ses mots; maintenant qu'il le disait, ça m'apparaissait comme une évidence que, s'il y avait une chance que ce soit nocif pour le bébé, c'était ridicule de penser à changer la couleur des murs. Il fallait juste que je me parle, que je passe par-

dessus l'aversion que le décor de la maison provoquait chez moi – même si ça me semblait impossible.

En même temps, le ton qu'avait employé Phil me semblait inacceptable : c'était pas une façon de s'adresser à sa blonde. Et justement Phil ne s'adressait jamais à moi comme ça. Je m'attendais à ce qu'il respire un grand coup et s'excuse, reprenne la conversation plus doucement, mais, voyant que je ne répondais rien, Phil a rebaissé la tête vers son téléphone, le corps raidi. Nous ne nous sommes plus parlé du repas.

Nous n'étions pas le genre de couple qui se chicanait; ce type d'accrochage, même mineur, était extrêmement rare pour nous. Je savais que, pour la santé de notre couple, c'était important qu'on s'en reparle, qu'on débriefe sur ce qui s'était passé; que je lui explique mieux mon point de vue et qu'il m'expose les raisons de sa colère. Qu'on s'excuse, qu'on s'embrasse et qu'on passe à autre chose. Mais j'étais trop prise dans un mélange d'émotions négatives (fatigue – honte – colère) pour amorcer cette conversation et, à ma grande surprise, Phil ne l'a pas fait non plus.

Quelques heures plus tard, nous écoutions un épisode de podcast, collés sur le divan comme s'il ne s'était rien passé, mais un malaise restait au fond de mon ventre, lové contre le fœtus, une impression corrosive que j'essayais de chasser. En vain.

MES AMIS AVAIENT dit qu'ils nous visiteraient, qu'ils viendraient me tenir compagnie, quitte à dormir chez nous s'il le fallait, mais finalement personne ne s'est déplacé. La plupart n'avaient pas de voiture et le voyage en transport en commun était long, coûteux et compliqué. Je n'osais pas réitérer une invitation plus formelle, pour plusieurs raisons : je ne voulais pas leur imposer cette obligation de plus dans leur horaire déjà chargé, j'étais tellement fatiguée qu'il était impossible pour moi de passer une journée complète sans faire au moins deux siestes et j'étais gênée qu'ils me voient dans cet état, et enfin je traînais encore ma honte de la maison. Je ne voulais pas imposer sa vue et son ambiance à mes amis, pour leur bien-être, mais aussi pour ma fierté. Déjà, quitter la ville pour fonder une famille dans un cliché hétérosexuel flagrant, ce n'était pas une décision qui enthousiasmait une grande partie de mon cercle social, mais de le faire en plus dans ces circonstances, dans cette maison rebutante… Je n'avais pas envie de voir le jugement dans leurs yeux, de voir leur regard s'accrocher à la blancheur immaculée qui contrastait avec la saleté des fenêtres, de les observer alors qu'ils s'imagineraient ce qu'ils en diraient à nos amis communs lorsqu'ils seraient de retour dans un bar cosy et cool de Montréal : « Mon Dieu, tu devrais voir ça, ça sort tout droit d'un décor de thriller psychologique, j'en reviens pas qu'elle ait choisi de vivre là-dedans, il faut vraiment aimer la campagne. »

Je jugeais déjà assez mes choix comme ça, je n'avais pas besoin de les voir soupesés par d'autres.

La solitude était juste plus facile. Je savais qu'elle n'était pas bonne pour ma santé mentale, mais plus j'étais seule, plus c'était facile de rester seule, de m'enfoncer dans la solitude comme dans un matelas doux, de fermer les yeux, de me laisser aller dedans.

LES BRUITS BIZARRES et l'atmosphère étrange de la maison étaient constants, mais la peur, elle, fluctuait. Ç'aurait été impossible de vivre toujours dedans à son plein niveau.

Les pires moments, c'était quand j'étais seule éveillée ou seule tout court; quand Phil était là et conscient, c'était facile de balayer de la main les craquements et autres bruits bizarres produits par la maison, de les rationaliser. Même quand j'étais seule, parfois je pouvais les accueillir avec un haussement d'épaules, voire même les reléguer aux bruits ambiants et les oublier. Mais d'autres fois, trop souvent, la frayeur me prenait, et alors les bruits pouvaient être tellement de choses : des intrus, des meurtriers, des voleurs, des esprits… Des fois, épuisée par ce que mon imagination conjurait et toute l'énergie que ça tirait à mon cerveau, j'aurais presque souhaité qu'un de ces dangers se concrétise, histoire de changer le mal de place – et aussi, et surtout, de ne plus être seule dans mes peurs, de pouvoir montrer du doigt quelque chose de tangible et de sûr et de savoir que Phil voyait exactement la même chose. On aurait alors pu faire face à la menace à deux.

BIEN SÛR QUE ça m'a rendue un peu folle très rapidement, cette situation. Moi toute seule dans la maison blanche, isolée dans un village que je trouvais franchement peu intéressant et où je n'avais toujours pas de communauté, n'ayant que le travail domestique pour me valoriser un tant soit peu. C'était loin de toutes les expériences que j'avais eues jusqu'à maintenant comme adulte et je tentais de me convaincre que ça avait du bon, que ça me préparait à la parentalité, mais j'avais vraiment du mal à accepter ce nouveau rôle avec grâce.

Les seuls bruits qui pouvaient me sortir du silence de ma solitude étaient ceux de la maison : les grincements et craquements qui étaient presque constants. Ça me faisait sursauter un nombre incalculable de fois par jour, ça me déconcentrait même parfois quand j'essayais de lire les innombrables guides pour nouveaux parents qui sommeillaient dans nos bibliothèques et d'en retenir le plus d'informations possible – il y avait tant à apprendre pour maintenir en vie et élever un enfant, c'était vertigineux.

Un mercredi matin, j'essayais de comprendre la méthode de l'alimentation autonome chez le bébé, et surtout comment faire en sorte qu'il ne s'étouffe pas avec la nourriture. C'était quelque chose que je ne connaissais pas du tout (il me semblait qu'il fallait faire manger exclusivement de la purée aux bébés pendant un certain temps, mais apparemment cette méthode était désuète) et j'étais un peu affolée face aux scénarios catastrophes qui étaient présentés si on n'appliquait pas la méthode comme il faut. J'en étais à essayer de retenir les différentes techniques qui permettaient de sauver un bébé de l'étouffement quand la maison a commencé à s'agiter.

C'était encore plus bruyant que d'habitude, cette fois-là. Les planchers grinçaient même si personne n'y marchait, c'était comme des violons horriblement distordus qui n'arrivaient pas à s'entendre sur une mélodie, ponctués de coups lourds qui semblaient provenir du plafond. Un vacarme qu'il m'était impossible d'ignorer et qui m'empêchait d'absorber les informations essentielles du guide que je consultais. Et l'accouchement arrivait, je n'avais pas de temps à perdre – il *fallait* que je puisse me concentrer, que j'apprenne tout ce qu'il y avait à apprendre pour ne pas être une mauvaise mère, pour ne pas causer un tort irréparable à mon enfant…

Ça s'est fait tout naturellement. J'ai ouvert la bouche, excédée, et j'ai dit :

— Oui, oui, c'est correct, c'est correct, j'ai compris.

À ma grande surprise, les plaintes ont diminué. Comme si elles tendaient l'oreille, pour voir ce que je ferais ensuite. J'ai continué, hésitante, sur ma lancée :

— Regarde, là, j'ai beaucoup de choses à apprendre, fait que j'ai besoin de me concentrer. Le savais-tu, toi, que jusqu'à deux ans il faut pas seulement couper les raisins en deux avant de les donner au bébé, mais en quatre?

C'était une coïncidence, je le sais – *je le sais* –, mais les plaintes se sont tues. Pour de bon. Pas pour toujours, on s'entend, mais pour le reste de l'avant-midi.

Ça m'a encouragée à continuer d'utiliser cette technique, à parler à la maison quand elle se manifestait trop fort. Parler me manquait, de toute façon. Je m'étais ennuyée de cet acte simple que je faisais à longueur de journée quand j'étais libraire. Alors, je me suis laissée aller.

Donc oui, je me suis rapidement mise à parler toute seule dans la maison, pourquoi pas? Il n'y avait personne pour m'entendre.

À part la maison, je veux dire.

JE NE SAVAIS pas comment faire des rencontres dans ce village. Qui sait faire ça aujourd'hui? Qui sait rencontrer quelqu'un dans la rue ou à l'épicerie et s'en faire un ami? Je me sentais trop maladroite pour même tenter l'expérience. Je me disais que je pourrais m'inscrire à des cours au centre communautaire, une fois que le bébé serait né et assez vieux pour que je puisse reprendre une certaine vie, mais ce n'était pas pour tout de suite.

Après notre déménagement, je m'étais inscrite au groupe Facebook qui rassemblait les internautes du village, espérant utiliser la communauté virtuelle pour me faire des connaissances. Rapidement, une publication avait attiré mon attention. Un certain Guillaume Rivard écrivait : « Vous avez vu, quelqu'un a emménagé dans la maison fucking weird de la rue Renaud? Vous savez c'est qui? » Les commentaires avaient fusé par dizaines; personne ne semblait penser que je les lirais. Ça allait de l'innocent « Non, je les connais pas ! » au « Sûrement d'autres ostis de weirdos », en passant par le « Je pense que j'ai croisé la femme qui a déménagé là à l'épicerie, elle avait l'air tellement bête ! »

Depuis, quand je devais sortir faire des courses, j'avais l'impression que tout le monde m'épiait, cherchait à débusquer la faille qui m'avait fait déménager dans cette maison qui semblait repousser tout le village.

Bref, rien pour m'encourager à me faire des amis.

C ’ EST ENVIRON DEUX mois après le déménagement que je l’ai remarquée pour la première fois.

J’étais en train de lire *House of Leaves* sur le divan qui faisait face à la télé et aux fenêtres jaunies juste derrière. J’avais levé les yeux un instant pour regarder dehors, mon cerveau un peu trop embrouillé et ayant besoin d’une pause. Et je l’ai vue. La voiture.

Ç’a été une note juste un peu surprise inscrite dans mon cerveau, cette Honda Civic bleue stationnée devant la maison d’en face, *tiens, c ’est bizarre, me semble que ce char-là appartient pas aux voisins* . J’ai plissé les yeux pour mieux la distinguer et c’est là que je l’ai aperçu – quelqu’un était assis sur le siège du conducteur. Ç’a fait surgir une minuscule pointe d’inquiétude dans ma poitrine, comme tout avait le pouvoir de m’inquiéter quand je le vivais dans cette maison si propice à faire basculer n’importe quelle niaiserie en film d’horreur de bas étage, mais je me suis vite rassurée : c’était peut-être quelqu’un de perdu ou qui venait visiter les voisins et qui attendait leur retour du travail.

J’ai continué à lever régulièrement les yeux de mon livre pour suivre le développement de cette histoire, mais le conducteur n’est jamais sorti. Après une quarantaine de minutes, la voiture est simplement repartie. Je suis restée avec un léger sentiment de malaise, des questions sans réponses et ma curiosité malsaine insatisfaite, sans plus.

JE FAISAIS DU lavage dans la cave sans fenêtres. Comme chaque fois, y descendre provoquait en moi des accès de claustrophobie incontrôlables.

Je faisais du lavage, donc, seule à la maison, quand quelque chose a attiré mon attention sur le mur derrière la laveuse. Des coulisses brunes, dégoulinantes, qui suintaient à travers la peinture blanche.

Phil était parti au travail. Je ne pouvais pas confirmer avec quelqu'un d'autre, mais il me semblait que c'était impossible que je ne les aie jamais repérées avant, ces coulisses. Elles marquaient le mur de lignes foncées miroitant sous les néons trop nombreux et trop puissants encastrés dans le plafond. Je les ai fixées pendant une bonne minute. Elles étaient peut-être apparues à cause de l'humidité que provoquait le lavage? Ou bien est-ce qu'il y avait un problème avec la tuyauterie qui se trouvait dans ce mur? Non, non, il n'y avait sûrement pas de problème majeur, on l'aurait su lors de l'inspection. Ça devait juste être un problème d'humidité, sans plus.

Dégoûtée, mais trop curieuse pour m'en empêcher, j'ai tendu la main vers une coulisse, l'ai effleurée avec mon doigt; il est revenu un peu mouillé, luisant. Sur ma peau, la couleur n'était pas aussi choquante que sur le mur immaculé. J'ai frotté mon index et mon pouce ensemble; c'était légèrement collant, visqueux. J'ai approché ma main de mon nez, ai reniflé; une odeur un peu métallique et avariée se dégageait du liquide. Ça m'a levé le cœur et m'a complètement sortie de l'état contemplatif dans lequel j'étais; tout à coup, les coulisses me dégoûtaient au plus haut point et il fallait que je débarrasse ma peau de ce liquide au plus vite.

J'ai forcé mon corps alourdi par la grossesse à remonter les escaliers aussi vite que possible et je suis allée me laver les mains dans l'évier de la cuisine. J'ai mis du savon deux fois, frotté frénétiquement. J'ai approché ma main de mon nez à nouveau : ça ne sentait plus rien. J'ai rempli un seau d'eau brûlante, j'ai mis du produit nettoyant dedans et je suis descendue à la cave pour nettoyer les coulisses. Ça m'a pris seulement quelques minutes; le liquide, peu importe ce qu'il était, se nettoyait facilement, heureusement.

J'en ai parlé à Phil dès qu'il est revenu, ce soir-là, alors qu'il

défaisait sa boîte à lunch pendant que je finissais de cuisiner le curry qui mijotait dans une casserole.

— T'avais déjà vu ça, toi, les coulisses brunâtres sur le mur dans la cave?

— Des coulisses? Non, je pense pas. Elles étaient où exactement ?

— Près de la laveuse. Il y en avait plein cet après-midi, c'est bizarre…

— Ça devait être un build-up d'humidité; si c'était proche de la laveuse, ça aurait du sens.

— Ouin, c'est ce que je me disais… C'était assez dégueulasse, en tout cas. Je les ai nettoyées, mais pourras-tu me dire si tu en vois, toi aussi? J'espère que ça reviendra pas, mais si oui, faudra peut-être voir à faire quelque chose.

— T'as raison, ça doit pas être super bon pour les murs… Oui, on surveillera ça. Mais peut-être aussi que ça reviendra pas.

J'ai hoché la tête, fermé le rond du poêle, et je me suis tournée pour jeter l'emballage de bœuf qui gisait sur le comptoir. J'ai tenté très fort de ne pas faire de rapprochement entre la couleur des liquides qui tournoyaient dans le plat de styromousse et celle de ce qui suintait du mur un peu plus tôt.

LA CHALEUR M ' ENFERMAIT dans la maison.

Cet été-là, des records de canicule ont été atteints – comme chaque année depuis déjà trop longtemps, et probablement pour chaque année future jusqu'à ce que nous cuisions sur place dans nos cours embourgeoisées. Alors que j'avais déjà du mal à supporter la chaleur en temps normal, enceinte, c'était deux fois pire. La cour ensoleillée devenait une vraie fournaise, et nos plans d'y construire une piscine ne pourraient pas se réaliser avant l'été prochain au plus tôt. La forêt offrait bien un peu de fraîcheur, mais j'avais encore peur de m'y aventurer : il y avait les tiques et les animaux sauvages. C'était ce que je me disais pour expliquer ma réticence à y aller, mais évidemment il y avait aussi l'ancien propriétaire qui s'y était pendu je ne savais exactement où. N'importe quel arbre pouvait avoir porté son poids; n'importe quelle parcelle de terre pouvait s'être abreuvée du relâchement de ses sphincters.

Je restais donc à l'intérieur. L'air climatisé que nous avions fait installer à l'étage pour rendre nos nuits supportables ne suffisait pas à refroidir toute la maison et je me retrouvais poisseuse de sueur plusieurs fois par jour, même quand ma seule activité consistait à boire une tisane glacée en écoutant la télé. C'était incroyablement frustrant d'être aussi inconfortable et collante, alors j'ai fini par établir une routine de bains frais en plein milieu de l'après-midi.

Notre salle de bains à l'étage ne comportait pas de fenêtre. Je devais donc m'enfermer entre quatre murs trop blancs sous des néons agressivement lumineux pour me plonger dans l'eau tiède, mais la sensation bienfaisante de la fraîcheur sur ma peau, l'impression d'être enfin propre et, surtout, presque légère dans l'eau qui aidait à soutenir mon ventre de plus en plus lourd compensaient le malaise causé par la blancheur infinie de la pièce.

LA PANDÉMIE AVAIT forcé les organismes qui offraient des cours prénataux à les dispenser via Zoom, et la pratique avait été conservée même alors que la plupart des activités avaient repris « en présentiel ». C'était plus rentable pour les organismes, qui n'avaient pas besoin de louer de local et pouvaient rassembler plus de gens provenant d'endroits éloignés dans un seul cours.

Par contre, ça nous enlevait l'occasion de rencontrer d'autres futurs parents traversant les mêmes choses que nous au même moment, ce qui était la raison principale pour laquelle nous nous étions inscrits à ces cours. Le programme, honnêtement, revenait pas mal au gros bon sens, et c'est seulement par principe que nous continuions à nous connecter chaque semaine pour nous faire dire que si une femme qui venait d'accoucher avait des idées suicidaires, c'était probablement le post-partum, et que si on avait envie de lancer notre bébé contre un mur, il valait mieux le déposer et aller ailleurs respirer un peu, même s'il pleurait.

J'avais aussi essayé de rejoindre des communautés de futurs et nouveaux parents sur les réseaux sociaux, mais j'avais vite vu que 90 % des publications et commentaires provenaient de gens qui se chicanaient et se culpabilisaient entre eux pour des broutilles ou de parents qui voulaient montrer qu'ils étaient irréprochables en rabaissant les autres (« Je n'ai pas dormi plus de deux heures par nuit depuis trois ans, mais JAMAIS je ne laisserai mon bébé pleurer, si t'es pas prête à faire ces sacrifices-là, t'aurais juste jamais dû avoir d'enfant »; « Hier j'ai vu une mère laisser sa fille de peut-être huit ans grimper à un arbre sans protection, sérieux, ça a pas de bon sens »; « Le co-dodo est la SEULE façon d'élever des enfants heureux »; « Le co-dodo est la meilleure façon de FUCKER TES ENFANTS À JAMAIS »; etc.). Ça me causait plus d'anxiété et de culpabilité qu'autre chose, ces commentaires, alors je me suis rapidement désabonnée de tout ça.

NI PHIL NI moi n'avions le moindre talent en décoration. En appartement, nous n'avions rien tenté en ce sens. De toute façon, nous savions que nous déménagerions un jour, alors ça ne semblait pas valoir la peine de dépenser temps et argent pour ça. On n'était juste pas le genre de personnes qui remarquaient l'harmonie visuelle de notre environnement.

Dans la maison, par contre, le décor m'oppressait plus que je ne l'aurais cru possible. Il *fallait* le changer, coûte que coûte. J'y pensais sans arrêt et j'ai fini par me dire : si je ne peux pas peinturer les murs, je peux quand même y accrocher des œuvres d'art. Ça casserait la blancheur, ajouterait de la chaleur et de la personnalité à notre environnement. Au début, j'attendais de peinturer avant de dépenser pour des œuvres qui jureraient peut-être avec les couleurs choisies au final (j'étais trop peu visuelle pour être capable de m'imaginer avec clarté ce que les couleurs dans les pots donneraient une fois étalées sur les murs), mais puisque, finalement, nous attendrions la venue du bébé pour retenter le coup après ma tentative infructueuse, j'ai décidé que ça valait la peine d'acheter des œuvres tout de suite, quitte à devoir en remplacer certaines plus tard.

Je me suis donc mise à chercher un site internet où commander des affiches et des prints pas trop chers à accrocher. J'en ai trouvé un qui me permettrait d'acheter une bonne dizaine d'œuvres d'art sans complètement me ruiner. Ça ne serait certainement pas assez pour couvrir tous les murs, mais c'était un point de départ que notre compte en banque permettait. Je les ai commandées, et quand j'ai cliqué pour conclure la transaction, j'ai senti une partie de l'anxiété qui ne me quittait jamais se résorber; je posais une action concrète pour régler mon problème, et même si je devais attendre pour voir le résultat, c'était un pas dans la bonne direction.

Les œuvres ont mis plusieurs semaines à arriver, conséquence de les avoir achetées sur un site où les produits étaient si peu dispendieux (j'imaginais qu'il y avait aussi des répercussions douteuses sur le plan de l'éthique à tout ça, des créateurs mal payés ou même des œuvres plagiées, mais j'étais trop désespérée pour que ça m'arrête. Je repaierais ma dette envers les artistes visuels dans quelques années, quand on aurait plus d'argent). Dès que je les ai

reçues, un mardi après-midi, je me suis dépêchée de les déballer. Les affiches étaient superbes, emplies de couleurs chaudes, et je les ai triées affectueusement pour choisir lesquelles iraient où. Elles étaient très variées; il y avait des illustrations colorées tirant leur inspiration de films que Phil et moi adorions (*Lord of the Rings* , *Star Wars* , *Coraline*), des créations plus abstraites dans des teintes orangées, deux reproductions d'œuvres d'Etel Adnan et une de Paula Rego. Je suis allée chercher de la gommette bleue, j'ai pris les trois grandes œuvres qui iraient dans le salon et je les ai collées avec minutie sur le mur vide qui jouxtait le divan. Je me suis reculée pour admirer le résultat : oui, c'était superbe, ça venait enfin briser la blanche monotonie de la maison. Je me sentais déjà mieux.

Je suis retournée vers la cuisine, où j'avais laissé les autres prints. Mais dès que mon pied a quitté la pièce, j'ai entendu un bruissement violent; j'ai fait volte-face pour voir les trois affiches se courber, les coins du haut ployant vers le bas, puis se détacher complètement du mur et virevolter gracieusement jusqu'au sol dans une synchronie presque parfaite. Ma mâchoire s'est serrée.

Irritée, je suis allée chercher plus de gommette pour refixer les œuvres au mur : je n'en avais sûrement pas mis assez… Mais le même phénomène s'est répété sitôt que j'ai eu le dos tourné. Retenant un sacre, je suis retournée au comptoir de la cuisine, où se trouvait tout mon matériel. Peut-être que c'était ma gommette qui n'était pas assez efficace? J'avais acheté la plus cheap… J'ai donc essayé de fixer les affiches avec du papier collant, plutôt; moins chic, mais assurément plus efficace, non?

Non. Cette fois-ci, je n'ai même pas eu le temps de faire un pas en arrière avant que l'affiche se décroche et vole à mes pieds.

La frustration m'a soudainement renversée; je me suis laissée tomber sur le divan, j'ai saisi un coussin et j'ai hurlé dedans, de plus en plus fort, jusqu'à trouver la limite de ma voix. Ce n'était pas simplement cet épisode qui me prenait aux tripes à ce moment, c'était tous ceux que je vivais depuis que nous avions emménagé dans la maison. Comment est-ce que toutes mes tentatives pour rendre la maison agréable à habiter pouvaient-elles échouer ainsi? Pourquoi est-ce que je n'arrivais pas à changer le moindre détail pour améliorer mon sort, alors que c'était censé être facile quand on

avait acheté la maison? Ma colère enflait avec mes réflexions et j'ai relevé mon visage du coussin, laissant mon cri résonner librement dans l'espace. Pour une fois, c'était moi qui faisais le plus de bruit, pas la maison. À la fin, vidée de voix, de souffle et de volonté, je me suis tue et j'ai respiré un grand coup.

Il n'y avait rien que je puisse faire dans l'immédiat. J'ai mis de côté le projet, abandonnant les affiches sur le comptoir. Je suis montée m'enfermer dans la salle de bains de l'étage pour apaiser ma frustration dans un bain d'eau fraîche.

— Wow ! Phil a dit en rentrant à la maison, ce soir-là. Les affiches que t'as choisies sont tellement belles, Jess !

Je suis sortie de la chambre où je m'étais réfugiée et je l'ai embrassé.

— Ouin, j'ai soupiré, mais j'arrive pas à les accrocher, c'est tellement cave…

Après avoir décrit mes tentatives à Phil, il a suggéré qu'on aille acheter des cadres pour les affiches, pour pouvoir les clouer au mur.

— Ça, c'est sûr que ça va tenir.
— Ouin, mais ça va pas coûter trop cher? C'est pas donné, des cadres, pis j'en ai dix, quand même, des prints…
— Ben non, ça va être correct. On commencera par en acheter quelques-uns, pis on ira chez Walmart, ça devrait pas être trop pire. Pis si ça peut te faire aimer plus la maison, ça vaut la peine.

J'ai souri et je l'ai embrassé de nouveau. C'était une bonne idée.

On a acheté les cadres, qui venaient avec des clous pour les fixer au mur. Je me suis attelée à la tâche le vendredi même, alors que Phil était au travail; ça ne pouvait pas être bien compliqué, il suffisait de clouer et d'accrocher.

Armée d'un marteau et de toute la minutie dont je pouvais faire preuve pour ne pas me blesser un doigt, j'ai cogné sur le premier clou pour le faire entrer dans le mur. J'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas : quand j'ai retiré ma main, le clou est tombé par terre et j'ai pu voir qu'il était tordu presque en angle droit. J'ai regardé la tige de métal déformée gisant sur le sol, une appréhension floue prenant place aux côtés du bébé dans mon ventre.

Dans mon immobilité, je me suis rendu compte que dehors le vent soufflait plus fort que quelques minutes plus tôt. Je l'entendais s'échouer sur les fenêtres en les faisant trembler.

Le cœur palpitant, j'ai tenté de me calmer, de me dire que j'avais frappé dans un mauvais angle, que le clou avait glissé au lieu de pénétrer le mur. J'ai tenté d'en enfoncer un deuxième.

Il est tombé par terre, tordu en angle droit.

Dehors, un sifflement aigu a retenti. Le vent prenait de la force et s'infiltrait partout où il le pouvait. J'ai frémi.

Déterminée, j'ai recommencé avec un troisième clou. Puis un quatrième. Tous tombaient sur le sol dès que je retirais mon doigt, tordus, sans avoir laissé de marque sur le mur. Mes mains tremblaient, l'angoisse me rendait gauche. J'essayais de ne pas penser à l'incongruité de la situation, de me convaincre qu'il n'y avait rien d'anormal à ce qui se passait, mais je n'y arrivais pas.

Il me semblait qu'à chaque clou qui tombait le vent s'intensifiait dehors.

Au septième clou, une bourrasque s'est écrasée si fort que les fenêtres de la maison ont vibré. J'ai sursauté, tourné la tête vers la porte-patio de la cuisine. J'ai pu voir les arbres de la forêt qui viraient de tout bord, tout côté, affolés par le vent agressif. Un orage devait se préparer… Mais en m'approchant des fenêtres du salon pour voir ce qui se passait de plus près, j'ai vu que de l'autre côté de la rue les arbres étaient… absolument immobiles.

Un frisson m'a parcouru l'échine. Je n'arrivais plus à prendre une respiration complète, la gorge serrée par la frayeur, la poitrine trop remplie d'elle. Je ne voulais pas admettre ce qui se passait, mais je le savais. Je le savais, je le jure, déjà à ce moment, même si j'essayais de le nier la plupart du temps, je savais dans quel genre d'histoire je me retrouvais, aussi impossible que cela pouvait paraître.

J'ai compris le message. Les larmes aux yeux, j'ai rangé les affiches. Je me disais que je réessaierais une autre fois, quand Phil serait là, mais finalement j'ai juste abandonné l'idée.

Rendue là, et même si c'était ridicule, j'avais peur de ce que la maison pouvait nous faire si on s'obstinait à vouloir la changer.

POURQUOI JE NE suis pas simplement partie de la maison ?

Oh, vous ne comprenez rien. C'est tellement facile pour vous de demander ça, assis comme vous l'êtes à l'extérieur de ma situation, à juger sa surface sans même essayer d'utiliser votre empathie pour y plonger …

Bien sûr que si la maison s'était montrée trop menaçante d'un coup, je n'aurais pas hésité, tergiversé, je n'aurais pas questionné ce que je ressentais en le confrontant à ce qu'on m'avait toujours dit de la réalité; j'aurais insisté pour partir tout de suite et sans compromis. Mais la progression des étrangetés de la maison était d'une logique implacable; elle m'a fait douter juste assez longtemps de ce que je percevais. Et ce temps passé à hésiter, c'est lui qui m'a empêchée de partir.

Les subtilités de ce que la maison me faisait subir étaient pires que si elle avait été terrible dès le départ. Comme ça, elle s'assurait que je garde toujours un pied dans la porte de la décision de rester, et il m'apparaissait trop douloureux, trop drastique de m'amputer de ce membre. Plus douloureux, en tout cas, que de simplement rester à l'intérieur, le temps de voir, d'être sûre, que je me disais. Je ne voyais pas comment la maison émoussait tranquillement mes sens, jusqu'à ce que quelque chose que j'aurais considéré comme invivable avant le déménagement ne me paraisse être qu'une menace floue après quelques mois entre ses murs.

J ’ AI REVU LA voiture quelques jours plus tard. J’écoutais *Midnight Mass* dans le salon, juste pour passer le temps, quand mon regard a dérivé par ennui vers l’extérieur. Elle était là : la même Honda Civic bleue, stationnée devant la maison d’en face. Le conducteur toujours assis dans son véhicule, ne donnant pas l’impression d’avoir l’intention d’en sortir.

Je me suis raidie. Pourquoi est-ce que cette voiture restait là? Qu’est-ce que la personne pouvait bien faire? Je savais les voisins d’en face absents pour la journée, comme toujours entre 8 h et 17 h du lundi au vendredi; pourquoi est-ce que le conducteur attendait devant chez eux comme ça? Est-ce qu’il surveillait leur maison?

Ou la nôtre?

Est-ce que la voiture avait été présente d’autres fois sans que je la remarque?

Il fallait que je me calme. J’avais trop écouté d’émissions de True Crime. Les meurtriers ne couraient pas les rues, cette personne avait sûrement une explication pour sa présence devant chez nous. Je pourrais sortir, aller lui demander…

Mais non, je ne l’ai pas fait.

Pour une fois, la maison me semblait avoir une aura protectrice : tant que je n’en sortirais pas, l’extérieur ne pourrait pas m’atteindre, peu importe ses intentions.

JE RENTRAIS DE faire des courses, j'étais épuisée par la marche jusqu'à la pharmacie et j'étais frustrée de cet épuisement. Ma robe était collée de sueur et je ne pensais qu'à l'enlever et à me glisser dans un bain d'eau fraîche, mais Phil s'est approché de moi dans le vestibule, me débarrassant de mes sacs et affectant un air désinvolte que j'ai tout de suite reconnu comme faux.

— Jess, est-ce que tu viendrais en arrière deux minutes? Y a quelque chose de bizarre avec le cabanon…

C'était lui qui m'avait envoyée acheter quelques trucs une heure plus tôt, prétextant des copies à corriger qui l'empêchaient d'y aller lui-même. Ça ne lui ressemblait d'ailleurs pas de me demander de faire une tâche comme celle-là, lui qui m'enjoignait toujours de me reposer, d'habitude. J'ai fait les déductions qui s'imposaient et j'ai fermé les yeux de découragement : il m'avait organisé un shower surprise.

La dernière chose que je voulais faire, c'était de passer l'après-midi dehors, entourée de plein de gens, à jouer à des jeux débiles, à me faire toucher le ventre, à me faire parler des plaisirs de la maternité et à feindre que je les avais vécus, ou à faire semblant que j'avais hâte à mon accouchement. Mais j'étais sûre que Phil avait mis des efforts là-dedans et je ne pouvais pas être ingrate au point de lui gâcher son plaisir. Alors j'ai souri, je l'ai suivi, et j'ai fait semblant d'être ébahie quand, une fois la porte-patio ouverte, un chœur de voix a hurlé : « SURPRISE ! »

J'ai salué tout le monde – il y avait au moins une trentaine de personnes. Ceux qui étaient présents au déménagement étaient là, en plus de l'oncle et de la tante de Phil (Éric et Martine), de mon parrain et de ma marraine (Claude et Hélène), et de mes cousines (Sarah, Maude et Léonie). Il y avait aussi quelques amis de Montréal qui étaient descendus avec Karine et Samuel (Jean-Philippe, Thierry, Daphnée et Roxanne) et que j'étais très heureuse de voir (ça faisait si longtemps), et même – Phil s'était vraiment dépassé – quelques filles de mon secondaire de qui j'étais très proche à l'époque et que je voyais peut-être une fois par année depuis l'âge adulte : Stéphanie, Juliette, Marie-Pierre et Sandrine.

Remplie de gens familiers et souriants, ma cour donnant sur

l'apparent infini de la forêt ne me semblait plus si angoissante. Phil et nos proches l'avaient aménagée pour l'occasion : il y avait une grande table couverte d'une longue nappe rose pâle où trônaient un nombre impressionnant de cadeaux ainsi qu'un très mignon gâteau mauve et jaune couronné d'une cigogne en pâte d'amande. Des guirlandes de la même couleur que la nappe étaient accrochées aux murs extérieurs de la maison, et des ballons de toutes les couleurs flottaient aux quatre coins de la table.

Dans cette ambiance festive, par cette magnifique journée ensoleillée, il était plus facile que je ne l'aurais cru de répondre aux gens qui ne pouvaient s'empêcher de nous demander si ce n'était « pas trop pire » de vivre dans un intérieur aussi particulier que le nôtre : « Oh ! on s'habitue très vite à son originalité ! »

Je me croyais, en fait je m'en souviens très bien, je regardais la maison et tout m'apparaissait soudain avec netteté : mes angoisses étaient risibles, cette maison était adéquate, on pouvait apprendre à aimer ses excentricités, et c'était ce que je m'appliquerais à faire désormais.

PUIS LES GENS sont partis, la nuit est tombée et Phil s'est endormi. Dans la solitude réinstallée, les peurs ont senti assez de place pour délier leurs tentacules de nouveau et les enrouler avec délectation autour de moi; les mains et les pieds glacés, le dos moite, le diaphragme serré, j'ai écouté le concert des coups dans les murs. Dans le demi-sommeil que j'ai fini par trouver, j'imaginais qu'ils étaient le cassement sec des os de mes côtes alors que le fœtus prenait de l'expansion en moi.

J ’ AI TELLEMENT ESSAYÉ fort d’aimer être enceinte.

J’essayais de trouver dans cette expérience les aspects positifs qu’on m’enfonçait dans la gorge depuis l’enfance lorsqu’on parlait de maternité. J’essayais de m’émerveiller de ce qui m’arrivait, je suivais la progression du fœtus sur une application, je caressais mon ventre quand le fœtus bougeait, j’essayais de lui parler dans ma tête, de former une connexion avec lui… Mais la vérité, c’est que rien ne fonctionnait. J’haïssais ça, être enceinte. Les nausées, l’épuisement, les douleurs, mon corps qui changeait trop vite sans que je ne puisse rien contrôler… Je suffoquais. Je faisais tellement d’anxiété, aussi : j’avais peur de faire une fausse couche, que le bébé ne soit pas en santé, qu’il meure dans mon ventre, ou bien après, pendant l’accouchement. Et j’étais terrifiée par ça aussi, l’accouchement, terrifiée à l’idée que c’était la seule issue possible à ma situation, que je ne pouvais plus revenir en arrière, qu’il me faudrait absolument traverser cette agonie… J’étais horrifiée autant par la perspective de la douleur que par mon absence de choix dans tout ça, de possibilité de changer d’idée.

J’essayais de me dire que ça en vaudrait la peine, que je pourrais enfin rencontrer mon bébé, mais la vérité, c’est que je n’arrivais pas du tout à considérer ce qui poussait dans mon ventre comme un être humain en devenir. Malgré tous mes efforts, je n’arrivais pas à établir de lien avec. Je n’arrivais pas à imaginer les traits du fœtus une fois qu’il serait devenu un bébé, sa personnalité, son futur; j’étais trop prise dans l’angoisse et l’inconfort physique pour ça. Pour moi, ce qu’il y avait dans mon ventre, c’était plus un occupant temporaire qu’autre chose. Un locataire avec qui j’avais hâte de rompre le bail.

Je n’étais pas sûre d’aimer mon fœtus. La voilà, la vérité; je n’étais pas sûre d’aimer mon fœtus, et conséquemment j’avais peur de ne pas aimer mon bébé non plus une fois qu’il serait dans mes bras.

J’avais peur, surtout, que toutes ces difficultés que je rencontrais et ma détestation d’être enceinte soient un présage; que tout ça veuille dire que je serais une mauvaise mère.

Y a-t-il pire chose pour une femme, dans l’imaginaire collectif, que d’être une mauvaise mère?

OUI, J ' EN AI parlé un peu, de cette noirceur que m'apportait ma grossesse. C'était tellement loin de l'expérience lumineuse qu'on m'avait promise toute ma vie, c'est sûr que je savais que quelque chose clochait quelque part. Mais justement je me sentais tellement inadéquate, je n'en parlais que timidement, et les gens balayaient tout ça du revers de la main.

Une fois, lors d'un des rendez-vous de routine de grossesse avec ma médecin, j'ai risqué une question : « Est-ce que ça se peut, faire une dépression *pré* partum? »

Elle a éclaté de rire; je pense qu'elle croyait que je blaguais. Puis elle m'a demandé de me déplacer vers la balance pour calculer mon poids.

Je n'ai plus jamais osé aborder le sujet avec elle.

UNE CHOSE M ' AVAIT frappée, au shower.

C'était la première fois que je prenais part à un événement qui réunissait mes amis de l'université et ceux du secondaire. J'étais pratiquement la seule de mes amis d'adolescence à avoir quitté la région pour la ville, à avoir décidé de poursuivre une carrière dans la culture malgré l'incertitude financière que ça m'apportait. Tous mes amis du secondaire avaient plutôt opté pour des domaines plus payants, s'étaient acheté des maisons dans leur ville natale ou tout près, s'étaient casés et parlaient de faire des enfants très vite. Mes amis de l'université avaient plutôt pris un chemin semblable au mien.

Aucun de ces chemins n'est meilleur qu'un autre, bien sûr, mais ça faisait en sorte que je m'éloignais de mes amis du secondaire d'année en année. Nous n'avions plus grand-chose à nous dire quand nous nous voyions, nous pouvions seulement nous rappeler nos frasques d'adolescents, nous donner des nouvelles d'anciens camarades de classe et parler des rumeurs de la ville où nous avions grandi.

C'était comme ça jusqu'au shower. Là, je me suis rendu compte que j'avais beaucoup plus à dire à mes amis du secondaire qu'à ceux de l'université. Les premiers étaient pour la plupart déjà plongés dans le monde parental ou essayaient d'y entrer; ils connaissaient les avantages et inconvénients de la vie de propriétaire de maison et de résident d'une municipalité de région. Tout à coup, nous avions mille choses à partager sur mille sujets, et c'était plutôt mes amis d'université qui restaient en retrait et avec qui les conversations étaient saccadées, trouées de moments où nous ne savions plus quoi nous dire et que nous essayions de remplir frénétiquement avec des souvenirs du passé et des histoires sur des connaissances communes.

Encore une fois, je n'ai rien contre le chemin emprunté par mes amis du secondaire, mais quand même, je l'avais fui à la toute fin de mon adolescence. J'avais fait tout ce que je pouvais pour m'en éloigner. De me rendre compte que je m'y retrouvais aujourd'hui aussi fermement que si je ne l'avais jamais quitté, je ne vais pas mentir, ça m'a tiraillée pas mal.

Mais ce qui était bon pour moi à 17 ans ne l'était pas

nécessairement à l'aube de ma trentaine, non? Les choix que j'ai faits à l'époque étaient accordés à la personne que j'étais, et ceux que j'ai faits plus récemment sont en phase avec la personne que je suis maintenant.

Non?

COMMENT ÉTAIT MA relation avec Phil, à l'époque?

Elle était très bien. Malgré les petits accrochages qui surgissaient depuis le déménagement et la grossesse, nous étions heureux ensemble. J'aimais Phil de tout mon cœur (je veux dire, je l'aime encore), mais bon, c'est sûr qu'après cinq ans on n'est plus dans la passion.

Ou plutôt : après cinq ans, on n'est plus dans le choix de l'autre au quotidien. L'autre est une évidence. Ce serait tellement plus compliqué de le quitter que de rester avec lui. C'est sûr qu'on y pense, à ça, même si on ne l'avoue pas, au fait qu'être en couple avec l'autre est plus pratique que d'être seul. On laisse aller certaines choses, on se satisfait de ce qu'on a. Être avec Phil a tellement d'avantages : il est doux, attentif, gentil, intéressant. Il a une bonne job, un tempérament stable. Je peux m'appuyer sur lui.

Vous me demandez ça parce que vous pensez que je ne l'aimais plus, que c'est pour ça que ce qui est arrivé est arrivé. Mais vous n'y êtes pas du tout. Bien sûr que je l'aimais, profondément. Mais oui, je pensais quand même à notre relation en termes d'avantages et de désavantages. Je faisais le calcul et concluais toujours qu'il y avait plus de bienfaits à rester avec lui qu'à le quitter. C'est peut-être ça, l'amour à long terme : je ne pense pas qu'on se débarrasse jamais des réflexes égoïstes qui nous poussent vers des calculs froids pour arriver à la meilleure vie à laquelle nous pensons pouvoir accéder. Même l'amour est calculé.

Ou peut-être que non, peut-être que ce que je dis est absolument effroyable à vos oreilles. C'est comme pour tout le reste, pour tout ce qui relève de l'égoïsme et de la laideur dans nos vies vernies de bienveillance : soit tout le monde pense comme moi sans oser le dire, soit je suis une sociopathe. Aucun moyen de savoir quelle option est la bonne, jusqu'à ce que j'ouvre la bouche et qu'on prépare le bûcher.

SUR INSTAGRAM

L a PHOTO : En plongée, un ventre énorme et rond distendant une robe bleu clair, le tissu tombant ensuite en jupe évasée sur des pieds enflés dans des flip-flops orange. Le plancher blanc immaculé fait ressortir presque violemment les couleurs des vêtements.

LA LÉGENDE : Les seuls souliers qui me font encore… La plus belle expérience d'une vie quand même !

Aimé par **cathrose23 et d ' autres personnes.**

cathrose23 : T' as teeeeellement une belle bedaine !
steph.lepage : Ça te va tellement bien, être enceinte !
juliette_chartier : Oh, j' ai donc hâte de rencontrer votre trésor !
mmesandrouche : WOWOWOW
…

À TRENTE-DEUX SEMAINES DE grossesse, mon corps n'était plus gérable.

Je vivais tous les clichés que j'avais vus mille fois dans des articles ou capsules sur les aspects négatifs d'être enceinte : je n'arrivais plus à attacher mes souliers, mes pieds étaient si enflés qu'ils n'entraient dans aucune chaussure de toute façon, j'avais du mal à me relever d'une position assise ou couchée, la nourriture avalée se transformait immédiatement en brûlures d'estomac atroces, et je n'arrivais à trouver aucune position qui ne fasse pas hurler mon dos de douleur après une trentaine de minutes. Tout mon corps était endolori, inconfortable, suant, et me mouvoir me prenait une énergie absurde. Sauf qu'alors que tous ces articles et capsules avaient un ton humoristique, pendant que je le vivais, ça n'avait rien de drôle. C'était juste… drainant.

C'est à ce moment-là, à ce moment où je n'en pouvais déjà plus, où me garder en vie était déjà une tâche qui me paraissait herculéenne, que la maison a commencé à – et là je sais que ça va avoir l'air fou, je sais que vous n'allez pas me croire, je vois déjà vos sourcils se lever, je vous vois déjà griffonner à toute vitesse dans vos cahiers, mais voilà, il n'y a pas d'autre façon de le dire – c'est là que la maison s'est mise à me jouer des tours. Elle manifestait déjà plein d'étrangetés depuis longtemps, évidemment, mais c'était de façon plus désorganisée; soudain, elle me faisait vivre des épisodes derrière lesquels il me semblait percevoir une volonté de se moquer de moi.

Son jeu préféré, c'était avec les robinets. La première fois, j'étais dans la chambre à essayer de faire une sieste pour adoucir mon épuisement alors que la douleur parcourant ma colonne vertébrale m'empêchait de sombrer dans le sommeil. J'ai entendu un bruit diffus et soudain. Je me suis levée aussi vite que j'ai pu, donc pas très vite dans les circonstances, et ça a laissé le temps à mon cerveau embrumé d'identifier le bruit : le robinet de la salle de bains coulait. Ce n'était pas seulement quelques gouttes qui résonnaient; non, il semblait ouvert à plein débit.

Je l'ai constaté en débarquant enfin dans la pièce, ahurie par ce que je voyais. Le jet puissant tombait dans l'évier et éclaboussait le

comptoir blanc. J'ai figé dans le cadre de porte un instant, mon diaphragme se contractant douloureusement devant cette bizarrerie, puis je me suis avancée pour fermer la champlure d'une main tremblante. Je m'attendais presque à ce que quelque chose de terrible se produise – que le robinet explose, que l'eau devienne bouillante, que les tuyaux éclatent sous l'évier ou juste qu'il me soit impossible de couper le flux d'eau – mais non, la poignée a tourné aussi facilement que d'habitude et l'eau s'est arrêtée d'un coup. J'ai respiré un instant. OK, c'était juste ça, c'était rien de grave.

Je suis retournée dans la chambre. Je venais de m'asseoir sur le bord de mon lit, essayant de convaincre mon cœur de se calmer, quand j'ai entendu un autre robinet s'ouvrir – ça venait du rez-de-chaussée, cette fois-ci.

Je suis descendue en agrippant la rampe pour ne pas que mon énorme ventre me fasse perdre l'équilibre dans les marches. Puis j'ai vu la champlure de la cuisine se déverser furieusement dans l'évier. Je l'ai fermée aussi facilement que l'autre, mais immédiatement j'ai entendu un autre écoulement d'eau – le robinet de la douche dans la salle de bains qui jouxtait l'entrée.

Ça a continué comme ça pendant une trentaine de minutes; chaque fois que je fermais un robinet, un autre s'ouvrait ailleurs dans la maison. Je me précipitais de pièce en pièce, montais et descendais les escaliers en haletant, et ça ne semblait pas vouloir s'arrêter. Le seul avantage, c'est que c'était tellement frustrant que j'en ai oublié d'avoir peur. À la fin, plusieurs robinets se déversaient en même temps, et j'ai compris que jamais je ne gagnerais cette guerre puérile contre la maison.

Finalement, les jambes flageolantes, trempée de sueur, j'en ai eu assez. La maison voulait rire? Elle rirait sans moi. Entendant au moins trois robinets cracher leur eau, j'ai traversé la cuisine sans même m'arrêter pour fermer celui de l'îlot, je suis sortie par la porte-patio, je me suis écrasée dans une chaise longue à l'ombre, j'ai fermé les yeux et je me suis concentrée à respirer et à ne pas penser à l'inondation à laquelle je devrais faire face en rentrant.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, presque catatonique. C'est Phil qui m'a trouvée en rentrant du travail.

— Ah, t'es là ! il a dit joyeusement en ouvrant la porte-patio, me

faisant sursauter. Je te cherchais partout. Tu rentres? Je vais nous faire des pâtes.

Je me suis levée, incertaine.

— Il y a pas trop d'eau? j'ai demandé.

Phil a froncé les sourcils.

— Quoi? De l'eau? Pour les pâtes?

Je l'ai ignoré, il s'est tassé pour me laisser entrer et je me suis arrêtée net devant l'îlot de cuisine.

L'évier était sec. Il n'y avait d'eau nulle part.

Je me suis précipitée vers la salle de bains du rez-de-chaussée, puis à celle à l'étage : même chose. Aucun dégât, aucun débordement.

Troublée, je suis redescendue.

— Jess ? Ça va? m'a demandé Phil.

Il avait l'air soucieux, mais aussi un peu impatient; je pouvais presque l'entendre penser : « Bon, qu'est-ce qu'elle a, encore? »

J'ai répondu que oui, ne voulant pas l'irriter davantage, mais je n'ai même pas essayé d'avoir l'air de dire vrai, et je l'ai vu rouler des yeux avant de partir vers la cuisine pour préparer le souper.

LA MAISON S ' EST mise à jouer aussi avec les portes.

Les claquer devant mon visage alors que j'entrais dans une pièce, les ouvrir lentement alors que j'étais sûre de les avoir bien fermées. Les portes d'armoire ouvertes quand j'entrais dans la cuisine, même si je les fermais toujours soigneusement. Tour à tour, ces épisodes me plongeaient dans l'anxiété (est-ce que quelqu'un était entré par effraction, est-ce que c'était pour ça que la porte de la salle de bains était fermée alors que j'étais seule dans la maison? Qu'est-ce qui se cachait derrière la porte de la chambre pour la faire se fermer lentement sous mes yeux, quelle force la faisait se mouvoir ainsi s'il n'y avait personne derrière?) et, après un certain temps, dans la frustration (je n'en pouvais plus de faire le saut en entendant des claquements, de devoir refermer toutes les portes des armoires en sachant très bien que c'était futile).

C'est tellement cliché, tout ça. Je n'ai pas besoin de le décrire, hein? Je vous dis « la maison s'est mise à jouer avec les portes » et mille films d'horreur vous viennent en tête. Vous comprenez ce que je veux dire. Ça ne vous aide pas à ressentir l'angoisse que ça me causait à moi quand ça arrivait, mais je ne sais pas comment je pourrais faire pour vous communiquer ça. C'est si facile de se croire brave quand on s'imagine dans une situation. C'est si facile d'oublier la peur et son pouvoir paralysant, sa faculté d'affecter nos décisions pour le pire et de réduire notre horizon à un trou de souris, quand on n'est pas immergés dedans.

NON, JE N ' AI aucune preuve de ce que je raconte. Bien sûr que non, je n'en ai parlé à personne. Je sais comment tout ça me fait paraître, OK, je le sais très bien. Je n'avais pas envie de subir le jugement des autres. Et avec ma grossesse, qui sait jusqu'où on serait allé pour protéger le bébé si on m'avait crue folle. Dans ces circonstances où mon bien-être passait après celui du fœtus qui naîtrait bientôt, je ne pouvais pas risquer d'en parler.

Et l'écrire… J'y ai pensé, oui. J'ai pensé à tenir un journal où consigner les incidents et les dates, afin de pouvoir mieux y trouver des motifs, des récurrences… Mais je ne l'ai jamais fait. Je pourrais vous dire que c'était juste un oubli ou de la procrastination, mais en vérité je ne pouvais pas m'imaginer me forcer à revivre tous ces événements par l'écriture. C'était déjà si difficile la première fois. Les consigner quelque part, ç'aurait été… Ça les aurait rendus plus concrets. En ne les écrivant pas, ils se fondaient dans ma mémoire, je pouvais me faire croire que ce n'était pas si pire que ça, que ça n'était pas arrivé si souvent. Je n'avais pas les angles acérés de l'écriture pour me rappeler violemment chaque instance. C'était comme mes douleurs physiques depuis le début de la grossesse : malgré ce que ma médecin me conseillait, je refusais de les consigner par écrit. Je préférais être approximative pendant mes rendez-vous plutôt que de devoir faire face à la réalité concrète de tout ce que je vivais.

C ’ ÉTAIT RAPIDEMENT DEVENU une routine, la terreur qui me prenait à la gorge la nuit. J’allais me coucher avec les meilleures intentions du monde, essayant de me convaincre que rien de réel ne me menaçait. De toute façon, la fatigue m’alourdissait tant que je me disais que ce soir, vraiment, j’allais m’endormir sitôt la tête posée sur l’oreiller. Mais dès que la lumière s’éteignait, dès que j’avais échangé le dernier bisou avec Phil, dès que j’entendais sa respiration s’approfondir, mes sens et ma frayeur se réveillaient.

Même après avoir analysé la situation des dizaines et des dizaines de fois, je ne pourrais pas dire en toute honnêteté si les bruits de la maison prenaient vraiment de l’ampleur au moment où j’étais la seule éveillée dans la demeure, ou si c’est simplement que je les remarquais plus dans ma solitude. Qu’importe, le résultat était le même : mon diaphragme se bloquait sous les coups de l’angoisse qui se succédaient et transformaient ma respiration en halètements pathétiques jusqu’à ce que je finisse par m’endormir, des heures plus tard, à bout de nerfs.

Immanquablement, ces moments éveillés, doublés de ma grossesse, m’empêchaient de rester immobile et je me tortillais, me retournant sans cesse dans le lit, espérant conjurer la malédiction de mon insomnie par un mouvement ou un autre. Au début de la nuit, je bougeais doucement en priant pour ne pas réveiller Phil, ne voulant pas l’indisposer, mais, à mesure que la panique montait et s’étirait, je finissais par faire exprès de l’effleurer, voulant sans l’avouer qu’il se réveille juste un moment, juste un peu, juste assez pour me prendre dans ses bras et me faire sentir moins seule pour un instant béni.

Et pendant des semaines il l’a fait, me murmurant des mots tendres et m’attirant contre son corps chaud et détendu. Puis l’agacement s’est installé dans notre lit et il s’est contenté de se retourner de bord en soupirant. Et puis une nuit, alors que je l’accrochais un peu plus fort avec mon coude, il s’est redressé dans le lit et a dit, l’impatience marquant sa voix :

— Jess, si t’es pas capable de dormir, peux-tu aller dans une autre pièce? Je travaille, moi, demain.

Je suis restée coite alors qu’il se tournait brusquement pour me

faire dos. Je ne pouvais m'imaginer seule dans une autre partie de la maison : mes frayeurs en auraient profité pour prendre encore plus possession de moi. Je me suis donc contentée de rester là, immobile, apeurée, me sentant plus seule que jamais.

J ’ AI TOUJOURS CETTE impression étrange de vivre ma vie par imitation. Comme si je l’avais déjà vécue avant.

Assaillis de toute part par des films, livres, séries et contenus médiatiques représentant toutes les facettes possibles de la vie, nous ne vivons rien pour la première fois. Pas vraiment. J’en suis convaincue : lorsque nous traversons une expérience, nous pensons à toutes les représentations que nous en avons vues auparavant et nous réagissons comme nous pensons devoir réagir en suivant ces modèles dans lesquels nous baignons. Il est impossible de nous en détacher, impossible de savoir si nos réactions sont les nôtres ou si elles sont trempées dans ce que nous avons vécu comme spectateurs. Nous avons vu nos gestes avant de les faire; entendu nos paroles avant de les dire; ressenti nos émotions à travers le filtre de personnages ou d’inconnus avant de les vivre pour nos propres situations. Impossible de savoir quelles seraient mes réactions à moi, celles qui ne seraient que miennes, alors que je suis traversée et composée d’autant d’émotions et de réflexes provoqués par des représentations.

C’est comme ça pour tout : les amitiés, la carrière, les relations amoureuses, la maternité. La maison. Toujours, alors que je vis, je suis hantée par d’autres vécus représentés. Leurs images se superposent à ma réalité dans un filtre translucide, et j’essaie de tordre et ma vie et les représentations pour les faire adhérer l’une à l’autre.

Il faut penser à ça aussi en écoutant mon témoignage. Il faut voir comment mes réactions, toutes, sont à la fois le résultat de ma volonté, de mes émotions, et le résultat de ce que j’avais vu sur le sujet avant même de l’expérimenter.

Si vous trouvez que mes réactions sont bizarres ou inadéquates, ce n’est pas seulement moi qu’il faut blâmer, alors : ce sont aussi les mauvais auteurs qui ne m’ont donné que ces possibilités à vivre.

JE ME SUIS endormie dans un de mes bains d'après-midi.

Ce n'était pas inhabituel – avec la fatigue et la sensation apaisante de l'eau fraîche sur ma peau, ça m'arrivait souvent de m'assoupir dans le bain pour une demi-heure incroyablement bienfaisante.

Cette fois-ci, quand je me suis éveillée, un peu désorientée, rien ne m'a semblé anormal sur le coup. Les yeux fixés sur le plafond, encore mi-clos, le cerveau dans l'entre-deux tranquille, je me suis flatté la bedaine machinalement. Puis j'ai baissé les yeux et…

Rouge. L'eau de la baignoire était rouge. Vif.

Je n'ai même pas pu crier, sciée par cette couleur à laquelle je ne m'attendais pas – *qu'est-ce qui se passait – comment n'avais-je pas pu sentir – est-ce que c'était* – et alors la première contraction est arrivée. Souveraine, impétueuse, elle a tout renversé en moi. J'ai ouvert la bouche, mais je n'arrivais toujours pas à émettre le moindre son, perdue dans la douleur soudaine.

La vague s'est calmée. J'ai attrapé mon téléphone posé sur le bord de la baignoire, je me suis levée avec difficulté pendant que ça sonnait, j'ai réussi à sortir une jambe de l'eau, puis l'autre, et une téléphoniste a répondu :

— 911, que puis-je faire pour vous?
— Madame, je… j'ai du… du sang partout, je suis enceinte...
— Madame? Madame, calmez-vous, je ne comprends pas ce que vous dites. Vous êtes enceinte? De combien de semaines?
— 36, 36 semaines…
— Et vous saignez? Beaucoup?
— Oui, oui, je, je sais pas, c'est pas clair, j'étais dans le bain…

Qu'est-ce qui était sang et qu'est-ce qui était eau? Une autre crampe m'a prise, m'a pliée en deux, et cette fois-ci je suis arrivée à crier, directement dans le téléphone, un hurlement d'animal qui a glacé mon propre sang, et je le voyais couler chaud entre mes jambes pourtant – il y en avait beaucoup, comment pouvait-il y en avoir autant…?

— Madame, vous avez mal? Qu'est-ce qui se passe? Ce sont des contractions?

J’ai voulu répondre, mais au même moment le robinet de la baignoire s’est ouvert derrière moi, et presque simultanément ceux de la douche et du lavabo ont explosé aussi – l’eau coulait partout, c’était un vacarme, je hurlais, de terreur cette fois-ci, je ne comprenais rien…

— Madame, madame?

Une autre contraction m’a pliée. J’ai réussi à glisser mon adresse à la téléphoniste, deux fois d’une traite, puis j’ai échappé le téléphone, il est tombé par terre et je me suis agrippée à la baignoire. Je n’étais plus que douleurs, sons et liquides. Je suis tombée à genoux, me suis recroquevillée en position fœtale sur la céramique froide et mouillée qui m’a semblé, un moment, me faire du bien. Moi dans l’eau de la maison, mon fœtus dans l’eau de mon ventre – mon cerveau faisait des parallèles affolés que je n’arrivais pas à saisir complètement, et j’ai vite arrêté de tenter d’attribuer un sens à quoi que ce soit.

L’eau giclait des robinets, le sang giclait d’entre mes jambes, et ma conscience giclait de ma tête; je me suis évanouie dans les liquides qui se mélangeaient sur le plancher de la salle de bains, à cet instant où je perdais tout contrôle sur mon propre destin.

JE ME SUIS réveillée dans une chambre d'une blancheur éclatante. Mon cerveau était dans une brume comme je n'en avais jamais connue. J'ai cru d'abord être à la maison, peu dépaysée par la couleur maintenant si familière. J'ai réalisé que j'étais dans un hôpital en remarquant que j'étais entourée de machines, que j'avais très mal à la gorge et au bas-ventre, et que ce dernier était vide.

— Jessica?

J'ai tourné la tête pour voir Phil se lever d'un fauteuil posé près du lit.

— Oh ! Jessica, mon amour…

Il pleurait. Il a pris ma main et je suis arrivée à la serrer dans la mienne.

— Le bébé…
— Elle va bien ! Mon amour, Coraline va bien, elle est magnifique… Tout va bien, ma chérie, tout va bien.

Il m'a expliqué ce qui s'était passé, comment les ambulanciers m'avaient trouvée inconsciente dans la salle de bains, comment ils m'avaient transportée à l'hôpital, comment je perdais et reprenais conscience de façon intermittente, comment ils avaient dû m'anesthésier pour m'opérer d'urgence, une césarienne. J'ai cherché avec ma main libre sous le drap – oui, je sentais des pansements, on m'avait ouvert le ventre, on avait extirpé mon bébé de sa cave chaude. Il m'a dit que tout ça s'était passé en quelques heures, qu'il était deux heures du matin maintenant et que Coraline était née vers vingt-deux heures.

Je n'avais pas eu le temps d'avoir peur de mourir, la veille, mais maintenant ça me happait de plein fouet. Je le voyais dans les yeux de Phil, ses larmes, tout ça aurait pu être fatal pour moi ou pour le bébé – mais nous étions vivantes, toutes les deux sorties de ce moment et de cette grossesse. J'essayais de m'accrocher à cette pensée, de ne pas me laisser m'enfoncer dans l'état de choc qui voulait m'entraîner loin de la réalité, loin de l'amour.

Je n'ai même pas eu le temps de le demander; Phil s'est tourné, s'est penché sur un moïse d'hôpital que je n'avais pas encore

remarqué. Il s'est relevé avec dans les bras un paquet enveloppé d'une couverture et l'a posé sur moi. Je n'avais même pas eu conscience de tendre les mains, mais il était là, mon embryon devenu fœtus devenu bébé, elle était là… ma fille.

Je l'ai contemplée longuement, son petit visage potelé et rouge, endormi, son minuscule corps chaud et complètement abandonné dans le mien – je l'ai contemplée longuement et une vague de soulagement m'a renversée.

Je l'aimais.

SUR INSTAGRAM

L a PHOTO : Un bébé naissant, le visage encore rouge et plissé d'être arrivé dans le monde si récemment, enveloppé dans une couverture jaune et portant une minuscule tuque rose, dans les bras poilus d'un homme dont on ne voit pas le visage, penché qu'il est sur son enfant.

LA LÉGENDE : La plus belle et significative expérience de ma vie a eu lieu hier. Bienvenue dans le monde, Coraline ♥

Aimé par **maude__jarry et d ' autres personnes.**

mmesandrouche : OMG Tellement belle ! Bienvenue Coraline !
math_levac1 : Félicitations !
juliette_chartier : WOW félicitations, elle est magnifique !
steph.lepage : Amour et santé à toute la petite famille !
…

IL N ' Y AVAIT plus ni jour ni nuit, seulement la blancheur brumeuse perpétuelle de la maison dans laquelle mon corps se levait sans mon intelligence, sans ma personnalité, faisait les allers-retours obligés, chambre du bébé – chambre à coucher – salle de bains – chambre du bébé et ainsi de suite. J'entrais et sortais de mon corps comme un fantôme déboussolé, des éclairs de lucidité me prenaient en plein mouvement avant que mon attention ne se rendorme, que l'autopilote ne revienne par défaut. J'*étais* à peine, mais ça suffisait pour survivre, et pour faire survivre aussi.

À PEINE VINGT-QUATRE heures après notre sortie de l'hôpital, une infirmière nommée Laurence qui ne devait pas avoir plus de trente ans, l'air débordé, mais tout de même sympathique, est venue faire un suivi de routine à la maison. À travers la brume de douleur, d'épuisement et d'émerveillement dans laquelle j'étais plongée depuis la naissance de Coraline, j'ai réussi à capter son expression perplexe lorsqu'elle s'est avancée dans la maison.

— Wow, elle a fini par dire en regardant autour d'elle, c'est… spécial, hein, comme décoration intérieure…

Ni Phil ni moi n'avions l'énergie de lui expliquer que ce n'était pas notre choix. Elle s'est ébrouée après ce commentaire, revenant à elle-même, et elle a fait les tests nécessaires aussi cliniquement que possible. Tout ça a quand même pris un certain temps, et, à mesure que les minutes s'écoulaient, je voyais comment l'atmosphère de la maison lui pesait : elle était de plus en plus nerveuse, ses gestes étaient saccadés, je voyais qu'elle avait hâte de quitter cet environnement qui la repoussait sans qu'elle puisse comprendre pourquoi.

À la fin de la visite, elle est restée sur le pas de la porte quelques secondes, regardant autour d'elle, la main sur la poignée. J'ai vu le trouble dans son visage, ses sourcils froncés, ses yeux frénétiques. Elle a croisé mon regard, et pendant un instant j'ai cru qu'elle allait dire quelque chose… Mais non, elle a dit au revoir, elle est partie, et ç'a été ça. L'aide à domicile.

JE PENSAIS QUE les douleurs qui allaient en augmentant tout au long de la grossesse disparaîtraient après l'accouchement. Je me disais que c'était un coup à donner pour retourner ensuite dans un corps paisible, un corps d'après-guerre.

J'avais tort.

Je ne comprends pas pourquoi on ne m'avait pas mieux préparée. Je me doutais que les premiers jours seraient difficiles après l'accouchement, mais ils étaient pires que tout ce que j'avais imaginé.

J'ai passé deux semaines à avoir toute la difficulté du monde à me lever seule du lit ou d'un divan. Deux semaines à être incapable de soulever quoi que ce soit qui se trouvait plus bas que mon nombril. Deux semaines à avoir du mal à marcher, même quelques pas.

Les escaliers qui séparaient nos chambres du rez-de-chaussée et le rez-de-chaussée du sous-sol devenaient une épreuve effroyable, pire encore que quand j'avais le poids de la petite dans mon ventre. Phil faisait son possible pour que je n'aie pas à les utiliser trop souvent, mais je devais quand même les prendre au moins quelques fois par jour, et la perspective de devoir monter à l'étage pour me coucher, le soir venu, m'emplissait les yeux de larmes de découragement.

Et puis ce sang qui s'écoulait de moi à une vitesse folle pendant presque un mois après l'accouchement, ce sang dans lequel je macérais en tout temps, cette boucherie constante dans laquelle je devais vivre…

C'était quand, le retour à une vie sans souffrances? Les promenades dehors avec la poussette? Les entraînements avec le bébé? Le retour à un corps fonctionnel? Est-ce que ça arriverait vraiment un jour?

J'étais sans défense plus que jamais, incapable de me mouvoir correctement. C'est là que ma peur de la maison a décuplé : si elle décidait de passer des menaces aux actes, des épisodes troublants aux violences dangereuses, je ne pourrais pas me défendre. Je ne pourrais même pas prendre mon bébé et courir. Ça me prendrait cinq minutes seulement pour sortir de la maison.

J'étais à sa merci.

J ’ AIMAIS CORALINE COMME je n’avais jamais rien aimé auparavant : ça, c’était vrai, on ne m’avait pas menti.

Mais l’amour ne réglait rien.

Je ne sais pas comment j’ai survécu aux premiers mois de sa vie. Je ne sais pas comment une majorité d’adultes arrivent à passer au travers de l’expérience impossible des premiers mois de la vie d’un bébé, cette expérience effarante, abrutissante, qui engloutit tout le reste, tout l’humain qu’on était, qu’on pensait être, jusqu’à ce qu’il ne reste plus qu’une coquille vide et mécanique qui se lève sans relâche pour consoler, nourrir, torcher, bercer. Et il y en a qui remettent ça plusieurs fois, en plus.

Pendant les premiers mois, je n’étais presque plus rien. Du lait, du sang, des larmes, de la sueur; des liquides bouillonnants, chauffés jusqu’à dissolution. Un brouillard qui se promenait de pièce en pièce, qui nourrissait, changeait les couches, portait, stimulait. J’avais l’impression d’être presque morte, enterrée dans l’enfant, et je suffoquais à la pensée que c’était ça ma vie, maintenant. Que pour garder l’enfant en vie il fallait abandonner la mienne, au moins un instant, une petite éternité.

La blancheur clinique de la maison éclairait tout de façon trop brutale, ça faisait ressortir tous les défauts, tous les manquements, on ne pouvait rien cacher dans cette blancheur violente. Dans d’autres décors, peut-être que j’aurais eu l’impression que je faisais bien ça, être mère, mais toute la saleté que sous-tend la parentalité était trop évidente entre ces murs effroyablement impeccables. Je n’arrivais jamais à produire ou à présenter assez de propreté pour eux.

Phil voyait bien que je n’y arrivais pas, que j’étais toujours débordée, épuisée, que je rampais dans la maternité sans arriver à ancrer même mes genoux au sol. Mais il y avait des limites à ce qu’il pouvait faire dans les premiers mois. Il ne se réveillait souvent même pas, la nuit, quand le bébé chignait; il me semblait inutile de le réveiller à son tour pour qu’il se lève quand j’étais déjà tirée du sommeil de toute façon. Et c’était moi qui allaitais aux deux ou trois heures. Phil avait beau vouloir, il n’y avait aucune façon de m’offrir plusieurs heures de repos d’affilée, tant que la petite aurait faim dix

fois par jour, comme un métronome. J'avais essayé de tirer mon lait, mais Coraline refusait catégoriquement le biberon : elle voulait mon sein, même si je ne savais pas trop quelle chaleur j'arrivais à lui transmettre, froide et distante comme je me sentais.

J'aimais Coraline comme je n'avais jamais rien aimé auparavant, mais ça ne réglait rien. J'étais malheureuse.

JE NE POURRAIS dire le nombre de fois où j'ai prié pour le silence, à cette époque. Je ne croyais en rien, et pourtant je priais avec toute la ferveur dont j'étais capable, je priais pour un instant de quiétude non troublée. Mais j'étais toujours sur le qui-vive, je guettais chaque babillement, chaque pleur, et cet état de vigilance constante empêchait le silence même si une autre personne, plus sereine, aurait juré qu'il était là. Et quand ce n'était pas la petite qui émettait des sons, c'était les coups dans les murs qui revenaient. Parfois, assise par terre près du berceau, le dos contre un mur, je les accompagnais avec ma tête, pour me donner une impression de contrôle sur quelque chose, une seule chose dans ma vie soudainement si incontrôlable – toc, toc, toc, *boum* .

LA PEUR NE me quittait pas. La peur de la maison, de ce qui l'animait ainsi, la peur de la nuit, la peur de la forêt derrière, et cette nouvelle terreur qui prenait toute la place à laquelle les parents ont droit : que la petite meure, que j'aille la voir un jour et qu'elle soit bleue, froide, sans vie. L'impression de ne pas arriver à respirer quand j'y pensais – tout le temps. Et sous cette terreur une peur minuscule, inavouable, mais présente : que l'enfant vive et que cette existence continue d'être ma vie, que je ne retrouve jamais celle qui m'était propre, que je sois mère pour toujours, rien d'autre.

DURANT TOUS LES rendez-vous médicaux suivant la naissance de Coraline, personne ne m'a jamais demandé comment j'allais psychologiquement. Comment je m'adaptais au manque de sommeil et de temps libre. À l'anxiété constante et à l'effritement de mes nerfs. Personne ne m'a demandé si j'étais à bout, si je me sentais encore en contrôle de mes actions, si j'avais besoin d'aide. On évaluait ma santé physique et celle de mon bébé le plus rapidement et cliniquement possible, puis on nous poussait hors du bureau.

Je me disais que je devais être la seule à rusher comme ça si le personnel médical ne voyait pas l'utilité de mentionner que ç'aurait pu être le cas.

PARDON? MES PUBLICATIONS sur Instagram à l'époque ne montrent pas toute la noirceur dont je parle?

Vous me niaisez, là?

Vous allez vraiment discréditer mes émotions parce que je les camouflais sur les réseaux sociaux? Vous allez vraiment me forcer à nommer l'évidence ?

Bon, OK, parfait, voilà : on n'utilise pas les réseaux sociaux pour montrer un reflet complètement adéquat de notre réalité. On utilise les réseaux sociaux pour montrer un reflet infiniment léché et amélioré de notre vie. Pour montrer aux autres que nous sommes heureux, que nous réussissons à ce jeu complexe et infernal qu'est la vie dans notre société, où tout, absolument tout, est une affaire de performance.

Et ce serait facile de dire que tout ça est malhonnête, bien sûr, tout le monde dit ça tout le temps, on le dit même justement sur Instagram, mais je pense que c'est plus compliqué que ça. Parce que quand je publie une photo ensoleillée avec mon enfant belle et souriante en l'accompagnant d'une légende décrivant mon bonheur, je sais très bien que les autres parents qui la likent devinent ce qui se cache au-delà des bordures de la photo. Le bordel, la fatigue, les crises, le goût de tout abandonner, le découragement total, l'anxiété constante. Ils le devinent parce qu'ils le vivent aussi. Quand je publie cette photo, je ne dis pas « Ma vie est toujours comme ça »; plus « Regardez, pendant quinze secondes, j'ai réussi à rendre ma vie comme ça ». Et aussi : « Le temps émousse toutes les émotions, efface le contenu des journées : dans dix ans, c'est seulement de ceci dont je veux me rappeler. »

Tout le monde sait ça. Sauf vous, ça a l'air, trop occupés que vous êtes à trouver des failles dans mon témoignage.

JE REGARDAIS CORALINE bouger et j'avais du mal à comprendre.

Cette chose qui était en moi, cette chose que j'avais laissée pousser, laissée prendre tellement de place dans moi, tellement de moi tout court, cette chose qui était en moi et donc à moi, comme mon estomac et mes poumons et mon cœur, tout à coup elle se trouvait hors de moi, sur les planchers éblouissants de la maison. Bientôt, elle pourrait aller où je n'étais pas déjà, et ça ne ferait qu'empirer avec le temps, avec le raffinement de ses capacités motrices et l'allongement de son corps.

Je comprenais tout à coup cette possessivité maladive de certains parents, leur incapacité à accepter le désaccord et la rébellion chez leurs enfants; oui, c'était plus qu'étrange, que cette masse d'organes, de chair et d'os que j'avais créée à l'intérieur de mes propres organes, chair et os soit un être à part entière que je devais laisser partir un peu plus loin à chaque jour.

J ’ EN VOULAIS PARFOIS à Phil de ne pas pouvoir être la mère.

C’était ridicule, mais ça ne changeait rien à mes sentiments. Je voulais être le père, moi aussi : celui au corps inchangé, qui retournait travailler après cinq semaines, celui qui ne saignait pas entre ses jambes, qui n’avait pas l’agonie traumatisée dans sa chair, celui qui ne nourrissait pas l’enfant à même son corps.

Rien de tout ça n’était sa faute, mais je me suis mise à déverser ma frustration sur lui sans le vouloir. Des petits coups d’impatience que je tentais de tuer dans l’œuf avec plus ou moins de succès, qui contribuaient à creuser ce fossé entre nous que je sentais de plus en plus, depuis la maison et l’enfant, ce gouffre que tous les guides pour nouveaux parents disaient normal, *une adaptation* . Mais j’avais peur qu’on s’adapte si bien aux ravins que nous ne fassions plus jamais l’effort de nous colmater.

MALGRÉ MES ESPOIRS quand je les avais découvertes pour la première fois, les coulisses sur les murs de la cave étaient revenues très souvent au cours des derniers mois. Presque à chaque fois que je descendais, maintenant, j'en voyais, et elles semblaient se répandre sur de plus en plus de superficie. Ça m'écœurait complètement, et ça me frustrait aussi, parce que jamais Phil ne m'en parlait; jamais ce n'était lui qui les lavait non plus. Je comprenais qu'on en avait beaucoup sur les épaules en ce moment, mais j'aurais voulu un peu plus de soutien là-dedans, surtout que ça me dégoûtait tellement de devoir m'approcher du liquide pour le nettoyer. Et puis il était indéniable que la situation empirait : il fallait qu'on détermine la cause du problème et qu'on le règle.

Une fois, excédée par les pensées nauséeuses qui accompagnaient maintenant chaque brassée de minuscules cache-couches, je suis remontée au rez-de-chaussée pour trouver Phil devant la télé et je lui ai dit :

— OK, sérieux, je suis plus capable des coulisses dégueulasses en bas. Viens-t'en, on va aller laver ça ensemble, pis après on va tirer la laveuse pour checker le mur comme il faut.

Phil s'est tourné vers moi, surpris.

— Excuse-moi, j'avais jamais remarqué, je pensais qu'elles étaient pas revenues depuis la première fois… Y en a encore?

J'ai roulé les yeux et retenu un commentaire désobligeant : c'était bien lui, ça, de ne pas se rendre compte de quelque chose d'aussi flagrant. J'ai rempli un seau d'eau chaude savonneuse, j'ai attrapé deux guenilles et je l'ai emmené en bas avec moi.

Une fois dans la cave, j'ai été stoppée net dans mon élan. Phil a relevé ce qui me freinait avant même que je puisse le formuler dans ma tête :

— Y a pas de coulisses, Jess, de quoi tu parles?

Il avait raison. Les murs étaient immaculés.

Je me suis approchée, abasourdie. J'ai même passé la main sur celui derrière la laveuse, mais il n'y avait rien, aucune trace du liquide suintant qui me dégoûtait depuis une demi-année.

— Voyons, j'ai balbutié, j'étais sûre que… Je te jure qu'y avait des coulisses partout il y a à peine cinq minutes…

Phil m'a regardée, l'air soucieux. Je me suis rendu compte à ce moment que c'était un air avec lequel j'étais très familière désormais. Il me regardait comme ça presque chaque jour depuis si longtemps que je ne pouvais plus dire quand ça avait commencé.

— Jessica, est-ce que ça va?

Je n'ai rien répondu. Il a soupiré, l'air découragé, et est retourné dans le salon sans m'attendre.

SUR INSTAGRAM

L A PHOTO : Un homme fin vingtaine, grand, les cheveux et yeux bruns, le teint pâle, des lunettes, une barbe courte. Il porte une chemise grise et des jeans. Son apparence est tout ce qu'il y a de plus banal; on aurait du mal à le remarquer dans une foule. Il est devant un four, brassant quelque chose dans une casserole avec une cuillère en bois, la tête tournée vers l'objectif. Il sourit à la caméra d'une manière clairement forcée; il n'est pas à l'aise de se faire prendre en photo.

LA LÉGENDE : Je suis tellement chanceuse de partager ma vie avec un homme aussi doux, attentionné, drôle, et surtout bon en cuisine que celui-là ! Merci pour tout ce que tu fais pour notre famille, mon amour.

Aimé par **sam-miel et d ' autres personnes.**

karkarine : Cet hommeeee ♥
sam-miel : ♥
cathrose23 : #relationshipgoals
mmesandrouche : Miam, quand est-ce que vous nous invitez à souper?
…

ÇA FAISAIT UN moment que j'avais abandonné l'idée de rendre la maison plus accueillante. Tous nos efforts n'avaient servi à rien jusqu'à maintenant. La maison ne changerait pas. Il fallait nous y faire. Ou du moins accepter de repousser nos ambitions à plus tard, quand nous serions moins fatigués et moins accaparés par Coraline.

AILLEURS, J ' AURAIS PU créer le nid familial de mes rêves. Ailleurs, j'aurais pu être cette mère patiente, dévouée, fatiguée certes, mais qui réussit à apprécier chaque moment de la vie de son bébé, qui parvient à créer pour lui et pour l'autre parent une atmosphère aimante et calme. Ailleurs, tout aurait été différent.

C'était la faute de la maison si je n'y arrivais pas. Dans un autre domicile, les premiers mois de la vie de Coraline auraient été plus faciles. J'en étais certaine.

Je me suis mise à lui en vouloir, à la maison, de me voler ces moments précieux avec mon bébé, que je ne pourrais jamais retrouver. J'étais furieuse contre elle, mais au moins, dans cette fureur, il y avait une énergie. Ça a renversé la peur, du moins en partie; la vie n'était pas plus douce, mais j'avais moins l'impression d'être une proie.

L ’ HIVER EST ARRIVÉ tôt, cette année-là. Quelques jours avant l’Halloween, nous avons reçu une première bordée de neige. Dès la mi-novembre, le paysage était enseveli sous une épaisse couche d’une blancheur immaculée. Ça m’a désespérée : la température polaire et la glace qui recouvrait les rues m’enlevaient toute envie de sortir de la maison pour me promener avec Coraline. La poussette usagée que nous avions achetée, incapables de payer le prix onéreux que cet article pour bébé coûte en magasin, fonctionnait très bien en terrain sec, mais dans un environnement hivernal elle s’enfonçait et dérapait jusqu’à ce qu’une simple promenade devienne une espèce d’entraînement méga-frustrant plutôt qu’un moment agréable. Je me retrouvais donc encore plus enfermée qu’avant et je pouvais presque sentir la maison se réjouir de m’avoir à sa merci.

Le paysage extérieur étant maintenant aussi blanc que la maison, je n’avais plus aucun endroit où poser les yeux pour échapper à la couleur stérile et violente; elle m’assaillait. C’était peut-être psychologique, mais ça me donnait mal aux yeux et à la tête, et ça empirait le sentiment d’oppression qui contractait ma poitrine plusieurs fois par jour déjà.

Avant même que décembre n’arrive, je n’en pouvais plus. Et nous en avions encore pour un bon quatre mois à vivre dans ces conditions. Quatre mois, c’était une éternité; j’avais le temps de dépérir mille fois dans cette prison albâtre avant que la nature et ses couleurs ne s’éveillent à nouveau.

CORALINE PLEURAIT ENCORE. Encore. Encore. Depuis des heures. Il n'y avait rien à faire, et je n'avais toujours pas appris à vivre là-dedans, dans l'impuissance et les hurlements indignés de ma progéniture transformée en petit monstre qu'il ne fallait pas abattre. Je la berçais, ou la promenais dans mes bras, ou lui chantais des chansons vaines, ou lui parlais, ou pleurais avec elle, ou tout ça à la fois, pleine du désir de partir, négociant sans cesse cinq minutes de plus avec moi-même avant de sortir par la porte-patio, de traverser la cour, de pénétrer la forêt, de déposer l'enfant et de laisser les coyotes l'élever.

C'est dans un de ces moments d'épuisement affolé, de désespoir grinçant, que je l'ai vue de nouveau. La Honda Civic bleue.

Je ne pourrais pas dire ce qui m'a pris – j'étais trop fatiguée, trop écorchée pour avoir peur. C'est la colère qui m'a enflammée avant toute chose, j'en ai perdu la prudence de mes décisions, et, sans formuler l'idée d'abord dans ma tête, j'ai mis Coraline dans sa coquille d'extérieur, j'ai enfilé un manteau et des bottes, et je suis sortie, le bébé hurlant d'indignation. J'ai marché d'un pas vif jusqu'à la voiture. Le mouvement m'a portée jusqu'à la fenêtre du conducteur, à laquelle j'ai cogné, et la vitre s'est baissée au moment où j'arrivais à distinguer le visage de la personne derrière – un visage de femme.

Une femme ridée, d'une soixantaine d'années peut-être, les cheveux gris, coupés courts et en broussaille, le regard sombre, la mâchoire carrée, l'air un peu négligé.

— Oui? elle a dit, nerveuse.

L'emportement m'a quittée et je me suis sentie stupide – c'était elle, la stalkeuse qui m'effrayait depuis aussi longtemps? Ce n'était pas à ça que je m'attendais. Prise au dépourvu, me rendant soudain compte de l'absurdité de tout ça – moi les cheveux sales, le manteau ouvert sur mes vêtements mous pleins de taches de lait et de vomi, mon bébé pleurant dans sa coquille, faisant face à cette femme inoffensive avec l'attitude de quelqu'un allant affronter un dangereux malfaiteur. J'ai quand même réussi à demander :

— Qu'est-ce que vous faites ici?

La dame a promené nerveusement ses mains sur le volant de sa voiture.

— Oh, rien, je… j'étais perdue, je me suis stationnée pour consulter mon téléphone, essayer de retrouver mon chemin…

Le mensonge a rallumé ma frustration. — Bullshit. Ça fait des mois que je vous vois espionner notre maison. Là, on est à la veille d'appeler la police. Qu'est-ce que vous voulez?

Le visage de la dame s'est tordu.

— Je…

Elle a cherché ses mots, mais, à court de mensonges, elle s'est effondrée. Des larmes lui ont coulé sur les joues – je me suis raidie, désarmée. Non, décidément, ce n'est pas du tout à ça que je m'attendais.

— Je suis désolée, je voulais pas vous faire peur… Je m'appelle Chantal, je suis… je suis la mère de l'ancien propriétaire de la maison.

J ' AI INVITÉ CHANTAL à l'intérieur pour prendre le thé. Elle a refusé net; elle ne voulait pas entrer dans la maison. « Trop de mauvais souvenirs. » Mais moi je voulais savoir… Tout. Tout ce qu'elle pourrait me dire sur mon prédécesseur, sur la maison. J'avais l'impression d'avoir trouvé la clé, qu'avec cette femme je pourrais dénicher des réponses à toutes mes questions, peut-être même des solutions.

Elle ne voulait pas entrer, alors je l'ai invitée sur le porche, minuscule, mais assez grand pour y faire entrer deux chaises de patio; elle a accepté.

Je nous ai fait du thé et nous nous sommes installées, Coraline calmée, endormie depuis peu et bien emmitouflée dans sa coquille. Chantal s'est mise à parler.

— Steve, mon fils, il a toujours été… différent. Depuis l'enfance, il avait des problèmes – pas des gros problèmes, là, rien qui aurait pu laisser présager…

Elle a pris une pause pour reprendre contenance. Je ne pouvais m'empêcher de taper nerveusement du pied en attendant qu'elle se remette à parler; je ne voulais pas la brusquer, mais, si près d'enfin obtenir des informations qui pourraient potentiellement aider ou du moins expliquer ma situation, mon impatience était incontrôlable.

— Il était un enfant nerveux, un peu trop silencieux, et à partir de son entrée à l'école, il s'est mis à faire des crises d'une violence inouïe pour ce qui nous semblait souvent être des niaiseries. On comprenait pas. J'ai fait des recherches depuis, beaucoup de recherches, et maintenant c'est clair : il faisait de l'anxiété. Il avait besoin d'un psychologue, peut-être même de médication. Mais il y a près de quarante ans, tout ça existait pas. Pas chez nous en tout cas.

J'ai hoché la tête, compréhensive. Je n'avais pas de mal à la croire; encore aujourd'hui, les soins en santé mentale sont si restreints. Alors, il y a plus de trente ans…

— En grandissant, ça s'est empiré. Il avait pas beaucoup d'amis, il se réfugiait dans sa tête plus souvent qu'à son tour. Il s'est mis à s'habiller différemment des autres; à l'adolescence, il portait juste du blanc ou presque, des vêtements délicats et très travaillés qu'il

trouvait dans des boutiques en ville que je connaissais pas et que je pouvais pas m'empêcher de trouver bizarres… Il aurait détonné n'importe où, mais dans notre village? C'était un énergumène.

— Ouin, ça devait pas être facile pour son inclusion sociale, hein…?

— Non, en effet… Les gens se moquaient de lui ou l'évitaient, ça aidait pas… Je me disais qu'à l'âge adulte tout ça se réglerait de soi-même, que c'était normal de vouloir être différent à l'adolescence et d'être troublé, mais ç'a été le contraire. Son excentricité et ses troubles mentaux se sont développés avec son âge. Il était quand même actif, je pense qu'on dirait qu'il était assez fonctionnel en termes d'aujourd'hui. Il a étudié en mode (et je vous raconte pas la crise cardiaque que cette nouvelle a causée chez son père), pis il est devenu designer. On y croyait pas trop, à cette carrière, mais finalement, à la surprise de tout le monde, sauf peut-être de lui, ça a fonctionné. Il s'est fait un nom, les gens l'applaudissaient pour son travail – j'ai encore des coupures de magazines et de journaux qui présentaient ses créations. Il est entré dans ce monde-là, d'excès et de glamour… Je sais pas s'il y était plus à l'aise que dans la vie sociale ordinaire. Il me disait que oui, mais il disait n'importe quoi pour apaiser mes craintes de mère. D'une façon ou d'une autre, il devait pas s'y plaire tant que ça malgré son succès : il a fait de l'argent, beaucoup d'argent pendant plusieurs années, pis à trente-trois ans il a tout arrêté.

— Comme ça, d'un coup?

Je ne pouvais pas imaginer ça : accéder à mes rêves, obtenir tout ce que je voulais en termes de carrière, pour tout abandonner à seulement trente-trois ans. C'était tellement jeune…

— Oui, nous aussi on a trouvé ça bizarre; c'était son rêve, après tout, cette carrière qu'il avait, mais il l'a laissée tomber du jour au lendemain. Il s'est acheté un terrain ici, dans son village natal, il a fait bâtir cette maison – je sais pas si c'est parce qu'il aimait vraiment ce style étrange là, ce blanc partout, ou si c'était juste un pied de nez aux gens qui l'avaient rejeté… Mais voilà, il a fait bâtir cette maison affreuse, il s'y est installé seul et il a plus rien fait, que je sache. Il restait enfermé dans cette maison blanche à longueur de journée, et à la fin, il m'ouvrait même plus la porte quand j'essayais de le visiter…

Chantal a pris une pause. Elle a détourné la tête et j'ai pu voir dans

la crispation de ses traits tout l'effort qu'elle mettait à retenir ses larmes, à continuer son témoignage. Malgré mon avidité pour les informations qu'elle me livrait, mon cœur s'est serré pour elle.

— Je le savais que ça allait arriver, personne me croyait, personne y portait attention, mais quand on m'a annoncé qu'il s'était pendu… J'ai pas été surprise. Dévastée, bien sûr. Mais pas surprise du tout.

Chantal a essuyé quelques larmes. Mes yeux à moi étaient secs. J'étais touchée par ce qu'elle venait de me dire, mais tout tournait trop vite dans ma tête, mon cerveau était trop occupé à essayer de faire des liens entre son témoignage et ce que je vivais dans la maison pour laisser place à un débordement d'émotion.

— Pourquoi revenez-vous ici?

La mère a soupiré.

— Oh, je sais bien que c'est étrange… mais vous pouvez pas comprendre ce que c'est, perdre son enfant comme ça, ce que ça fait à l'intérieur de notre tête… Je vous souhaite que ça vous arrive jamais. C'est impossible de le vivre et de continuer à afficher une normalité parfaite. Ça nous obsède tout le temps.

J'ai hoché la tête. Je ne pouvais pas comprendre, elle avait raison, mais je pouvais imaginer, et ça suffisait à ouvrir un gouffre d'angoisse dans mon ventre, là où Coraline l'avait étiré.

— Je viens ici, j'imagine, pour me sentir proche de lui. Peut-être que j'attends un signe… Des fois je suis convaincue que j'en attends un, d'autres fois j'y crois pas du tout. Je sais pas.

Je pouvais très bien comprendre cette ambivalence entre conviction et scepticisme.

— Depuis que vous avez emménagé, je viens plus souvent – je sais que c'est bizarre, j'aurais pas dû faire ça, j'aurais dû savoir que vous me remarqueriez, que ça vous effraierait… Mais j'attendais de vous voir changer la maison. Je *voulais* la voir se faire changer. Je me disais que vous pourriez pas supporter de vivre dans une telle horreur… Ça me ferait tellement plaisir de voir cette foutue maison prendre une apparence normale. Je sais que c'est irrationnel, mais j'imagine que j'avais besoin de blâmer quelqu'un pour la mort de mon fils. La société en général, le manque d'accès à des soins de santé mentale, c'était trop large pour être satisfaisant. Alors j'ai jeté

toute ma rancune contre cette maison. Je me dis que, si Steve s'était pas isolé dedans, il en serait pas venu au suicide. La graine du désespoir était déjà là, mais c'est cet environnement affreux qui l'a fait germer. J'en suis sûre.

Elle a respiré un instant, puis elle a dit, d'un ton où la peine laissait place à une pointe de frustration :

— Pourquoi vous l'avez pas encore changée, la maison? Pourquoi vous la gardez comme ça? Vous pouvez pas y être heureux. C'est pas un décor pour élever une famille.

Je n'ai même pas hésité. Je savais que j'avais devant moi la seule personne à qui je pouvais tout raconter sans qu'elle me juge, me traite de cinglée, me dise d'aller me faire soigner.

Je lui ai tout dit. La raison de l'achat (elle a hoché la tête, compréhensive, « *oui, le marché est atroce pour les jeunes acheteurs, c 'est terrible »)* , mes premiers essais de changements non fructueux (elle a froncé les sourcils), notre incapacité à trouver le temps et les moyens pour faire d'autres essais de rénovation *(« oui, c 'est impossible, la vie avec un bébé, hein? Tout le monde le fait, alors on se dit que ça sera pas si pire, mais finalement… »)* , et puis j'ai énuméré tout ce qui s'était produit d'insolite. La mère m'a regardée, soufflée.

— C'est lui, elle a chuchoté. C'est lui…

Elle a fondu en larmes. J'ai attendu, patiente, qu'elle finisse de pleurer; je suis allée lui chercher des mouchoirs. Quand elle s'est enfin calmée, elle m'a pris la main gauche, celle qui n'était pas occupée à bercer doucement la coquille de Coraline pour éviter qu'elle ne se réveille, avec ferveur.

— C'est lui. Je le savais. C'est pour ça que je venais, je le sentais, qu'il y était toujours, qu'il était pris ici… Il faut l'aider, mademoiselle. Je vous en prie, il faut l'aider, le libérer de cet endroit.

J'ai soupiré, mais j'ai hoché la tête. Oui, tout ça avait du sens, dans la mesure où quoi que ce soit pouvait avoir du sens dans la situation étrange où j'étais plongée depuis des mois.

Mais comment l'aider, ce fils piégé?

CHANTAL EST RESTÉE en contact avec moi. Après quelques semaines, elle s'est mise à me parler de rituels purificateurs. Elle avait fait des recherches partout où elle le pouvait – à la bibliothèque, dans des librairies spécialisées dans l'occulte, sur Internet… Elle avait même consulté des gens qui s'affirmaient spécialistes là-dedans, les esprits et les fantômes, des gens religieux ou pas, mais qui avaient tous en tête de profiter de son désespoir pour s'enrichir, quitte à lui dire n'importe quoi – et ces mots sont les siens, elle connaissait très bien le risque de consulter de telles personnes, mais elle était emprisonnée par les « et si ». Elle ne pouvait rien faire d'autre pour se libérer que d'explorer n'importe quelle piste qui lui était présentée, aussi farfelue soit-elle. Je la comprenais : j'éprouvais la même sorte de désespoir, même si le mien découlait plutôt du caractère de la maison que je devais à tout prix changer pour qu'elle soit habitable.

La plupart des rituels devaient être accomplis sur les lieux hantés ou sur les lieux de la mort; Chantal refusant toujours de mettre les pieds dans la maison ou de s'approcher de la forêt, je devais être celle qui les accomplissait. J'acceptais pour deux raisons : d'abord parce que j'étais prête à pas mal n'importe quoi pour que son fils disparaisse de la maison, pour que je puisse en faire un nid familial digne de ce nom. Ensuite et surtout parce que ces rituels étaient les témoins de cette futilité souveraine que les humains portent à bout de bras depuis le début des sociétés, cette futilité comme une torche brandie à la face des tragédies et des malchances, cette futilité qui me bouleverse à chaque fois que je la rencontre : les bouquets de fleurs accrochés aux lampadaires des sorties de route, les verres qui s'entrechoquent pendant un souper, la blancheur des robes de mariée, les masques à oxygène dans les avions.

Et moi à genoux sur le plancher de bois de la maison ou celui de feuilles de la forêt, avec des roches ou des fleurs pourries ou des fragments d'animaux ou des fumées, la gorge pleine d'incantations, suivant les instructions écrites de la main délicate de Chantal sans y croire, et pourtant complétant chaque étape avec minutie.

PENDANT QUELQUE TEMPS, ça a aidé, de penser aux phénomènes étranges de la maison comme découlant de la souffrance d'un homme victime de sa différence et de ses problèmes de santé mentale. J'avais de la compassion pour la maison et ça m'aidait à supporter ce qu'elle me faisait subir. Je lui parlais avec des mots doux quand elle tempêtait, les mêmes mots que j'utilisais pour Coraline quand elle hurlait : « oui, je sais, je sais, c'est pas facile », « tout va bien, ma belle, tout va bien », « je suis là », « inquiète-toi pas, je vais prendre soin de toi ».

SUR INSTAGRAM

L A PHOTO : Un ciel ennuagé.

LA LÉGENDE : On a tous des moments difficiles à traverser. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas à consulter ! #BellCausePourLaCause

Aimé par **mmesandrouche et d'autres personnes.**

karkarine : Je suis toujours là si tu veux parler Jess ♥
mmesandrouche : Tellement vrai !
daphcoss : Hey sérieux Bell Cause c' est une campagne marketing dégueulasse d' une compagnie qui veut juste sauver des impôts, ça aide pas pantoute les problématiques liées à la santé mentale, ça fait juste déculpabiliser les gens en leur donnant l' impression qu' ils font quelque chose en prenant deux minutes pour poster un hashtag con alors que ça change fuck all.
steph.lepage : Voyons, t' es ben downer, Daphnée.
…

UN JOUR, COMME presque tous les jours, j'ai été tirée de ma sieste par les pleurs de Coraline qui jaillissaient de l'émetteur posé sur l'oreiller à ma droite. J'ai soupiré, pris mon téléphone, ouvert l'application qui me permettait de la voir par la caméra accrochée devant son berceau… Et, à ma grande surprise, ses pleurs se sont arrêtés avant même que les images transmises depuis sa chambre n'apparaissent sur mon écran. Mon cœur s'est gonflé d'espoir : est-ce qu'elle était enfin rendue à cette étape cruciale de se consoler seule? Ça aurait tellement soulagé nos nuits, à Phil et à moi… Mais en voyant finalement la vidéo, j'ai constaté que ce n'était pas le cas. C'était son mobile qui s'était allumé tout seul et qui tournoyait gracieusement au-dessus d'elle, captant son attention.

Mais comment pouvait-il s'être allumé sans personne pour l'actionner?

À ce stade-ci, j'avais presque perdu la capacité d'être surprise : j'ai soufflé « merci » aux murs qui m'entouraient et je me suis recouchée.

C ’ ÉTAIT DES PETITES choses, mais elles faisaient toute la différence.

Le four qui se préchauffait de lui-même à 400 avant l’heure du dîner, ce qui me permettait de réchauffer mon repas exactement au moment où j’avais faim. Spotify qui partait dans nos haut-parleurs quand les pleurs de la petite étaient en train de me rendre folle. Les lumières qui s’allumaient sur mon passage quand j’avais Coraline dans les bras au creux de la nuit et que je la promenais en espérant l’endormir. Jamais trop près, pour ne pas nous aveugler, toujours dans une pièce ou un couloir voisin.

Il y avait encore des manifestations désagréables, que je commençais à interpréter comme de la colère ou du désespoir; des sauts d’électricité, des bruits inexplicables. Mais elles étaient moins nombreuses qu’avant, et quand je chuchotais des mots tendres en caressant les murs, elles mouraient d’elles-mêmes.

Si la maison n’avait pas été si entièrement blanche, si la lumière naturelle avait pu la pénétrer, je l’aurais presque trouvée accueillante tout à coup.

J ’ AVAIS DEUX ÊTRES de qui prendre soin, maintenant : la maison et le bébé. Pour la maison, j’accomplissais les rituels avec délicatesse, je lavais soigneusement les pièces avec des produits doux et naturels, je faisais attention de ne rien grafigner ou cogner, bref, de ne rien blesser. Pour ma fille, je lisais tout ce que je trouvais sur le développement optimal d’un enfant, j’appliquais les conseils à la lettre, j’accomplissais les gestes prescrits, l’entourant avec une douceur éperdue que je ne croyais pas posséder avant. Pour les deux, je chuchotais et chantonnais des mots tendres; pour les deux, je projetais tout l’amour dont j’étais capable.

Ça fonctionnait. Pour la maison et pour le bébé.

Mais il ne restait plus grand-chose pour Phil.

ÇA S ' EST FAIT si graduellement, je ne m'en suis rendu compte que quand la situation était déjà catastrophique : Phil et moi nous étions radicalement éloignés l'un de l'autre et je n'arrivais pas à colmater l'abysse qui s'élargissait entre nous.

Le problème principal était que nous nous étions fait dire toute notre vie qu'une grossesse rapprochait un couple, que faire un enfant solidifiait une famille, soudait deux adultes ensemble dans l'expression « parents », mais notre expérience était tout autre. L'éloignement venait surtout de moi et je le savais. Phil faisait des efforts, mais plus il essayait, plus j'arrivais à mesurer la distance vertigineuse qui séparait nos expériences. Je ne pouvais pas expliquer ce qui s'était passé à l'intérieur de mon corps et de ma tête pendant la grossesse : il n'y avait pas de mot pour cette transformation brutale, cette expérience ultime du beau et du cruel qui sous-tend toute vie. Pas de mot non plus pour décrire la transition étrange et aliénante du bébé poussant en moi, tassant mes organes, mettant en danger ma vie, puis du bébé hors de moi, tirant mon lait et mon énergie. J'étais incapable de me sentir *avec Phil* dans cette expérience quand il pouvait au final en éprouver si peu, quand j'étais seule à vivre autant de choses indescriptibles et terribles pour que nous puissions ajouter « parents » à nos identités.

La maison et le bébé prenaient déjà tout le care que j'étais capable de donner : il ne m'en restait plus pour Phil. Même après avoir identifié le problème, même une fois que j'ai su qu'il fallait agir pour que notre relation survive, je me suis rendu compte que j'étais incapable de manifester concrètement l'amour et la tendresse que je lui donnais auparavant, quand nous étions juste tous les deux.

Nos conversations habituelles sur tout – nos expériences au travail, des articles que nous avions lus, les livres que nous dévorions, ce que nous pensions de l'actualité – s'étaient transformées en quelques phrases nécessaires au maintien de notre routine. Nos mots et gestes tendres incalculables du passé étaient réduits à des « je t'aime » et à des bisous machinaux avant les départs pour le travail et le sommeil. Nos soirées passées collés à regarder des séries ou des films, nos sorties romantiques, toutes nos activités de couple étaient impossibles maintenant qu'il fallait que l'un de nous soit avec le bébé pour que l'autre puisse vaquer à ses occupations

obligatoires : les courses ou le travail ou l'hygiène ou le ménage ou la cuisine ou une sieste primordiale.

Je voyais notre relation se dégrader, mais, malgré tous mes efforts, je ne voyais pas comment je pouvais améliorer la situation. Je ne voyais pas comment je pouvais faire pousser en moi plus d'amour qu'il n'en fallait déjà pour tenir en vie le bébé et en paix la maison.

J'ai remis tout ça à plus tard, à quand Coraline pourrait s'occuper un peu plus longtemps seule, à quand la maison serait confiante dans le calme et la tendresse que je lui manifestais; à quand les deux ne nécessiteraient plus autant de soin. Assurément, ça arriverait bientôt.

SUR INSTAGRAM

L A PHOTO : Une jeune femme et un jeune homme enlacés devant un miroir. La jeune femme tient dans ses bras un bébé qui s'esclaffe. Les parents sourient de manière peu naturelle en regardant directement leur reflet.

LA LÉGENDE : Après plus de cinq ans d'amour et un bébé, nous nous aimons plus que jamais ! Merci la vie d'avoir placé sur mon chemin cet homme merveilleux ♥

Aimé par **steph.lepage et d ' autres personnes.**

juliette_chartier : Vous êtes tellement beaux ♥
cathrose23 : Plus beau couple de la Rive-Sud !
sam-miel : ♥
steph.lepage : Wow les top-modèles !
…

CORALINE AVAIT GRANDI, elle avait commencé à dormir quatre ou cinq heures d'affilée, ce qui me permettait d'enfin vivre avec assez d'heures de sommeil dans le corps pour ne pas me sentir constamment au bord de la crise de nerfs. La maison aussi s'était adoucie et, un matin, en regardant par la fenêtre, j'ai vu des bourgeons dans les arbres et j'ai réalisé : le printemps était arrivé.

Ça m'a frappée de plein fouet. De l'intérieur de la maison éclairée artificiellement, d'une lumière dure et constante à en pleurer, il était impossible de suivre la progression du soleil selon les saisons, et je détestais trop le froid pour vouloir le braver avec mon bébé. Mais, après avoir constaté la présence des bourgeons, j'ai enfilé un manteau léger, habillé Coraline chaudement, ressorti sa poussette, et j'ai décidé d'aller me promener, un peu fébrile devant la nouveauté relative de cette activité.

L'air frais, le vent dans mes cheveux, le soleil sur ma peau, les couleurs de la nature brisant enfin la monotonie du blanc, ma petite babillant joyeusement dans la poussette : une joie s'étirait en moi, c'était comme si la dernière année avait été un long entracte, un black-out maladroit et trop long, et maintenant, je crevais enfin l'écran.

J ’ AI RENOUVELÉ L ’ EXPÉRIENCE de sortir de plus en plus souvent, quelques fois par semaine, puis une fois par jour, puis plusieurs, aussi souvent que la température le permettait. Visite aux deux seuls parcs du village, vagabondage dans les rues tranquilles, flânage dans les commerces; ces activités banales me remplissaient d’une vitalité que j’avais perdue sans m’en rendre compte.

Puis j’ai poussé plus loin : on savait déjà que Coraline dormait bien en voiture – on avait découvert ce truc en suivant les conseils de notre famille quand elle avait commencé à avoir des coliques – et il y avait la mienne qui poireautait dans la cour, une voiture de seconde main achetée quelques semaines plus tôt pour que je ne sois plus démunie dans ce village mal desservi par les transports en commun alors que Phil était parti travailler. Je l’avais seulement utilisée pour parcourir les quelques kilomètres me séparant de l’épicerie et de la pharmacie, mais le temps était venu de l’étrenner pour de vrai.

J’ai contacté les amis que je n’avais pas vus depuis des mois, leur ai fait savoir que j’étais prête à les visiter. Les invitations se sont mises à pleuvoir. J’ai commencé à quitter la maison des journées complètes pour voir des gens à Montréal ou dans ses alentours. Ils me régalaient d’anecdotes de vies différentes de la mienne dans lesquelles je pouvais plonger, ça me permettait de changer d’air en m’en donnant une bouffée fraîche qui gonflait mes poumons à la limite de l’euphorie. Ils s’extasiaient devant Coraline, la prenaient pour que je retrouve le poids de mon corps seul. J’habitais à nouveau tranquillement les autres rôles de ma vie, j’étais enfin autre chose qu’une mère dans les yeux des gens en face de moi.

C ’ ÉTAIT UNE PÉRIODE presque idyllique, quelques semaines volées à l’obscurité des derniers mois, mais je ne m’étendrai pas plus dessus : si je suis ici, et si vous êtes ici, c’est que nous savons tous que ça n’a pas duré. Nous savons tous que ce n’était pas la renaissance que j’espérais. Seulement un intermède fugace.

Si j ' y pense bien, ça a seulement pris quelques jours pour que la maison me fasse savoir son déplaisir, mais j'étais si heureuse, et l'escalade de mécontentement était si graduelle, ça m'a pris deux bonnes semaines avant de comprendre ce qui se passait.

Quand je rentrais d'une sortie ayant duré plus de deux heures, la maison me le faisait payer : elle tempêtait, redoublait d'ardeur dans ses cognements, claquait les portes sur mon nez quand je venais pour entrer dans une pièce, les verrouillait pendant d'interminables minutes pour que je ne puisse pas faire ce que je planifiais (m'obligeant du même coup à être constamment dans la même pièce que ma fille, même pendant qu'elle dormait ou quand je voulais prendre dix secondes pour faire pipi, par crainte que la maison nous sépare de force trop longtemps), ouvrait les robinets à la puissance maximale pour m'obliger à courir les fermer, éteignait l'électricité en plein milieu de la cuisson d'un repas pour ruiner mes recettes – c'était invivable. Comme toujours, la maison se calmait avant le retour de Phil du travail, se contentant de phénomènes subtils qui pouvaient être expliqués par des arguments logiques – mauvais filage, charpente craquante, robinets lousses – et je savais donc que je profiterais d'une trêve en soirée. Mais l'angoisse qui me prenait auparavant à la gorge et qui s'était atténuée dans les dernières semaines est revenue au galop, main dans la main avec la colère. Je pouvais peut-être supporter cette situation, je l'avais déjà fait avant, après tout, mais cette fois-ci… Je ne *voulais* plus.

JE DOIS TOUT décrire rapidement, dans cet environnement contrôlé et aseptisé, et c'est complètement inadéquat : il est impossible, dans un tel contexte, que vous ressentiez les mêmes émotions que moi ou même simplement que vous compreniez que j'aie pu les ressentir. Et ce sera pire pour les gens qui liront mon témoignage par la suite, ceux qui décideront peut-être pourtant de mon sort : les pages blanches, la typographie régulière et rassurante, la possibilité de se sortir de ce que je raconte, en levant simplement la tête… Non, évidemment que vous ne pouvez pas comprendre ce que j'ai vécu.

Quand je dis « il y avait des bruits étranges, surtout la nuit, l'électricité coupait, les robinets s'ouvraient tout seuls, les portes claquaient », etc., c'est facile pour vous de rouler des yeux en vous disant que ce n'est pas si effrayant que ça. Pour deux raisons : d'abord parce que vous n'êtes pas enfermés dans cette maison avec ces phénomènes, et ensuite parce que, puisque je suis là devant vous, c'est que les choses n'ont pas progressé de façon si terrible. Entendre mon témoignage et vivre les événements que je vous raconte, c'est deux mondes complètement différents. Mais c'est important que vous me compreniez : si mes actes doivent être jugés, il faut que vous preniez le temps de vivre une fraction de ce que j'ai vécu. Alors je vais prendre un moment pour essayer de développer une scène, juste une, et vous demander de vraiment essayer de vous placer dedans, non pas au-dessus comme spectateur, mais au milieu, comme protagoniste.

Cela fait déjà des mois que vous ne dormez jamais plus de quatre heures de suite, et jamais plus de six dans une nuit complète. Vous êtes complètement seul.e avec votre bébé dans une maison isolée à l'aspect absolument étrange. J'ai déjà fait une description des lieux, mais laissez-moi vous rappeler : les murs blancs, le plancher blanc, le plafond blanc, les lumières beaucoup trop fortes, les fenêtres crasseuses ne laissant pas passer le soleil, les multiples niveaux où pourraient facilement se cacher des personnes et créatures malveillantes à votre insu, la cour arrière avec la forêt dense à quelques mètres et un pendu quelque part à l'intérieur. La personne que vous connaissez qui est la plus proche de vous se trouve à des dizaines de kilomètres de l'endroit où vous vivez, et le village n'a pas son propre poste de police; vous ne savez pas en combien de temps les secours arriveraient si vous les appeliez, mais vous savez

que ça laisserait en masse de temps pour qu'une tragédie se produise plusieurs fois.

Depuis des mois, vous observez des phénomènes étranges et inexplicables, de plus en plus flagrants et fréquents. Ça, combiné au manque de sommeil et à votre rôle de nouveau parent, vous entraîne à être toujours sur le qui-vive, toujours prêt.e à sursauter, à crier, à vous enfuir, à vous battre pour votre vie.

Vous êtes dans la chambre de votre bébé, en train de la faire boire en vous berçant. Vous entendez depuis une dizaine de minutes des craquements et des bruits d'impact provenant du rez-de-chaussée, et vous essayez de vous convaincre que ce n'est que le tempérament habituel de la maison qui les provoque, mais vous ne pouvez pas vous empêcher de penser à quel point il serait facile, pour quelqu'un qui le voudrait vraiment, de crocheter la serrure de la porte d'entrée ou de faire glisser une des fenêtres à guillotine pour pénétrer à l'intérieur de la maison. La chaise où vous êtes assis.e fait face au corridor et vous le fixez sans relâche, le cœur battant, prêt.e à tout moment à entendre des bruits de pas dans l'escalier et à vous lever d'un bond pour fermer la porte et appeler les secours.

Mais, finalement, ce n'est pas des escaliers que vient le phénomène terrifiant. Non, c'est plutôt la porte qui se met à tanguer, d'abord lentement, et ça pourrait juste être un courant d'air, c'est ce que vous vous dites de toutes vos forces, vous vous appliquez vraiment à vous faire croire ça. Mais alors la poignée de la porte se met à tourner, juste un peu au début, puis de plus en plus violemment, jusqu'à être secouée en tous sens par une force invisible. Et, alors que vous fixez la porte, l'horreur vous clouant sur place et vidant votre gorge de son cri, VLAN ! Elle se ferme d'un coup. Le bébé cesse de boire et se met à pleurer, et vous aussi, vous vous mettez à pleurer, de peur et de fatigue. Qu'est-ce qui vient de se passer et qu'est-ce qui va se passer maintenant, qu'est-ce qui a bien pu claquer la porte comme ça, et surtout, surtout, qu'est-ce qui peut bien se cacher derrière?

Votre partenaire ne doit pas rentrer à la maison avant quatre heures; c'est impossible que vous restiez tout ce temps dans cette pièce. Impossible aussi d'appeler la police pour une simple porte qui claque, on vous enfermerait. Il n'y a qu'une seule solution, même si c'est celle qui fait hurler d'outrage les spectateurs d'un film

d'horreur : quand on est soi-même dans une scène d'horreur potentielle, on se rend compte qu'en fait, la seule chose à faire, c'est précisément ça. Aller voir de quoi il en retourne.

Vous déposez le bébé toujours hurlant dans son berceau. Ça décuple ses cris, mais pas question de l'avoir dans vos bras alors que vous affronterez ce qu'il y a derrière le panneau de bois. Vous vous approchez lentement, ça prend une éternité, vous tendez le bras vers la poignée, faites contact – rien ne se passe, aucun mouvement suspect, aucune créature ne surgit à travers la porte. Vous prenez quelques respirations pour vous donner du courage, mais, à la place, votre esprit se remplit de toutes les représentations de fantômes et de créatures maléfiques que vous avez vues dans votre vie – *The Haunting of Hill House* , *Crimson Peak* , *Insidious* , *Paranormal Activity* , etc. – et vous vous demandez avec de plus en plus d'horreur laquelle vous surprendra de l'autre côté de la porte, ou bien si ce sera quelque chose de complètement nouveau que votre esprit ne peut même pas imaginer – et est-ce que ça vous tuera, est-ce que ça vous attaquera, ou est-ce que ça se contentera de vous terrifier avant de partir? – et vous vous rendez compte que plus vous attendez, pire c'est, alors vous vous résolvez, vous tournez la poignée d'un coup et ouvrez la porte à la volée et…

IL N ' Y A rien derrière la porte. Ni au rez-de-chaussée. Il n'y a jamais rien eu, toutes les fois où j'avais si peur d'aller voir. Il n'y a jamais eu aucune menace tangible à découvrir.

Mais, à chaque fois, il y avait le *potentiel* de la menace. À chaque fois, je ne savais pas qu'il n'y aurait rien, je ne savais pas que je survivrais pour raconter l'absence de dénouement violent. D'où, à chaque fois, l'effroi constant et délirant dans mon corps et dans ma tête.

J ' AI ESSAYÉ D ' ÊTRE cajolante, conciliante, de faire comprendre à la maison que je ne pouvais pas toujours rester avec elle, mais, après quelques semaines de comportements de plus en plus inacceptables, elle m'a joué un dernier tour qui m'a décidément fait revoir mes bonnes dispositions, qui nous a ramenées dans des postures ennemies. Mes espoirs de réconciliation se sont éteints pour de bon.

J'avais bu trois cafés, cette matinée-là, simplement pour être assez éveillée pour jouer mon rôle de mère de façon adéquate, et une envie urgente d'uriner m'avait prise alors que Coraline mangeait tranquillement son déjeuner. On faisait le DME, qui était censé être LA bonne technique pour faire manger un bébé, et c'était Coraline qui portait elle-même jusqu'à sa bouche les aliments qu'elle saisissait de ses petits doigts gourds. C'était une activité qu'elle accomplissait avec une concentration et une délicatesse adorables, mais ça lui prenait un temps fou. Je ne voulais pas l'interrompre en plein repas alors qu'elle n'avait pas terminé, sachant que ça déclencherait une crise monumentale, et je ne voulais pas non plus la laisser seule dans sa chaise haute, même trente secondes, pour aller aux toilettes; une de mes connaissances avait laissé sa fille sans surveillance dans sa chaise à peine un instant, le temps d'aller chercher une débarbouillette propre, et l'enfant en avait profité pour donner un coup de pied sur la table avec assez de force pour faire tomber chaise et bébé à la renverse. Sa fille avait eu une fracture du crâne – je ne pouvais juste pas prendre ce risque, aussi minime soit-il, surtout pas avec le caractère de la maison.

Après une trentaine de minutes à me tortiller, Coraline a finalement cessé de s'intéresser à sa nourriture; je l'ai nettoyée, sortie de sa chaise, et je me suis dirigée vers les toilettes, mon envie devenant encore plus pressante maintenant que la délivrance approchait. Mais, juste avant d'atteindre la salle de bains, la porte de celle-ci s'est refermée d'un coup sec – j'ai dû faire un bond en arrière pour ne pas me faire heurter par le revêtement de bois.

— Oh, come on !

J'ai attrapé la poignée et poussé de toutes mes forces, mais il n'y avait rien à faire : la porte était comme scellée.

— Fuck you, sérieux, tabarnac, fuck you !

Je suis montée à l'étage à toute vitesse, mais le même phénomène s'est produit alors que je m'approchais de la salle de bains.

Je vous épargne les dix minutes qui ont suivi – les portes qui restaient scellées, mon envie qui devenait de plus en plus urgente, mes insultes à la maison de plus en plus vulgaires. Finalement, je lui ai hurlé un dernier « FUCK YOU » retentissant avant de sortir dans la cour arrière, assez furieuse et désespérée pour envisager une solution qui m'aurait mortifiée dans mon état normal.

Je me suis dirigée d'un pas vif vers l'orée de la forêt, bébé dans les bras, et je l'ai dépassée, déterminée. Je me suis enfoncée parmi les arbres jusqu'à être hors de vue des voisins et jusqu'à trouver un arbre fort, avec une branche juste assez haute et d'apparence juste assez solide pour soutenir un corps – évidemment, aucun cadavre ni aucune corde ne s'y balançaient, je n'avais aucune preuve que j'étais à l'endroit de l'origine du fantôme qui me menait la vie si dure, mais ça aurait très bien pu être exactement là et ça me suffisait.

J'ai déposé Coraline dans l'herbe, à quelques pas de moi, et je me suis tournée dans tous les sens pour m'assurer qu'il n'y avait aucun témoin, mais non, nous étions seules dans la végétation profonde et sombre; j'ai baissé mon pantalon et ma culotte, je me suis accroupie et j'ai pissé là, au pied de cet arbre où s'était peut-être un jour balancé un pendu.

IL FAUT NOTER qu'avec ses stratégies la maison se nuisait à elle-même. Elle était comme n'importe quel partenaire abusif qui, désespéré de voir sa compagne le quitter, l'insulte et l'agresse, provoquant un éloignement encore plus irrévocable.

Plus la maison était tapageuse, violente, plus je trouvais des prétextes pour la quitter, pour sortir des journées durant. Au début de cet été-là, je passais à peine quelques heures de plus que Phil à l'intérieur de ses murs, seulement pour le nécessaire (la préparation des repas, les siestes de Coraline). C'est sûr que c'était beaucoup de gestion, être en cavale comme ça avec un bébé d'un peu moins d'un an, mais ça en valait la peine. Les gens que je visitais me comprenaient de toujours être sortie : je n'avais qu'à expliquer que l'atmosphère de la maison me déprimait, et tous ceux qui l'avaient vue hochaient la tête d'un air entendu.

IL Y AVAIT quelques rituels de purification que je pouvais faire au grand jour, sans craindre d'être surprise par Phil, puisqu'ils ne semblaient pas trop inusités : brûler de l'encens ou de la sauge blanche dans des points précis de la maison, faire jouer de la musique classique, me promener de pièce en pièce en marmonnant des incantations quand Phil était sur un autre étage, frotter fenêtres et portes avec du vinaigre et de la cannelle, placer des bols de gros sel un peu partout dans la maison. Certaines choses lui faisaient lever les sourcils, bien sûr, mais je lui disais que c'était soit une nouvelle tendance en décoration (le sel), soit pour que la maison sente bon (l'encens, la sauge et la cannelle), soit parce que c'était censé calmer les émotions et développer l'esprit du bébé (la musique classique), et ça passait.

D'autres rituels, par contre, étaient trop étranges pour que je les accomplisse devant Phil. C'était le cas de celui de cette journée-là, où j'essayais un énième sort de bannissement déniché par Chantal, profitant du fait que Phil était au travail.

J'étais à l'étage, dans notre chambre, où j'entendais le plus de bruits la nuit et où nous étions donc sûres que la présence de son fils était régulière et forte. J'avais déposé mon téléphone à côté de moi sur le plancher où j'étais agenouillée, accoté contre un livre et ouvert sur un Facetime avec Chantal pour qu'elle puisse me guider dans les étapes du sort. Elle refusait toujours d'entrer dans la maison.

J'avais d'abord récolté des herbes au pied de plusieurs arbres de la forêt, en guise de vestige de l'endroit où la mort avait sans doute eu lieu (ce qui ne s'était pas fait sans plusieurs frissons); Chantal était venue me porter un morceau d'un vêtement ayant appartenu au défunt (blanc, sans grande surprise) et quelques herbes séchées censées avoir la puissance nécessaire pour faire traverser les spectres coincés dans notre réalité vers celle à laquelle ils appartenaient désormais. J'avais fait brûler le tout dans un bol cérémonial, aussi apporté par Chantal, et je regardais la fumée s'élever avec un mélange d'appréhension, d'espoir et de scepticisme.

— OK, Chantal m'a dit, il y a assez de fumée, tu peux commencer à lire le texte.

J'ai hoché la tête et fait couler mes yeux vers le papier qui reposait

par terre et où étaient transcrites les quelques lignes en latin de l'incantation. Je n'avais aucune idée de ce qu'elles voulaient dire, mais Chantal m'avait assuré qu'elles réclamaient le départ des esprits envahissants. Je me suis mise à les prononcer aussi bien que je le pouvais, faisant de mon mieux pour ne pas trébucher sur les syllabes non familières, alors que Chantal comptait sur ses doigts les répétitions : il en fallait sept, sans interruption, pour que le sort soit complété.

Je surveillais ses doigts du coin de l'œil, les formules en latin s'inscrivant dans mon cerveau et devenant plus faciles à psalmodier, quand soudain j'ai vu son expression se tordre, passant de la concentration à la frayeur. Ma voix a coupé net. J'ai senti mon visage se déformer d'effroi à son tour; qu'est-ce qu'elle avait vu derrière moi que je ne voyais pas encore, qui allait me saisir à n'importe quel…

— Jess ? Qu'est-ce que tu fais?!

Le soulagement a envahi mon corps si vite que j'ai failli défaillir (c'était juste Phil, ses cours avaient dû être annulés pour une raison que j'ignorais), avant de se transformer en désarroi (c'était *Phil*). Je me suis tournée pour voir son expression : à mi-chemin entre l'incompréhension, le dégoût et l'énervement. J'ai regardé devant moi : le petit feu dans le bol cérémonial, que je me suis empressée d'éteindre en y jetant l'eau que j'avais apportée pour ça, les cristaux que Chantal m'avait dit de disposer autour de moi, et mon écran de téléphone me signifiant qu'elle avait raccroché.

Je me suis levée en vitesse pour faire face à mon amoureux. Mon cerveau tournait à une rapidité étourdissante, essayant de trouver une excuse adéquate pour camoufler ce que j'étais en train de faire – mais est-ce qu'une telle excuse existait vraiment?

— Jess ? À qui tu parlais? Pourquoi t'as fait un fucking feu dans notre chambre? Pis qu'est-ce que tu disais, c'était même pas en français?
— Je… j'étais en train de…

Une demi-vérité était la seule option que je voyais.

— Phil, tu sais que je me sens pas bien dans la maison… Pis, ben, j'en ai parlé à des amis, pis y en a une, euh, t'sais, Juliette? Ouin, Juliette, elle m'a parlé de mauvaises énergies pis toute, pis elle m'a

dit que je pourrais faire un rituel de purification, que ça pourrait aider…

— Quoi?!

J'ai secoué la tête.

— Je sais que c'est weird, OK, mais je me disais, ça peut pas faire de mal…

— Jess, osti, un rituel de purification… Es-tu vraiment en train de me dire que tu crois à ces affaires-là?

Je me suis recroquevillée sous les paroles de Phil. Je savais qu'il trouverait ça bizarre, mais l'agressivité dans sa voix, son exaspération…

— Hey, je faisais rien de mal, là, j'ai dit pour me défendre, la voix un peu cassée.

— Mais non, mais Jess…

Phil s'est interrompu, a fermé les yeux un instant, respiré un grand coup.

— S'cuse-moi, il a repris d'une voix plus mesurée. Je me suis emporté. C'est juste que ça te ressemble tellement pas, ce genre d'affaires-là… Déjà la sauge pis toute, je trouvais ça weird, mais là, ça… Je sais que tu l'aimes pas, la maison, mais crisse, moi aussi j'habite dedans, pis je vis bien avec ça. Tu pourrais pas prendre sur toi, un peu?

Qu'est-ce qu'il y avait à répondre à ça? Phil ne percevait rien des anomalies et excentricités de la maison, et il n'était clairement pas en état que je lui fasse part maintenant de ce que j'avais observé et ressenti. Il était complètement fermé et je ne voulais pas qu'il se braque encore plus.

De toute façon, me voyant silencieuse, il est parti de lui-même, me laissant seule avec l'odeur de fumée qui me prenait à la gorge et me piquait les yeux.

MES SENTIMENTS ENVERS l'homme qui hantait la maison avaient changé; sous la pression de la frustration, ils étaient passés de la compassion à la colère. Je ne pouvais pas croire que, alors même que j'avais tout fait pour ne pas me retrouver dans cette situation à l'intérieur d'un couple, pour ne pas fréquenter un homme qui me ferait vivre ça, je me surprenais à jouer le rôle d'une femme qui doit sacrifier son énergie et son bonheur pour sauver un homme adulte qui refuse de gérer lui-même ses problèmes. Je ne pouvais pas croire que j'étais cette femme au foyer prisonnière des colères et de l'apitoiement d'un homme qui se complaisait dans sa misère et la faisait subir aux autres. Un artiste, en plus ! Il y en avait combien, dans la Grande Littérature, des auteurs célèbres qui ne l'avaient été que parce que les femmes de leur vie avaient accepté de subir ce sort? Combien de fois j'avais roulé des yeux en classe en entendant ces histoires, devant ces hommes-enfants égoïstes et destructeurs en premier lieu, bien sûr, mais aussi, et un peu honteusement, devant ces femmes qui se laissaient piéger dans une telle relation? Combien de fois je m'étais dit que moi, on ne m'y prendrait pas?

Et voilà où j'en étais moi-même, au bout de mes forces, sans savoir comment me sortir de cette situation. Vidée par cet homme qui faisait rager son malheur par-delà sa mort.

SUR INSTAGRAM

LA PHOTO : Une jeune femme aux cheveux châtains sourit à pleines dents devant la caméra. Son œil gauche est légèrement plus plissé que son œil droit. Elle porte une robe mauve à manches courtes avec un imprimé fleuri délicat. Elle est assise et tient sur ses genoux une bambine habillée d'une robe qui matche avec la sienne. Le bébé sourit à la caméra, montrant les minuscules dents qui commencent à pousser sur ses gencives du bas.

LA LÉGENDE : Bonne fête des mères à toutes les mamans ! Quel rôle magnifique et renversant nous avons la chance de jouer dans la vie de nos enfants. Je n'échangerais ma place pour rien au monde !

Aimé par **math_levac1 et d ' autres personnes**

karkarine : Bonne fête des mères !
cathrose23 : Bonne Fête des mères !
mmesandrouche : bonne fête des mères !
math_levac1 : Bonne fête des Mères !
…

JE LE SENTAIS venir depuis longtemps, ce moment. Il bloquait ma gorge, m'enfermait dans un silence apeuré qui inquiétait et frustrait Phil, me gardait éveillée la nuit alors que je me demandais comment il se déploierait, comment nous arriverions à y survivre, si nous y arrivions… Oui, je le sentais venir depuis longtemps. L'incident de trop.

C'est arrivé une nuit. À un moment, donc, où Phil était présent. J'imagine que la maison n'avait plus vraiment le choix – j'étais si rarement entre ses murs sans lui.

Ce sont d'abord les pleurs de Coraline qui nous ont réveillés – moi en premier, bien sûr, comme d'habitude. Alors que Phil en était seulement à remuer en marmonnant, j'avais déjà mon cellulaire entre les mains, ouvert sur l'image que captait la caméra dans le berceau de la petite. Je pensais la trouver simplement contrariée, mais, quand l'image s'est affichée, j'ai cligné des yeux à plusieurs reprises, de plus en plus affolée, sentant confusément la glace de l'horreur se répandre en moi alors que mon cerveau devait traduire en mots les informations visuelles qu'on lui envoyait. J'ai ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti.

Quelque chose tirait Coraline dans son berceau. Quelque chose d'invisible.

Elle avait les bras relevés, droits comme si quelqu'un les tenait, et tout le reste de son petit corps se tortillait alors qu'elle était traînée vers la tête de sa bassinette, puis *vers le haut* , en position assise, puis debout. Horrifiée, tentant de trouver ma voix, j'ai vu mon bébé se faire hisser contre le mur extérieur de sa bassinette, jusqu'à ce que sa tête le dépasse, puis ses épaules, puis sa taille…

— Oh mon Dieu ! j'ai crié, effarée, avant de rejeter les couvertures et de me lever d'un bond, retrouvant enfin le contrôle de mon corps.

Phil s'est réveillé brusquement, emporté par ma panique, et a bondi pour me rejoindre. Il m'a attrapée par le bras, affolé, alors que j'allais ouvrir la porte de notre chambre :

— Qu'est-ce qui se passe? Jess ?!

Je lui ai montré l'écran de mon téléphone sur lequel j'ai alors aperçu, en même temps que Phil, le corps de notre Coraline, maintenant suspendu à l'horizontale au-dessus du sol, les pieds encore sur le bord de sa bassinette.

Flottant. Immobile.

— Oh non, j'ai soufflé, oh non, oh non, s'il te plaît, s'il te plaît…

Ça a duré peut-être trois secondes. Une éternité où Phil et moi étions figés, stupides de stupéfaction. Puis, alors même que l'image sur mon téléphone ne changeait pas, nous avons entendu un énorme BOUM provenant de la chambre de la petite.

Ont suivi les pleurs hystériques de Coraline, sa voix beaucoup plus désespérée que nous ne l'avions jamais entendue jusqu'à maintenant. Ça nous a sortis de notre torpeur et nous nous sommes précipités vers sa chambre. Phil a atteint la porte en premier, a tourné la poignée, poussé le panneau – mais rien ne s'est passé. La porte ne bougeait pas. Mon cœur a arrêté de battre avant de reprendre à un rythme infernal.

La maison. La maison s'en prenait à mon bébé.

Phil s'est mis à sacrer – *« voyons, tabarnac ! c 'est quoi ça? »* – et à donner des coups d'épaule dans la porte, mais elle ne bougeait pas d'un centimètre. De l'autre côté du panneau, on entendait les pleurs paniqués de notre fille. J'ai essayé de lui crier des mots rassurants à travers ma panique – *« tout va bien, mon amour, on est là, on va être avec toi dans une minute ».* Je me disais : au moins elle pleure encore, si elle peut pleurer elle n'est pas si mal en point. Pour la première fois, je suppliais pour qu'elle n'arrête pas de pleurer.

Phil a pris une pause, désespéré – « *voyons, esti, je comprends pas, je comprends pas ce qui se passe »* – et je l'ai remplacé, me suis jetée de toutes mes forces contre le panneau de bois. Encore et encore. Sans succès. J'ai vaguement entendu Phil retourner à la chambre alors que j'invectivais la maison – « *come on, c 'est pas juste, come on, tu peux pas faire ça, c 'est juste un bébé, arrête, arrête, s 'il te plaît »* –, puis Phil est revenu, m'a poussée hors du chemin, a consulté l'écran de son téléphone ouvert sur un wikiHow (« How to kick in a door »), puis il a pris une grande inspiration et il a donné un coup à un endroit qui me semblait précis, puis deux, puis trois – la porte s'est ouverte à la volée, enfin.

Nous nous sommes précipités dans la chambre. Coraline reposait sur le sol, étendue sur le côté, pleurant toutes les larmes de son corps. Phil a allumé la lumière alors que je la prenais dans mes bras, l'auscultant, craignant le pire – mais non, elle s'était cognée en tombant de la bassinette, mais je ne voyais de sang nulle part. Graduellement, cajolée par nous deux, notre fille s'est calmée.

J'ai refusé de la recoucher dans son berceau, préférant la garder dans notre lit, terrifiée à l'idée de ce que la maison pourrait lui faire si on la laissait seule avec elle de nouveau. Phil n'a pas protesté – lui aussi avait eu peur.

Alors que Phil tenait Coraline et que j'essayais de lui délimiter un espace dans notre lit en l'entourant de coussins, j'ai dit :

— Là, on peut plus continuer comme ça. C'est rendu dangereux. Faut déménager.
— Hein? De quoi tu parles?

Je me suis tournée vers Phil, abasourdie.

— De quoi je parle? Tu me niaises, là? T'as pas vu ce qui vient de se passer? La maison aurait pu tuer notre bébé !
— Quoi? Jess, de quoi tu parles, la maison…? La maison a rien fait, le panneau de la porte était coincé ! Et Coraline a réussi à se hisser en dehors de son berceau, c'est tout !
— Phil, tu me niaises, là ! Comment Coraline aurait été capable de se jeter en bas de son berceau à son âge? Et tu l'as vu comme moi, le moment où elle lévitait, non?

Phil m'a regardée, bouche bée.

— Attends, Jess, tu penses vraiment que ce qu'on voyait, c'était Coraline qui *lévitait* ?

Je suis restée silencieuse.

— Jess, osti, c'était juste l'image qui était boguée, voyons. Ça se peut pas, léviter, crisse, Jess, tu le sais, non, tu…

Il a pris une pause, une grande inspiration.

— Jess, est-ce que t'es vraiment en train de me dire que tu penses que tout ce qui vient de se passer, c'est à cause de la maison?

Je n'ai pas pu me retenir; je savais que ça avait l'air fou, mais il

fallait que je lui en parle, ça ne pouvait plus rester mon secret à moi seule.

— Oui ! Ben oui, Phil ! Crisse, t'as pas vu tous les phénomènes bizarres qui se passent depuis qu'on a emménagé ici? Les bruits, pis les robinets qui partent n'importe quand, pis les portes qui se ferment toutes seules et restent coincées…

— De quoi, les robinets? Pis c'est moi qui ai fermé la porte ce soir.

— Je parle pas juste de ce soir ! Tu le sais pas parce que t'es jamais là, mais quand je suis seule avec Coraline dans la maison, elle fait plein de choses…

— Attends. Jess, tu penses-tu vraiment que… Qu'est-ce que t'es en train de me dire là, exactement ? Tu penses-tu… Tu penses-tu vraiment que la maison est hantée?

— Oui !

Phil m'a regardée un instant, silencieux. Je haletais sous le coup de l'émotion, j'avais l'impression que je venais de courir un kilomètre plutôt que d'avoir une simple conversation, mais je soutenais son regard. J'espérais de toutes mes forces qu'il verrait la solidité dans mes yeux, qu'il comprendrait que je disais vrai. Qu'il me ferait confiance à moi plutôt qu'à ce qu'il croyait être des certitudes.

Nous sommes restés dans cette position un long moment. Puis il m'a tendu Coraline et je l'ai prise, un peu surprise de son mouvement.

— Je peux vraiment, vraiment, mais vraiment pas dealer avec ça cette nuit. Je m'en vais dormir sur le divan dans le salon. On s'en reparle demain matin.

Et il est sorti de la chambre.

Rien de définitif n'avait vraiment été dit, mais je sentais mon cœur sombrer lentement dans ma poitrine : Phil ne me croyait pas.

LE LENDEMAIN MATIN, quand je suis descendue avec Coraline pour déjeuner, Phil était encore en pyjama. Il nous attendait à la table de la cuisine.

— J'ai pris congé aujourd'hui. Il faut qu'on parle.

J'ai hoché la tête. Oui, il fallait vraiment qu'on parle.

Je me disais que j'allais tout mieux lui expliquer, prendre mon temps, rester calme. Qu'avec tout ce que je lui fournirais comme preuves, il n'aurait plus le choix de me croire. Je m'accrochais à cet espoir qu'après tout le temps passé ensemble, tout l'amour attisé et entretenu entre nous, Phil me connaissait assez pour savoir que je n'aurais jamais imaginé des choses aussi grotesques. Assez pour savoir que j'étais digne de confiance, même quand je disais des choses qui paraissaient impossibles.

Après avoir mangé et fait déjeuner Coraline, une fois qu'elle eut été nettoyée et mise sur son tapis d'éveil pour l'occuper et nous laisser avoir une conversation relativement ininterrompue, Phil a dit :

— Jessica, je sais que c'est pas facile pour toi depuis que t'es enceinte, surtout depuis qu'on a emménagé ici. Ça fait longtemps que je le vois, que tu vas pas bien, même si tu m'en parles pas. Je le vois, que t'es toujours anxieuse, confuse. C'est normal à un certain niveau, je veux dire, tu t'occupes du bébé et tout, tu manques de sommeil… En tout cas, c'est ça que je me disais, cette année. Mais j'aurais dû t'en parler, j'aurais dû intervenir. Faire quelque chose. C'est ma faute.

J'ai balayé ses paroles du revers de la main – je savais pas trop où il voulait en venir.

— Ben non, c'est pas de ta faute pantoute. J'aurais dû t'en parler, t'sais. Mais j'avais tellement peur que tu me prennes pour une folle, que tu me croies pas… Mais regarde, je vais tout t'expliquer, pis tu vas comprendre pourquoi je suis dans cet état-là. Tu vas comprendre qu'il faut déménager.

Phil m'a regardée d'un air infiniment triste.

— Jessica… Tu penses vraiment que tu peux mettre ton état sur le

dos de la maison?
— Mon état…? Ben oui, Phil, c'est sûr que ça me stresse, vivre dans une maison hantée !
— La maison est pas hantée, Jess.

Mon cœur a raté un battement avant de reprendre, trop vite. Je sentais mes espoirs fondre, mais je n'étais pas prête à abandonner la partie si vite. J'ai repris, d'une voix délibérément mesurée :

— Je sais que c'est difficile à croire, mais regarde, comment tu peux expliquer les coulisses brunes sur les murs de la cave que tu vois pas, les robinets qui faisaient déborder l'eau des éviers jusqu'à ce que t'arrives, les portes qui claquent et restent scellées…
— Jessica. Jess, arrête. Ces choses-là sont pas arrivées.

Je me suis tue, sonnée.

— Quoi?
— Ces choses-là sont pas arrivées. Y a juste toi qui les as vécues. Personne d'autre.
— Mais je…
— Jessica, essaie de réfléchir. Y a combien de chances que : un, les fantômes existent; que : deux, ils hantent cette maison; et que : trois, ils se manifestent juste quand tu es seule?

J'ai voulu dire « J'étais pas seule, j'étais avec Coraline », mais, bien sûr, c'était absurde : elle ne pouvait pas témoigner.

— Mais t'étais là, cette nuit !
— Cette nuit, Jess, c'était une bad luck, un bébé en avance sur son âge qui a fait une niaiserie, un bug technologique, et une porte coincée. C'est tout.

Je l'ai dévisagé, abasourdie.

— Tu peux pas vraiment croire que c'est juste ça?
— Oui, Jess. Pis je peux te garantir que la grande, très grande majorité des gens croiraient la même chose. Tu penses pas straight. Ça fait des mois que tu penses pas straight, que t'es de plus en plus anxieuse, agitée, pis là…

Phil restait calme devant moi. Campé sur ses positions qu'il croyait inattaquables. Je n'arrivais pas à l'imiter; malgré tous mes efforts, l'émotion enflait déjà dans ma voix et je savais que ça me faisait paraître encore moins rationnelle devant lui, mais je n'arrivais pas à

faire autrement. Je sentais mes derniers espoirs de pouvoir affronter la maison à deux me glisser entre les doigts; peut-être mes derniers espoirs de me sentir être *avec* Phil plutôt que partageant simplement la même vie domestique.

— Mais comment tu peux tout ignorer – fuck, regarde, les lumières encastrées; comment tu peux expliquer que t'aies jamais réussi à changer les ampoules? Et qu'il y en a jamais eu une qui ait brûlé?

— Jess, franchement. On a juste pas trouvé le bon moyen pour sortir les lumières; des encastrées, c'est plus compliqué que des ampoules normales, on a jamais dû changer ça avant. Pis ça fait un an qu'on a emménagé, c'est ben possible que les ampoules aient duré tout ce temps-là, voyons…

Il allait dire autre chose, mais Coraline s'est mise à pleurer – elle n'avait pas notre attention depuis dix minutes déjà, c'était beaucoup trop long pour elle. Phil s'est levé et est allé la prendre. Il lui a parlé d'une voix animée pendant que je restais sur ma chaise, assommée de déception.

Après un moment, il s'est tourné vers moi, le bébé dans les bras. Il avait un air résolu que je ne lui connaissais pas.

— Jessica, j'aimerais ça que tu ailles passer une évaluation psychologique. J'ai pris un rendez-vous pour toi au CLSC de Sorel. Mardi prochain à dix heures. Je vais prendre congé et y aller avec toi.

Il a hésité, puis a ajouté :

— Je sais que tu veux pas y aller. Je sais que tu penses que c'est toi qui as raison et moi qui suis borné. Mais je t'en supplie, Jessica, il faut que tu y ailles. Fais-le pour Coraline. Fais-le pour la sécurité de notre fille.

Je n'ai rien dit. J'avais déjà perdu.

La maison et l'homme qui la hantait étaient en train de gagner.

JE PENSE QU ' IL y aurait eu un moment dans notre relation où Phil m'aurait crue. Un moment où nous étions assez soudés pour qu'il me fasse aveuglément confiance dans n'importe quoi. Pire : avant le bébé, sans la fatigue, le stress et l'horaire ultrachargé, Phil aurait remarqué que quelque chose clochait avant et il m'en aurait parlé. Et je lui aurais tout déballé.

Nous nous étions tranquillement désintéressés l'un de l'autre durant la grossesse. Au lieu d'être un couple, nous étions redevenus deux individus à part entière. Qui ne se faisaient pas plus confiance l'un à l'autre qu'à n'importe qui.

Et la maison avait profité de cette brèche et l'avait agrandie en me rendant seule témoin de ses étrangetés et de sa violence. Elle s'était arrangée pour m'isoler, pour que Phil trouve plus facile de croire que j'étais folle plutôt que le fait que nous habitions une maison hantée, que ce genre de phénomène existait et qu'il nous arrivait, à *nous* .

Et puis depuis le début je vous raconte les effets que la maison avait sur moi, mais ça ne veut pas dire que Phil était totalement imperméable à tout ça : au contraire, lui aussi était transformé pour le pire par notre domicile, de façon peut-être moins flagrante que moi, mais tout de même… Bien que Phil ne se plaignait jamais ouvertement de l'apparence ou des étrangetés de la maison, je voyais que quelque chose l'irritait, le rendait plus impatient qu'avant. Je l'avais constaté de façon plus marquée dernièrement. Dans les derniers mois, je l'avais vu se raidir de plus en plus souvent, claquer les portes, sacrer à voix haute – des choses qu'il n'avait jamais faites avant.

C'est ironique, quand même : quand nous avions emménagé dedans, nous pensions que nous allions changer la maison. Mais c'était elle qui nous changeait, finalement.

C ’ EST VRAI QUE ma santé mentale n’était pas optimale. Je peux vous donner ça. C’est vrai que je faisais de l’anxiété, que je me sentais complètement perdue et épuisée dans cette expérience de la maternité. C’est vrai qu’il est difficile de dire à quel point la maison empirait tout ça et à quel point la maternité me terrassait en elle-même.

C’est facile pour vous de dire que j’aurais dû aller chercher de l’aide psychologique avant. Que ça aurait peut-être amélioré ma situation. Mais j’étais encore tellement lucide et fonctionnelle : je ne me sentais pas le droit d’aller chercher de l’aide quand ni ma médecin ni aucune infirmière ne semblait juger que je devais m’en faire proposer.

Si un seul des nombreux spécialistes de la santé que je devais voir pendant la grossesse et après la naissance de Coraline avait parlé le moindrement de détresse psychologique ou de toute forme d’aide disponible pour soigner l’anxiété, l’épuisement et le découragement qui m’abattaient depuis presque le tout début de cette expérience, j’aurais saisi la main tendue de toutes mes forces.

Mais personne ne l’a fait, jamais. Les quelques fois où j’ai avoué en arracher, de façon toujours euphémisée, voire même vaguement humoristique, on avait balayé tout ça du revers de la main, avec des « ah ben oui, c’est pas facile pour personne, hein, ça prend de l’adaptation » ! Et je me sentais trop épuisée et honteuse pour oser aborder le sujet de façon plus ferme, pour oser réclamer de l’aide plutôt que de demander timidement du bout des lèvres si elle existait.

Je ne peux pas croire que j’étais la seule femme à mal vivre sa première grossesse. À se sentir avalée par l’épuisement et l’angoisse. Mais il faut croire que oui, puisqu’on n’a jamais cru bon d’aborder le sujet avec moi. Il faut croire que j’étais la seule à le trouver particulièrement difficile, ce devenir-mère. Il faut croire que toutes les autres vivent ça dans l’allégresse et la sérénité, que de voir ainsi sa vie et son corps chamboulés du tout au tout ne cause de la détresse qu’à une poignée de gens.

Il faut croire que je suis particulièrement inadéquate. Sinon, il faudrait dire quoi, que c’est le système qui l’est, inadéquat? Vous

êtes des policiers : jamais vous ne pourriez adhérer à cet argument. Je ne perdrai pas mon temps à essayer de le démontrer.

Et de toute façon, je digresse. Oui, je vivais de l'anxiété et de l'épuisement, mais je restais parfaitement lucide et fonctionnelle, comme je l'ai déjà dit. Je sais que vous abordez ce sujet pour prouver que j'ai imaginé les phénomènes de la maison, mais j'étais loin d'avoir atteint un état mental assez précaire pour en arriver là.

IL FAUT QUE vous l'avouiez : c'est le ressort narratif le plus classique dans les livres et les films d'horreur, non, la protagoniste qui est la seule à vivre les phénomènes paranormaux? Les entités ou fantômes ou démons qui profitent justement de ce qu'il n'y a pas d'autres témoins pour qu'elle n'ait pas de support de son entourage, pour que tout le monde la croie folle, parce qu'elle seule voit la violence qu'elle vit? Vous ne pouvez pas me faire croire que vous ne savez pas exactement de quoi je parle. Des dizaines de titres vous viennent instantanément à l'esprit, j'en suis sûre, ou bien des images, des phrases, des impressions.

Et dans ces histoires-là, la personnage principale, elle n'a pas moins raison parce qu'elle est la seule à se croire, non? Elle n'est pas plus folle parce qu'elle est la seule à vivre ce qu'elle vit, n'est-ce pas? Et quand elle refuse de faire semblant que tout va bien, quand elle tente de vaincre ce qui la harcèle coûte que coûte, elle fait la bonne chose, non? Elle fait ce qu'une héroïne ferait?

Je suis comme tout le monde, vous comprenez : je me vois comme le personnage principal de mon histoire. Je devais passer à l'action, vaincre la maison une fois pour toutes.

JE VOULAIS LES sauver. Je voulais tous les sauver. Je vous le jure.

Je voulais le sauver, lui, cet homme pendu, cet esprit perdu dans la maison; je voulais sauver sa mère, qui attendait son repos pour respirer elle-même; je voulais sauver la maison, en réchauffer les murs, la remplir d'assez de lumière naturelle pour en faire un foyer chaleureux; je voulais sauver mon couple, retrouver la chaleur dans les yeux de Phil, tantôt braises réconfortantes tantôt feu de joie léchant mes côtes; et je voulais sauver mon bébé, passer à travers cette première année de noyade prolongée et en ressortir moi étincelante, elle souriante, babillant dans mes bras.

Mais pourquoi tous ces gens-là ne pouvaient-ils pas se sauver eux-mêmes? Pourquoi c'était moi qui avais les yeux ouverts la nuit, l'angoisse dans la gorge toujours, le dos douloureux d'être courbé sur l'ouvrage infini, les nerfs à vif de présenter patience et empathie à tout ce monde aux demandes impossibles?

C'est arrivé comme un déclic, un sursaut, un bourdonnement ambiant qui cesse subitement et nous permet enfin d'entendre la clarté du silence véritable : celle que je pouvais sauver, c'était moi.

JE ME DOUTE que vous avez déjà mon dossier en main à l'heure où l'on se parle, mais puisque vous me posez des questions niaiseuses depuis le début de notre rencontre, je vais vous donner l'information moi-même. L'évaluation psychologique que Phil avait bookée pour moi, je l'ai réussie haut la main. La psy qui m'a évaluée a diagnostiqué de l'anxiété et de l'épuisement, mais rien de grave. Elle a dit : « Chez une nouvelle mère, c'est normal. » Puis elle m'a donné rendez-vous pour une consultation avec un autre thérapeute et ç'a été tout.

Non, bien sûr, je ne lui ai pas parlé de la maison. Je n'ai rien dit de ce qui s'y passait. Je suis beaucoup trop lucide pour faire une chose aussi idiote. Mais si j'avais vraiment été folle – si je *suis* vraiment folle, vous ne pensez pas qu'elle aurait détecté quelque chose?

Dans la voiture, quand Phil a vu la recommandation de la psy, il n'a pas eu l'air vraiment soulagé. Il m'a dit :

— Oui, du repos, je suis d'accord : tu vas voir, je vais tout faire pour que tu puisses te reposer, ma chérie. Mes vacances arrivent dans quelques semaines, je vais pouvoir m'occuper de tout, ça va te donner un break. Et la thérapie, ça va sûrement aider aussi, hein? On va te remettre sur pied, tu vas voir.

Mais son ton était faussement enjoué. Son dos était raide, tendu.

C'était clair que je ne pouvais pas compter sur lui. Que si j'essayais de le convaincre à nouveau que je disais vrai quand je parlais de la maison, il se dresserait contre moi.

Je devrais me débrouiller seule pour m'en sortir.

JE NE DORMAIS presque plus, j'accomplissais les gestes, les tâches de façon mécanique, l'esprit occupé à trouver comment j'allais pouvoir me sortir de là. De la maison.

Il n'y avait pas 36 000 solutions. Je n'avais pas abandonné l'idée de colmater mon couple une fois que cette histoire serait derrière nous, alors il était hors de question pour moi de quitter Phil et de le laisser seul et sans défense face à la maison. Chantal avait déjà consulté tous les soi-disant spécialistes de la région, sans succès. Il était impossible qu'on déménage : Phil ne voudrait pas, et nous n'avions pas les fonds pour déménager sans d'abord vendre la maison. Et je doutais fortement que nous trouvions d'autres idiots aussi désespérés que nous qui seraient prêts à l'acheter.

Il n'y avait pas 36 000 solutions. Il n'y en avait en fait qu'une. Une idée folle, certes, mais toute cette histoire l'avait été; c'était logique que le dénouement matche avec le reste.

SUR INSTAGRAM

LA PHOTO : Un bébé d'environ un an, portant une robe jaune avec un tutu en tulle, un bandeau de la même couleur dans les cheveux. Elle regarde directement la caméra en souriant, tenant un toutou en forme de koala dans une main. Elle est assise sur un plancher blanc, devant un mur blanc.

LA LÉGENDE : La maternité permet enfin de comprendre ce que ça veut dire, être prête à tout faire pour quelqu'un.

Aimé par **thierryy_lap22 et d ' autres personnes.**

karkarine : Elle est tellement belle !
cathrose23 : J' ai assez hâte de la revoir ♥
mmesandrouche : Je capote. Tellement cute !
steph.lepage : Tellement vrai Jess ! À quand une playdate avec nos deux ptits?
…

JE NE SAIS pas à quel moment j'ai vraiment décidé de passer à l'acte. L'idée folle qui le sous-tendait me trottait dans la tête depuis longtemps, c'est vrai, mais de la même façon que des idées morbides trottent dans la tête de tout le monde sans qu'on les accomplisse jamais – tourner contre soi-même le couteau avec lequel on coupe des légumes, pousser un inconnu sur les rails du métro, plonger la tête de son enfant sous l'eau du bain. Des pensées intrusives qui sont normales et naturelles, selon les ressources en psychologie que j'ai pu consulter sur Internet.

Jusqu'à ce qu'on pose les actes pour de vrai.

JE NE SAIS pas si je serais réellement passée à l'action si la maison ne m'avait pas poussée à bout une fois de trop – mais en même temps c'était inévitable qu'elle le fasse. La maison continuerait à faire ce qu'elle faisait de mieux, soit me précipiter dans mes derniers retranchements. Alors oui, peut-être que c'était prémédité, peut-être que j'avais toujours su que j'en arriverais là, même si j'avais l'impression de tergiverser. Mais sur le coup ça m'a semblé spontané. Désespéré.

CE JOUR-LÀ, CORALINE pleurait et hurlait à n'en plus finir depuis plus de trente-six heures à cause de dents qui poussaient. Phil était au travail. J'avais finalement réussi à calmer Coraline et à l'endormir après une nuit blanche et une demi-journée de calvaire, et la maison était enfin silencieuse, une bénédiction qui représentait un tel soulagement que j'avais envie de pleurer. Je venais de m'étendre dans mon lit, de fermer les yeux pour enfin me laisser aller dans le sommeil, quand soudain… un craquement effroyable, suivi d'un BOUM retentissant, d'un tintement guilleret de verre qui éclate – et de Coraline qui se réveille en s'époumonant.

JE ME SUIS levée à toute vitesse pour constater la catastrophe : dans la chambre du bébé, les lumières encastrées avaient volé en éclats. Je n'arrivais pas à voir ce qui avait pu les casser, mais des fissures parcouraient maintenant tout le plafond. Il y avait de la vitre partout sur le plancher, mais heureusement – je l'ai constaté en me précipitant vers le berceau, c'est pour ça, mes blessures au pied – Coraline n'avait pas été égratignée. Je l'ai prise dans mes bras, puis j'ai regardé le plafond un instant, interdite.

Soudain, un vacarme abominable s'est élevé dans la maison. Les portes s'ouvraient et se fermaient dans un fracas épouvantable. Les hurlements de Coraline ont décuplé et je l'ai serrée contre moi, résolue, avant de me précipiter dans le couloir. Les portes claquaient, des coups retentissaient dans les murs, d'autres lumières éclataient : la maison était en colère, peut-être qu'elle avait deviné le plan qui se dessinait dans mon esprit depuis quelque temps ou peut-être qu'elle aussi en avait assez de ce stand-off dans lequel nous nous retrouvions depuis trop longtemps, elle et moi, peut-être qu'elle savait que la seule façon d'en sortir c'était l'escalade de la violence. Ou bien peut-être cette journée était-elle particulière pour le fantôme, pour une raison que j'ignorais; peu importe. L'important, c'était de sortir de là vivantes.

CE N ' EST PAS le découragement qui m'a envahie à ce moment-là, ce ne sont pas les larmes qui me sont montées aux yeux cette fois-ci : c'est une colère chauffée à blanc, renversante, ravageuse.

J'en avais assez.

J'ai réussi à traverser l'étage, à descendre l'escalier, à atteindre la cuisine et à sortir par la porte-patio sans être blessée davantage. Je me suis retrouvée dans notre cour arrière, la petite hurlant dans mes bras, le regard perdu vers le saccage qui s'accomplissait dans la maison, me sentant étrangement calme alors que je la fixais sans vraiment la voir.

Je savais ce que je devais faire.

JE N ' AVAIS PAS parlé à Chantal depuis quelques semaines, depuis que Phil nous avait surprises en plein rituel, en fait. Elle devait savoir qu'il n'avait pas bien réagi; on avait déjà parlé du fait que les phénomènes de la maison survenaient surtout quand j'étais seule, que Phil n'avait été témoin de presque rien, et qu'il ne croirait jamais à ces histoires surnaturelles et aux solutions que nous explorions ensemble.

J'ai eu une pensée pour elle avant d'exécuter le plan. Je savais qu'elle ne l'approuverait sûrement pas. Mais je savais aussi qu'elle était à court de rituels. Il n'y avait rien de plus à explorer de ce côté-là. Chantal ne pouvait pas m'aider.

Et moi, je ne pouvais pas faire passer son deuil avant ma sécurité et celle de ma famille.

ON AVAIT TOUT ce qu'il fallait dans le cabanon.

C'était le début de l'après-midi, Phil était en plein milieu d'un cours et il n'y avait aucune chance qu'il surgisse à l'improviste. J'ai mis la petite dans sa coquille, je l'ai posée à côté de ma voiture, j'ai pris le bidon d'essence qui servait à la tondeuse et que nous avions rempli récemment, puis je suis retournée dans la maison. J'ai versé la gazoline partout où je pouvais au rez-de-chaussée; la maison grinçait et claquait et tempêtait, mais elle ne pouvait pas grand-chose contre moi, il me suffisait d'éviter les portes, les armoires et les lumières. Je la connaissais tellement. Maintenant que j'avais abandonné l'idée de la rendre habitable, maintenant que j'avais décidément jeté l'éponge sur son sort, c'était moi qui étais la plus puissante. Il me suffisait de la jeter à terre. Nous rebâtirions sur le terrain une fois qu'il serait purifié.

Quelques allumettes craquées, jetées de mes mains au plancher mouillé, et ça a flambé. Facile comme ça.

Je suis sortie de la maison, j'ai pris la petite, je l'ai mise dans la voiture et je suis partie. À l'épicerie. En me disant confusément que ça me ferait un alibi.

JE SAVAIS QUE je n'avais pas ce qu'il fallait pour cacher mon crime. Je ne m'étais pas préparée adéquatement et je n'avais pas l'énergie de mentir. Mon but, de toute façon, ce n'était pas ça. Mon but, c'était juste de purifier la maison. Ma maison. Pourquoi ce serait criminel? Elle est à moi, je l'ai achetée. Si je veux la brûler, c'est mon problème.

De toute façon, la maison familiale, on l'appelle déjà le foyer, non?

LE VILLAGE ÉTAIT tellement désert durant la journée en semaine, ça a pris presque une demi-heure avant que quelqu'un appelle les pompiers. Quand ils ont fini par arriver, la maison était irrécupérable.

Phil m'a appelée en panique. Je l'ai rassuré en disant que nous étions parties faire des courses, Coraline et moi; j'ai feint de ne pas savoir ce qu'il m'annonçait, d'être aussi terrassée que lui par la nouvelle.

Pendant quelques jours, avant les résultats de l'enquête, nos proches nous ont couverts d'amour et de sollicitude. Ma tante et mon oncle qui restaient à Sorel nous ont accueillis chez eux, puisque nous devions rester proches de la maison. Phil, parfois, me jetait des regards plissés, inquiets, mais je le voyais secouer la tête ensuite, je pouvais presque l'entendre se dire : « Mais non, voyons, elle n'aurait pas fait ça, quand même. »

Comme il doit être déçu en ce moment.

JE N ' AVAIS PAS d'autres ressources. J'avais épuisé toutes les solutions possibles. Devant moi, il n'y avait que mon suivi en thérapie : j'avais le choix entre mentir et continuer à vivre comme ça ou dire la vérité et me faire emprisonner, dans une clinique ou des médicaments, et laisser ma petite et Phil à la merci de la maison. C'était un problème familial, un problème intime : personne d'autre ne pouvait m'aider à le régler.

Vous auriez fait quoi, vous? Je serais venue vous voir pour demander de l'aide, je vous aurais parlé de la blancheur infernale, des bruits incessants, des fenêtres embrouillées, des murs impossibles à couvrir de peinture ou d'affiches, des ampoules inchangeables, des murs qui suintent, des portes qui claquent, des lumières qui explosent, de l'atmosphère maudite; vous auriez fait quoi? Au mieux vous auriez ri, au pire vous auriez appelé la DPJ . Vous m'auriez fait interner, vous m'auriez enlevé mon enfant.

C'est ce que vous allez faire, maintenant, hein? Je le sais bien. Me déclarer malade, c'est plus facile que d'accepter ce que je vous raconte. Plus facile que d'accepter qu'il existe des étrangetés contre lesquelles nous ne pouvons rien, pauvres êtres de rationalité que nous sommes.

Oh, ne vous en faites pas, je vais jouer le jeu. Je vais suivre les ordres de la cour, je vais obéir, faire toute la thérapie qu'on me prescrira jusqu'à ce qu'on me permette de retrouver mon enfant. De toute façon, avec le peu de ressources et de moyens qu'on a en santé mentale, on ne devrait pas vouloir en dépenser trop sur mon cas, non? J'avalerai une pilule, je feindrai un éveil soudain, je prononcerai le mot *hallucinations* avec sérénité et on appellera mon dossier « une réussite ». Je serai une bonne patiente, une bonne fille, une bonne mère. Je n'ai pas d'autre option.

Je n'aurais jamais assez d'allumettes pour brûler toutes les institutions-bourreaux par moi-même.

J ’ AI ESSAYÉ DE m’en sortir seule.

Et j’ai réussi.

Vous ne serez jamais d’accord avec cette vision des choses, et ce n’est pas grave; bientôt moi-même je devrai dire qu’elle n’était que fabulations. J’ai réussi à m’en sortir seule, et pour ça vous me châtiez. C’est banal, ça arrive tellement souvent, à tellement de femmes. Maintenant je vais accepter la punition, ravaler ma colère et ma dignité, je vais vous laisser croire que je suis d’accord avec vous, que c’était moi le problème depuis le début, je vais jurer de rentrer dans le rang, de ne plus jamais recommencer, et tout le long je saurai quand même au fond de moi que j’ai gagné autant qu’il était possible de le faire dans ma situation.

Et ensuite je serai libre de retrouver le terrain enfin pur, et je pourrai y bâtir un meilleur foyer, une maison chaude, belle, réconfortante. Je pourrai y retrouver Phil et il pourra y retrouver la moi d’avant, la Jessica de qui il est tombé amoureux. Nous pourrons élever notre enfant ensemble et elle ne se souviendra jamais de ces mois troublés de sa petite enfance. Je serai heureuse dans notre routine. Épanouie, travaillante, charmante, dévouée.

Quand je serai à la maison, je m’y sentirai sereine, à l’abri du monde extérieur.

Comme on m’a toujours dit que ça devait être.

Référence

La ligne « comme la plupart des gens, je ne croyais pas aux fantômes, mais j'en avais peur quand même » est inspirée de la phrase célèbre de Marie de Vichy-Chamrond, marquise du Deffand : « Est-ce que je crois aux fantômes? Non, mais j'en ai peur. »

Remerciements

Merci à :
Gabrielle Ménard, ma première lectrice, pour les commentaires éditoriaux infiniment justes sans lesquels ce texte ne serait jamais devenu ce qu'il est;
Fabienne Simard, pour la magnifique œuvre en couverture;
Maxime Nadeau et Ariane Gélinas, pour l'accompagnement éditorial minutieux;
Kim Doré, pour l'édition sensible et inspirante, les conseils inestimables et l'amitié;
François Turcotte, pour la mise en page et le graphisme méticuleux;
Maryse Lécuyer et Daniel Vincent, pour l'amour et le support précieux;
Benjamin Théroux, pour l'appui, la patience et l'amour fou.

NÉE À CONTRECOEUR en 1994, Myriam Vincent détient une maîtrise en Littératures de langue française à McGill. Elle a publié quelques textes dans les revues littéraires *Le Pied* et *Cavale* avant de se lancer dans l'écriture de son premier roman, *Furie* , publié en 2020. Ce dernier lui a valu le Prix des Rendez-vous du premier roman. Elle est également éditrice chez Poètes de brousse, où elle dirige la collection Prose.